400
Fo
843.7
Leb/Mon
99940

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015

MONSIEUR
DE
ROBERVILLE.

TOME II.

MONSIEUR

DE

ROBERVILLE.

PAR PIGAULT-LEBRUN.

Vanitas vanitatum,
et omnia vanitas.
ECCLES.

00·C·1

VC1 II

TOME SECOND.

90040

PARIS,
BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1818.

God
Fr 843.7
99940

00099940

MONSIEUR DE ROBERVILLE.

CHAPITRE PREMIER.

Essayons de rire encore.

Six mois s'étaient écoulés. Roberville était revenu à lui et à ses occupations. Sœur Adelaïde commençait à réfléchir : le temps est l'infaillible consolateur. Déjà elle sentait que Dieu n'est quelque chose, que lorsque les passions ne sont rien, et elle avait vingt-un ans ! Les derniers conseils de madame de l'Oseraie lui revenaient souvent à la mémoire; l'idée de sa prétendue dégradation s'en effaçait; le souvenir de Rober-

ville s'affaiblissait, et le besoin d'aimer se faisait sentir. Osera-t-elle déclarer à ses supérieures que la vie monastique lui est à charge, qu'elle ne peut plus la supporter? Que sera son sort, maintenant que ses biens sont partagés entre sa mère et ses frères? Consentira-t-on à les lui rendre, ou vivra-t-elle d'une pension quelconque qu'on voudra bien lui accorder? Donnera-t-elle au monde le spectacle d'une femme sans caractère? s'exposera-t-elle à ses railleries? Toutes ces considérations l'enchaînaient dans son cloître. Le temps des épreuves expira, et ce fut au milieu de ces incertitudes, de ces irrésolutions, qu'elle prononça des vœux téméraires. Beaucoup d'amour, une dévotion mal entendue et un orgueil déplacé, voilà ce qui faisait des Carmélites.

Roberville pensait quelquefois à cette Adèle. Il ne concevait pas qu'on

se fît religieuse sans vocation, quand on n'a rien à se reprocher, seulement par humeur. Il ne concevait pas davantage qu'il eût été mortellement malade du regret d'avoir fait une chose toute naturelle, et sans aucun plan de séduction : tant il est vrai que notre manière de voir les choses dépend du moment, de la prévention, d'un sang plus ou moins échauffé. « Plus de projets de chasteté, disait-il; » il n'y a qu'un fou qui en fasse, et » qu'un homme impuissant qui les » exécute. »

M. de Merlicourt, qui aimait beaucoup Roberville, ne l'avait pas perdu de vue un moment. En rapprochant les circonstances, il avait reconnu que madame d'Achicourt s'était punie d'avoir eu du plaisir, et que son amant l'avait à peu près oubliée, ce qui arrive toujours, et ce qui n'empêche pas de jurer amour éternel de la meilleure foi du monde, après

avoir faussé vingt ou trente de ces sermens. M. de Merlicourt avait conclu de tout cela, que ce qui était arrivé à une femme très-sage, pourrait arriver à la sienne; que la prendre jolie n'est pas toujours la prendre pour soi; que la prendre laide, n'est pas agréable; que la prendre riche est inutile, quand on a soi-même des biens considérables; enfin, qu'on peut se passer d'héritiers de son fait, quand on n'a qu'un nom obscur à leur transmettre.

Cependant Merlicourt n'avait pas la manie des projets, et avec la facilité de satisfaire tous ses goûts, il se serait bien gardé d'imiter ce pieux roi de France, qui mourut d'un excès de continence. Il avait fini par croire que rien n'est plus commode qu'une maîtresse. On paye, il est vrai, mais on a du plaisir pour son argent. Une fille couverte de diamans fait honneur au maître, comme une livrée

riche et un attelage élégant. On est trompé sans doute ; mais il vaut mieux l'être par sa maîtresse que par sa femme ; et puis on a la ressource de s'en défaire, sans formalités et sans frais, quand on en est mécontent ou fatigué. D'après ces raisonnemens, qui ne sont pas moraux du tout, mais qui forment le code de la plupart des gens du grand monde, Merlicourt avait pris à ses gages une femme charmante.

Il s'était bien gardé de la faire voir à Roberville, pendant qu'il en était amoureux : il savait qu'il y a au moins imprudence à présenter à une femme un homme plus jeune et plus aimable que soi. Mais le temps, qui use tout, ayant usé cet amour-là comme tant d'autres, et madame d'Atys n'étant plus pour Merlicourt qu'un objet de luxe, il voulut que Roberville enviât son bonheur passé, et applaudît à sa

magnificence. Il l'invita à souper dans sa petite maison, un soir que madame d'Atys avait été à l'Opéra éclipser des princesses, et prouver à d'honnêtes bourgeoises que si la sagesse est satisfaisante, la volupté est lucrative.

Il eût été bon alors qu'on dédommageât ces petites femmes qui refusent tout à leur cœur et à leur vanité; qui ne s'élèvent jamais au-dessus de leur pot au feu, et qui s'ennuient vertueusement chez elles, en marquant d'un signe quelconque celles qui les dépouillent avec impudeur. Un nœud de ruban jaune sur la tête, par exemple, les cheveux coupés de telle ou telle manière, auraient dit: cette femme est une *fille*. Eloignez-vous d'elle, jeunes personnes qui craignez le souffle de la corruption; et la femme-fille, isolée partout, eût été forcée de rester chez elle. Dès-lors, plus de diamans, de

carrosse ; autant d'économies pour le *monsieur* et sa triste famille. Heureusement cette mesure serait inutile aujourd'hui, que tous les hommes ont des mœurs, et les petites filles de la modestie. Revenons.

Roberville ne pensait pas à payer la pension de sa femme. On ne lui demandait rien, et son dernier amour, qui l'avait exclusivement occupé, et sa maladie, et sa longue convalescence, et ses projets de réforme administrative, tout avait concouru à lui faire oublier à peu près qu'il était marié. Il s'était cependant passé des choses assez piquantes pour le tirer de cette espèce d'apathie, s'il en avait eu connaissance.

M. de Vercourt, notre mousquetaire, n'avait pas eu le temps de se rassasier des charmes de la séduisante Rose. Un éclair de plaisir dérobé pendant que le mari jouait au Robinson,

une nuit ébauchée, voilà où le sort avait borné ses jouissances, et quinze jour d'arrêts échauffent singulièrement une jeune tête. Le commissaire de police avait nommé le couvent où il allait conduire sa belle, et un officier ne peut mieux occuper ses loisirs, qu'à faire des plans de siége et à combiner les attaques du fond de sa chambre.

C'est ce que fit M. de Vercourt. Un domestique affidé allait reconnaître les dehors de la place. Il examinait attentivement les murs extérieurs; il jugeait leur élévation; il étudiait la position des bâtimens; il comptait les croisées; il voyait rendre compte de tout à son maître, qui, le crayon d'une main, la gomme élastique de l'autre, traçait, effaçait, corrigeait, et qui parvint à faire, sous les yeux de son espion, un plan assez exact du couvent des Repenties, qui ne lui servit à rien.

Si la prévoyance est utile en guerre, ce sont presque toujours les circonstances qui la dirigent.

Quand les assiégeans ne sont pas en force, ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de se ménager des intelligences dans la place, et c'est ce que tenta M. de Vercourt. Son éclaireur fut chargé de séduire la tourière, ce qui n'était pas facile. Elle était vieille, et l'âge aigrit le caractère. Elle avait toujours été laide, et son cœur était resté froid. Privée longtemps de toute espèce de jouissance, elle avait fini par s'en faire une, c'était de tourmenter les autres. Cette femme se montra donc incorruptible. Cependant elle avait aussi son côté faible : elle aimait passionnément le café, les confitures et les liqueurs des îles. Elle l'avait laissé entrevoir; mais pour causer un quart-d'heure avec elle, il aurait fallu faire au moins sa provision d'un an,

et Vercourt avait perdu ce qui restait de ses cinquante louis, en jouant avec des camarades qui venaient le consoler pendant sa captivité. L'argent, l'argent!

C'est le sort de la guerre ainsi que des amours.

Il fallut donc se résoudre à emporter la place d'assaut. Cela ne coûte rien, et n'est pas dangereux, quand on n'a que des nonnes à combattre. Les préparatifs se bornaient à une échelle de trente pieds, et il y a des échelles partout. Un couvreur, ami de l'espion, consentit à en prêter une.

Une partie des murs formait un côté d'une rue étroite, et déserte la nuit. Rien de facile comme de monter et de descendre. Trouver la cellule de Rose, ne l'était pas du tout. Au pis-aller, la première incursion ne serait qu'une reconnaissance des lieux.

Vercourt sort à minuit de l'hôtel des Mousquetaires. Ses provisions de bouche se composent de quelques massepains et d'un carafon de liqueur. Ses munitions de guerre sont dans son audace et son agilité. Il arrive. Le coureur et son laquais tiennent le pied de l'échelle. Il monte. Ses aides-de-camp montent après lui, et aident à passer l'échelle de l'autre côté du mur. Notre héros descend dans le jardin et se recommande à la fortune. Les deux autres se sont fait ouvrir un cabaret pour l'attendre plus commodément.

Voilà le bel officier parcourant les allées, rôdant autour des bâtimens, écoutant à toutes les portes et les trouvant toutes fermées. Il eût su où était la cellule de Rose, sans en être plus avancé. Que fera-t-il? s'en retourner, et n'en pas savoir davantage, autant vaudrait n'être pas venu. Le lendemain, les portes

seront fermées encore. Elles le sont probablement toutes les nuits : voilà qui est désespérant, diabolique. « Morbleu, disait-il, les mousque » taires ont pris Valenciennes, » je ne tirerai pas ma maîtresse d'un » couvent! » Il adopte, il rejette cent desseins plus fous, plus inexécutables les uns que les autres. Il va, il vient, il se démène. Il se casse le nez contre un grand crucifix de bois. Il en fait le tour en jurant.

Le piédestal est creux. En jetant dans les broussailles les instrumens aratoires qu'il recèle, Vercourt pourra s'y cacher. Il a de quoi vivre pendant une journée, et cette journée peut amener quelqu'incident heureux.

Pendant qu'il se livre à des espérances fort incertaines, la cloche de l'église commence à sonner, et

bientôt il voit des lumières à toutes les croisées. Les nonnes, pensa-t-il, vont chanter les matines. Il n'est pas impossible que Rose passe près de moi; je tirerai le bas de sa robe; elle comprendra qu'elle a ici un libérateur. En effet, la communauté en corps défile devant Vercourt, mais il ne voit que des religieuses. Elles se rendent à l'église, et le mousquetaire n'a pas plutôt entendu leurs voix aigrelettes, qu'il sort de dessous son piédestal, et se rapproche des bâtimens.

Bonheur inattendu! la porte par où ces dames sont sorties, est fermée à double tour; mais le trousseau de clefs est resté à la serrure, soit qu'on l'y ait oublié, ou que, se bornant à s'assurer de leurs prisonnières, les religieuses fussent sans inquiétude sur les entreprises du dehors. En effet, comment soupçonneraient-elles qu'on fût assez

hardi pour violer l'asile des épouses du Seigneur?

Vercourt entre, il monte à tâtons. Il frappe bravement à la porte de la première cellule. Elle était habitée par une religieuse octogénaire, dispensée, en raison de son âge, d'assister aux offices. « Ouvrez, dit » la bonne dame. Où loge madame » de Roberville, demande Vercourt? » Vous me direz cela, vous qui, » sans doute, êtes ici comme elle » pour expier vos jolis péchés. — » Saint-Augustin! c'est un homme! » Et pour qui me prend-il? Au feu! » au meurtre! » Et la vieille s'agite dans son lit, d'où elle ne peut s'arracher. Au feu, soit, crie Vercourt rassuré par l'impuissance de son ennemie, au feu, au feu! et il continue de crier en parcourant les corridors.

A ces cris redoublés, dix-huit ou vingt jolies pécheresses sortent en

chemise de leurs cellules. Quel enchantement, si le soleil eût éclairé cette scène délicieuse et burlesque ! Verrourt appelait Rose, et en attendant que Rose répondît, il tâtonnait partout, et s'en trouvait fort bien.

Il distingue enfin la voix chérie. Il se nomme : « Habillez-vous, lui dit-» il, et partons ; il n'y a pas un mo-» ment à perdre. — Je ne demande » pas mieux, mon ami. Oh ! par » grâce, emmenez-nous aussi, s'é-» crièrent toutes les autres à la fois. » — Parbleu, je le veux bien. Al-» lons, mesdames, hâtez-vous. » Faire le bonheur général et le » sien, c'est être doublement heu-» reux. »

Des prisonniers, qui soupirent après leur liberté, ne perdent pas de temps à leur toilette. En deux minutes nos espiègles sont dans le jardin. L'une n'a pu trouver un bas ; il manque à l'autre un de ses sou-

liers. Celle-ci est sans fichu, celle-là sans bonnet; mais n'importe. La liberté; la liberté, on ne voit que cela, on ne pense qu'à cela. On s'élance sur l'échelle; on se met à califourchon sur le mur à mesure qu'on monte. Vercourt tire l'échelle après lui, aidé par deux de ces dames, qui s'écorchent un peu les doigts, mais qui n'y font pas attention.

Le domestique et le couvreur attendaient de l'autre côté. Ils ne savent que penser en voyant cette file de femmes symétriquement rangées sur une muraille. Leur incertitude est promptement dissipée. On descend comme on était monté; on s'éloigne à grands pas, et on laisse le couvreur stupéfait, disposer de son échelle comme il l'entendra.

« Voyons, mesdames, qu'allez-vous » devenir, dit Vercourt, quand on » fut au bout de la rue? Je n'imagine

» pas que vous pensiez à retourner
» chez vos maris. Le ciel nous en
» garde! répondirent-elles toutes en-
» semble. — Vous n'êtes pas dans un
» état à vous présenter dans un hôtel
» garni. D'ailleurs, vous êtes peut-
» être sans argent? — Nous n'avons
» pas le sou. — Ni moi non plus. Il
» n'y a qu'un parti à prendre: venez
» passer le reste de la nuit à l'hôtel
» des Mousquetaires, et demain nous
» verrons. A l'hôtel des Mousque-
» taires, s'écrièrent les petites péche-
» resses. »

Vercourt prend sa Rose sous un bras, une duchesse sous l'autre; il se met en tête de la colonne. On marche à petit bruit; on prend les rues détournées. On avait fait la moitié du chemin, on comptait arriver sans mésaventure; mais le diable, qui se mêle de tout, à ce qu'on dit, poussa une patrouille du guet à cheval le long du quai

des Orfévres, au moment où nos fugitives débusquaient de la petite rue St.-Louis.

Leur nombre, leur désordre devaient faire naître le soupçon. Le commandant de la patrouille les pria assez brusquement d'arrêter, et leur demanda qui elles étaient, d'où elles venaient, où elles allaient. Vercourt n'était pas préparé à un interrogatoire. Il resta muet. Mais les femmes galantes ont ordinairement l'esprit du moment, et un mensonge tout prêt. Une brune piquante, très-usagée, s'écria : « Nous » ne nous attendions pas, mesdames, » à être arrêtées par le guet. Il faut » répondre comme de simples bourgeoises ; car on ne peut nous deviner sous ce costume. Monsieur, » je suis la comtesse de Verville ; » voilà la duchesse de Mercourt, la » marquise de Valsin. Nous sommes » toutes des femmes de qualité, qui

» sortons d'un bal masqué qu'a donné monsieur le premier président. — Mais, mesdames, vous n'êtes pas en habit de bal ; vous n'êtes même pas habillées du tout, et des femmes de distinction ne s'en retournent pas à pied, à quatre heures du matin. — Je vois bien, monsieur, qu'il faut tout vous dire : nous espérons au moins que vous serez discret.

» Nous avions demandé nos carrosses pour six heures, et nous comptions terminer gaîment la plus agréable des nuits. Au milieu d'une contredanse, dont j'étais, moi, monsieur le premier président fait trois ou quatre tours sur lui-même ; il devient rouge, ses yeux s'enflamment ; il tombe sur le parquet, tué d'un coup de sang. — Ah ! mon dieu, madame, que me dites-vous là ? — La vérité, monsieur.

» Vous jugez quelle frayeur un événement de cette espèce cause à des femmes. Nous quittons la salle; nous allons reprendre nos habits, et le désordre où vous nous trouvez, est la suite du trouble inséparable d'un pareil moment. Nous sortons à la hâte de cette maison. Les uns fuient par la cour de la Sainte-Chapelle, d'autres par la rue du Harlai. Le hasard nous a conduites ici, et monsieur veut bien se charger de nous remettre chez nous. — Mais, madame, je ne vois rien de secret à tout ce que vous me dites-là. — Le voici, monsieur. Madame la présidente a le plus grand intérêt à prévenir des collatéraux avides. A la pointe du jour, elle mandera son notaire, elle se mettra en mesure, et une indiscrétion lui coûterait deux millions. — Mais, madame.... — Mais, monsieur, reprend Vercourt, en élevant la voix, il ne convient

» pas à un petit officier du guet d'in-
» terpeller ainsi la comtesse de Ver-
» ville. Si vous doutez de sa véracité,
» reconduisez-nous à la maison mor-
» tuaire. Mais je vous déclare que si
» vous avez cette impudence, de-
» main vous serez cassé.

» — Si vous m'aviez laissé finir,
» monsieur, vous sauriez que loin
» de mériter des menaces, j'ai quel-
» ques droits à la reconnaissance
» de ces dames. — Comment cela?
» — J'allais leur parler des accidens
» qui peuvent arriver à des femmes
» parcourant les rues de Paris à cette
» heure.... — Vous oubliez que je
» suis avec elles, monsieur. — Et
» leur proposer de les escorter,
» moi et mon escouade. — Apprenez,
» monsieur, qu'un mousquetaire
» vaut une compagnie du Guet.
» Passez, continuez votre service,
» et soyez tranquille sur l'article des
» accidens. »

L'officier passa en effet. Madame la comtesse fut comblée d'éloges, et priée de tenir une autre histoire prête, dans le cas où on rencontrerait une seconde patrouille, ce qui n'arriva point fort heureusement. Le diable était allé tuer dans un autre quartier.

On arrive à l'hôtel des Mousquetaires, on gagne la chambre de Vercourt, on y entre pêle-mêle. On respire, on se croit en sûreté. « Mesdames, je n'ai qu'un lit, ainsi » personne ne se couchera. Je n'ai » que deux chaises; personne ne » s'asseoira : égalité parfaite dans » notre république. Je n'ai qu'une » chandelle; elle nous suffira, parce » que nous n'avons rien à lire. Je ne » possède pas un écu; mais j'ai crédit chez le restaurateur de l'hôtel. » Je vais le faire lever, et nous déjeûnerons : je crois que vous en » avez besoin. — Oui, déjeûnons,

» dit la petite comtesse, et dormons » après ; vous devez être, mesdames, » aussi fatiguées que moi. — Et com- » ment dormir, ma bonne amie ? » debout ? — Laissez donc. Monsieur » n'a qu'un lit, à la bonne heure ; » mais il suffira à toutes. Tirons au » milieu de la chambre matelas, » sommier, couvertures, et dédou- » blons tout cela. Ce coucher-là en » vaudra bien un autre. J'ai quel- » quefois éprouvé que le plus dur » n'est pas le plus mauvais »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Voilà nos petites femmes couchées. Elles couvrent la superficie de la chambre. Vercourt trouve à peine où poser le pied pour aller à la provision. « La » singulière aventure, disait l'une ! » elle est charmante, reprenait l'au- » tre. C'est un roman tout entier, » ajoutait une troisième. Il y manque » un bon dénouement, poursuivait

» celle-ci. Qui sait ce que Dieu nous
» garde, murmurait celle-là?
» Mesdames, dit Vercourt en
» rentrant, j'ai fait une réflexion.
» Ne réfléchissons pas, monsieur le
» mousquetaire, cela fatigue, dit la
» petite comtesse. Pardonnez-moi,
» madame, pardonnez-moi, réflé-
» chissons : cela est quelquefois
» utile. J'en pensé qu'on va s'aper-
» cevoir de votre évasion. — C'est
» égal. — La supérieure agira. —
» C'est égal. — L'officier du guet
» dira à tout le monde que le pre-
» mier président est mort. — C'est
» égal. — On lui rira au nez. — C'est
» égal. — C'est égal, c'est égal! ce qui
» n'est pas égal, c'est que piqué d'a-
» voir été joué, il déclarera avoir ren-
» contré vingt femmes sous la con-
» duite d'un mousquetaire. Il dési-
» gnera votre âge, vos costumes; on
» vous reconnaîtra au signalement;
» on fera perquisition ici; on vous
trouvera

» trouvera ; on vous reconduira à votre
» couvent, et on m'enverra, moi,
» passer dix ans dans une citadelle.
» Convenez, mesdames, que tout cela
» vaut la peine qu'on y pense. — Bien,
» voilà le mal. Avez-vous trouvé le re-
» mède ? — Il faut déjeûner à la hâte.
» — Soit. — Et vous habiller toutes
» en mousquetaires. — Délicieux. — Je
» n'ai que deux habits, et je dois la
» préférence à madame de Roberville.
» — C'est juste. Après ? — Chacune des
» autres s'arrangera avec un de mes
» camarades. — Fi ! l'horreur ! On fait
» son mari cocu, c'est tout simple ;
» mais son amant ! Mon pauvre che-
» valier ! — Quel tort cela fera-t-il à
» votre pauvre chevalier ? Vous aurez
» du plaisir, vous en donnerez, et le
» pauvre chevalier en prendra de reste,
» quand vous le retrouverez. — Mon-
» sieur le mousquetaire raisonne assez
» juste, ma chère amie. — Il faut

» savoir céder à la nécessité. — On » dit les mousquetaires très-aimables, » — Mais, mesdames, mesdames., » faire son amant cocu! cela s'est-il » vu jamais? — Préférez-vous retour- » ner au couvent, madame la comtesse? » —J'aimerais mieux me noyer, mon- » sieur. —Laissez-vous donc conduire. » — Faites au moins des choix heu- » reux. Que nous n'ayons pas à rou- » gir, si plus tard nous rencontrons » dans le monde.... — Je vous don- » nerai la fleur de la compagnie. »

A peine a-t-il dit ces mots, que la porte s'ouvre. Dix-neuf jeunes gens, beaux comme Adonis, vifs comme la poudre, espiègles.... comme des mousquetaires, paraissent, leur chandelle à la main. « A a bonne heure; » ils sont bien, dit la comtesse. Venez » vous asseoir ici, et déjeûnez avec » moi, vous, monsieur, qui me re- » gardez tendrement, et qui avez la

» tête d'Apollon sur les épaules d'Her-
» cule. » Les autres dames firent aussi leur invitation, ce qui n'était pas régulier; mais cette nuit devait être très-irrégulière. Quand toutes les femmes sont jolies, personne n'a à se plaindre de son partage. Nos officiers répondirent à l'appel, et chacun déjeûna gaiement avec sa chacune.

Vous prévoyez sans doute que Vercourt avait tout arrangé en allant ordonner le déjeûner. Il aimait passionnément le sexe; mais que faire de vingt femmes à la fois? Il devait ses premiers soins à madame de Roberville; il fallait donc se débarrasser des autres, au moins pour quelques heures. Qui sait ce que le fripon méditait pour le lendemain? Les mousquetaires portaient la cordialité jusqu'à établir quelquefois communauté de biens, et il est un genre d'échange dont les jeunes gens se trouvent à merveilles,

Le déjeûner fini, on se sépare. On va clandestinement s'enfermer deux à deux, et pendant le reste de la nuit, nos petites pécheresses disaient en soupirant d'amour et de plaisir : « Oh! » ce couvent-ci vaut bien l'autre! »

Vingt petits ménages sont établis, et personne ne s'en doute encore. On s'est levé, on a essayé des uniformes. L'un est trop long, l'autre trop large; il a fallu se réunir dans une même chambre, échanger les habits de manière à paraître le moins ridicule qu'il se pourrait, et ces échanges-là ne se font jamais que l'amour ne commette quelque larcin, surtout quand de jolies dames ont pour femmes de chambre des mousquetaires. Une espièglerie succédait à une autre, et toutes amenaient des éclats de rire prolongés, qui attirèrent enfin un vieux brigadier, qui s'avisa de regarder par le trou de la serrure.

Le monsieur faisait plus de cas de sa croix de St.-Louis que d'une femme, et pour cause. Il fut très-scandalisé du spectacle qui s'offrait à ses yeux, et il alla déclarer ce qui se passait au maréchal-des-logis de semaine. Le maréchal-des-logis sortit pour aller prendre les ordres du lieutenant de la compagnie, qui lui dit : « Je trouve » très-bon que ces messieurs aient » des femmes; mais je n'entends pas » qu'il les introduisent à l'hôtel, et » je ne souffrirai pas qu'on avilisse » l'habit du corps. Allez, monsieur, » faire déhabiller ces donzelles, et » mettez-les à la porte. »

Quand le maréchal-des-logis revint, l'hôtel était revesti par un bataillon des Gardes-Françaises, qui avaient ordre de ne laisser entrer ni sortir personne; précaution qui laissa quelques momens encore à nos amans. Vous voulez savoir comment les

Gardes-Françaises se trouvaient là ? je vais vous le dire.

Vercourt, malgré son étourderie, avait prévu à peu près ce qui était arrivé. En revenant de matines, les religieuses entendirent la voix éteinte de la vieille recluse, qui n'avait cessé de crier. Elles surent que les jolies pénitentes venaient d'être enlevées, n'importe par qui. La supérieure trembla : elle répondait de ces dames, qui tenaient toutes à d'illustres familles. Elle écrivit au lieutenant de police ; elle manda le jardinier, qui logeait dans une cour extérieure. Par une fatalité singulière, le jardinier, en allant chez le lieutenant de police, rencontra l'escouade du Guet qui avait arrêté nos tendres fugitives. Cet homme courait, et un homme qui court la nuit est suspect. Celui-ci fut arrêté, et interrogé à son tour, il répondit avec naïveté et franchise,

L'officier du Guet se douta qu'on s'était moqué de lui. Il fit monter le jardinier derrière un de ses hommes, et il alla au grand trot à l'hôtel du premier président. Il fit un vacarme infernal à la porte. Le Suisse vint lui ouvrir en grondant; et il apprit que non-seulement le premier président n'était pas mort, mais qu'il n'avait pas donné de bal, et qu'il n'avait dansé de sa vie.

Les soupçons de l'officier se changèrent en conviction. Il courut chez le lieutenant de police. Le lieutenant de police ordonna à ses gens d'envoyer l'officier se faire... L'officier insista. Il parla si haut que le lieutenant de police se mit à une fenêtre. Quand il sut de quoi il s'agissait, il cria qu'on mît ses chevaux, il passa sa robe de chambre, et sans se donner le temps de prendre sa culotte, il sauta dans

sa voiture, et se fit mener ventre à terre chez le ministre de Paris.

Le ministre se délassait du poids des affaires entre les bras d'une danseuse de l'Opéra. Il fit dire au lieutenant de police de repasser. Le lieutenant de police fit répondre que l'état était en danger. A ce mot terrible le ministre se leva. « Si vous n'agissez promptement, monseigneur, le » plus pur sang de France est corrompu ; plus de héros à espérer. — » Expliquez vous, monsieur. — Les » dames détenues aux Repenties sont » évadées, et se feront faire des enfans par je ne sais qui. Or, vous » connaissez, monseigneur, l'axiome » de droit : *Est pater ille*, etc. »

A cette fatale nouvelle, le ministre est prêt à perdre la tête. Il fait monter l'officier du Guet, qui n'avait jamais dépassé la loge du Suisse. Rien ne fait disparaître les distances aussi promp-

lement que le besoin. Indications prises, le ministre envoie un ordre aux casernes des Gardes-Françaises. Le lieutenant de police en expédie de tous les côtés. Plus de repos pour lui, ni pour monseigneur, jusqu'à ce que ces dames soient retrouvées.

Quelques mousquetaires, très-innocens de tout ce qui s'était passé, aperçurent le bataillon des Gardes, et répandirent l'alarme dans l'hôtel. Nos amans se doutèrent d'abord à qui on en voulait, et ne perdirent pas un instant. On sort de la chambre de toilette, on se sépare deux par deux, on prend différens corridors pour être moins remarqués, on traverse les cours, on se réunit dans le magasin au fourrage. Ces messieurs creusent un nid, où se cachent les amours éplorés, et ils reviennent, enchantés du stratagème, voir quelle tournure vont prendre les choses.

On n'avait pas de certitude que ces dames fussent à l'hôtel, et il est probable qu'on n'eût pas été chercher dans un tas de foin des maréchales et des duchesses. Mais le vieux brigadier avait tout observé, et il se promettait bien de mettre un terme à des plaisirs qu'il ne pouvait plus partager.

Bientôt on vit le lieutenant de police en personne descendre de son carrosse. Nos jeunes gens se disposaient à lui faire une scène, lorsque le duc de ***, capitaine commandant de la compagnie, descendit de la même voiture, et contint tout le monde par sa seule présence. Il demanda un trompette et lui fit sonner le boute-selle.

En cinq minutes la compagnie fut à cheval. Le capitaine ordonna à messieurs les mousquetaires de remettre les clefs de leurs chambres. On alla

commencer une perquisition générale, lorsque le vieux brigadier dit un mot à l'oreille du maréchal-des-logis, à qui enfin on avait permis de rentrer. Celui-ci parla au lieutenant, et le lieutenant au capitaine. Le capitaine ordonna de garder les rangs, et se détacha avec le lieutenant de police et sa suite. Ils marchèrent vers le dernier asile qu'avait pratiqué l'Amour à ses élues, et douze à quinze palefreniers les découvrirent confuses et tremblantes.

Le lieutenant de police tire de sa poche la terrible liste. Il appelle par leur nom la princesse, la duchesse, la marquise, la présidente, l'intendante, la conseillère. Les pauvres petites viennent tour à tour, les yeux baissés, se placer au milieu du cercle formé par les redoutables agens de la police. Madame de Roberville est appelée la dernière. Sa fraîcheur, sa

gentillesse frappent le duc de ***. Il demande qui elle est : on lui répond que ce n'est qu'une bourgeoise. Que de dames de haut parage eussent voulu ressembler à cette bourgeoise-là !

Or, comme une bourgeoise doit se trouver très-honorée de servir aux plaisirs d'un grand seigneur, le duc prononça, *in petto*, que celle-ci lui appartiendrait.

Le front sévère du lieutenant de police se dérida, lorsqu'il vit toutes ses fugitives rassemblées. Mais qu'en fera-t-il ? Les reconduire à leur couvent en plein jour, c'est achever de les déshonorer par un éclat inutile. Il est plus sage d'attendre à la nuit. Où les enfermer jusque-là ? Le duc propose de les mettre dans la chambre du vieux délateur, toujours accessible pour lui.

L'âge du brigadier inspira de la confiance au magistrat. Mais il pré-

vît qu'un seul homme ne contiendrait pas vingt jeunes gens amoureux, et comme il vaut mieux prévenir les fautes d'insubordination que les punir, on retint cinquante Gardes-Françaises. On les plaça aux portes et sous les croisées, et on envoya prendre au couvent de quoi habiller ces dames plus décemment qu'elles n'en étaient sorties.

On avait fait beaucoup ; on voulut faire davantage. On essaya de connaître les audacieux qui avaient profané le couvent. Le duc fait mettre pied à terre. Le lieutenant de police passe dans les rangs. Il interroge, il flatte, il caresse ; il tâche de s'insinuer dans les esprits : il n'obtient que des réponses évasives ou plaisantes. Il se pique, il rappelle au duc qu'il a les clefs des chambres de ces messieurs. Il se flatte d'y trouver quelques indications qui décéleront les coupables, et on va

fureter partout. Ici est une robe, là un jupon; plus loin une jarretière brodée, ailleurs un bonnet. Certains signes non équivoques annoncent que partout on a couché deux. On interpelle les jeunes gens qui habitent ces différentes chambres; ils s'obstinent au silence, et le duc saisit cette occasion d'éloigner son rival qu'il ne connaît pas; il envoie en prison tous ceux qui avaient eu des relations avec ces dames. Le moyen n'était pas nouveau. Hérode, dit saint Matthieu, l'employa jadis sans succès.

Le lieutenant de police, jaloux de tout approfondir, se détermine à retourner chez ces dames. Il croit qu'il intimidera facilement des femmes, qu'il les fera parler. Il compte tirer de leurs aveux mêmes les mesures qu'il opposera à leurs tentatives subséquentes. Ces dames, si douces, si traitables avec les mousquetaires, se

prennent la dignité et le ton de la cour. C'est la maréchale qui, cette fois, porte la parole. Elle répond laconiquement qu'elle sait se soumettre aux ordres du *Roi*, mais que parsonne n'a le droit d'interroger des femmes comme elles, et qu'elles sont décidées à ne pas répondre. Le magistrat réplique que c'est au nom du *Roi* qu'il interroge. « Hé bien, mon-» sieur, reprend la petite comtesse, » dites au *Roi* que nous nous sommes » évadées sans aucun secours étran-» ger; qu'en fait de couvent chacun » a son goût; que Ninon avait choisi » les grands Carmes, et que nous pré-» férons les mousquetaires; que nous » avons couché ici; que nous nous en » sommes fort bien trouvées, et que » nous y reviendrons quand nous le » pourrons. Dites à nos maris qu'en-» fermer des femmes, c'est user du » droit du plus fort, et que lorsqu'elles

» s'échappent, elles usent du droit
» naturel. Ajoutez, si vous voulez,
» que les cocus les plus sages sont
» ceux qui évitent l'éclat, et que don-
» ner de la publicité à une chose
» toute ordinaire, c'est vouloir se faire
» montrer au doigt. »

Ce discours pathétique fut suivi de longs éclats de rire. Le magistrat sentit qu'on allait se moquer de lui ouvertement, et il fut rendre compte au ministre de ce qu'il avait fait. Le ministre part pour Versailles, et va amuser le *Roi* du récit de cette aventure : le *Roi* aimait beaucoup les aventures scandaleuses. Celle-ci lui fit oublier qu'il venait de perdre la bataille de Minden, ses flottes et ses colonies ; qu'on voulait qu'il chassât le Prétendant à qui il avait promis sa protection et qu'on exigeait qu'il payât à Dunkerque un commissaire anglais, chargé de l'empêcher de rétablir le port.

Cependant le duc était réellement amoureux de madame de Roberville. Sans cesse il cherchait des prétextes pour retourner chez ces dames, et il en trouvait facilement, puisqu'elles manquaient de tout. Le brigadier, qui savait vivre, se retirait respectueusement lorsqu'il paraissait, et le duc n'en était pas plus avancé, car enfin si on peut tout proposer à une femme, il est des choses qu'elle ne peut pas écouter devant témoins. D'ailleurs, un homme titré a toujours soin de couvrir ses fredaines du masque de la décence. Celui-ci était fort embarrassé. La journée s'écoulait ; il fallait agir, et non délibérer.

« Monsieur, lui dit enfin la petite » comtesse, je vois bien qu'une de » nous ne rentrera pas au couvent. » Mettez-vous à votre aise, et nom- » mez franchement celle à qui vous » décernez la pomme. » Le duc, en-

courage, prend la main de la beauté qui l'enchaîne, et la baise avec transport. Ce baiser, en pareille circonstance, est une déclaration positive. Les femmes, je l'ai déjà dit, ont l'esprit du moment et un certain tact que nous soupçonnons à peine, nous autres hommes. Celles-ci, sans se consulter, sans même se dire un mot, se réunirent dans un coin de la chambre, et laissèrent le duc aussi seul qu'il pouvait l'être avec madame de Roberville.

Il s'explique sans détour : il n'y a pas de temps à perdre. Il parle ; il parle bien, il est bel homme ; Rose sourit à toutes ses propositions, et dans ce cas, sourire c'est répondre. Le duc sort avec l'empressement du désir, et comme le désir ne calcule jamais, il ne ménage pas plus sa bourse que ses chevaux.

Il y a, dit-on, à Paris, vingt mille

individus qui se lèvent sans savoir comment ils dîneront, ni où ils coucheront. Un grand seigneur a toujours à sa solde quelques-uns de ces gens-là, avec lesquels il communique par un intermédiaire adroit.

A dix heures du soir, un carrosse de place s'arrête à la porte de l'hôtel des Mousquetaires. Deux femmes en descendent, et se chargent chacune d'un énorme paquet. Elles viennent des *Repenties;* elles apportent des effets à l'usage des dames; les Gardes-Françaises n'ont pas ordre d'arrêter les paquets; les deux messagères sont introduites. « Permettez, mesdames, » que nous vous aidions à vous ha» biller convenablement. » Le pudibond brigadier se retire.

On ouvre les paquets, on regarde, on retourne tout; on ne reconnaît rien de ce qu'on a laissé au couvent. On marque de la surprise : « Tout

» cela vous est envoyé, mesdames, » par M. Duperron. Plus de mots ; » habillez-vous. — M. Duperron ! » Qui de nous connaît ce M. Duper- » ron ? — Qu'il vous suffise de savoir, » mesdames, que c'est un homme très- » utile aux femmes qui aiment le plai- » sir. — C'est là tout ce que vous en » savez ? — C'est tout ce que nous » pouvons vous en dire. — Habillons- » nous, et vive M. Duperron ! »

A dix heures et demie, quatre autres carrosses arrivent. Un commissaire en robe, un exempt et son bâton, douze à quinze hommes descendent des carrosses. Le commissaire présente au commandant des Gardes-Françaises et au vieux brigadier l'ordre du lieutenant de police. Il notifie à ces dames qu'elles aient à le suivre, avec ce ton dur qui ajoute l'humiliation au malheur. Les jeunes dames soupirent, gémissent ; on est in-

rent à leur peine, on ne s'en occupe pas. On leur prend le bras à toutes, non par un sentiment d'humanité, mais pour s'assurer d'elles. On les conduit aux différentes voitures, on les y fait monter, on s'y entasse avec elles. Il faudrait un miracle pour les tirer de là, et il ne s'en fait plus.

Les cochers fouettent, les voitures partent, les portes de l'hôtel des Mousquetaires se referment. On marche au grand trot, on tourne plusieurs rues, les carrosses se séparent, probablement pour dérober au public la connaissance de ce qui se passe. Ils se réunissent une demi-heure après sur la place Louis XV; ils prennent le chemin des Champs-Élysées. La petite comtesse conserve toujours une sorte de présence d'esprit. « Nous n'allons » point à notre couvent, dit-elle. Où » donc nous menez-vous? Silence, » répond le commissaire, d'une voix

» terrible; » et la pauvre petite se tait.

On s'enfonce sous les allées, on gagne l'avenue de Marigny, on s'arrête à deux cents pas du faubourg Saint-Honoré. Le commissaire et l'exempt ordonnent de descendre; on leur obéit. Les hommes qui forment leur escorte s'éloignent, se dispersent, disparaissent. « Bonheur inattendu ! s'écrie la » petite comtesse, bonheur inappré- » ciable ! nous sommes sauvées, mes- » dames, et par qui ?

» —Oui, mesdames, vous êtes sau- » vées. Duperron, votre serviteur, » a joué le commissaire, un de ses » camarades l'exempt, des hommes » obscurs notre suite. L'ordre qui vous » a tirées de l'hôtel des Mousquetaires » est de ma façon, et vous convien- » drez que j'ai du talent, puisque j'ai » trompé des yeux exercés. Vous savez » tout, et il ne me reste qu'à vous » demander pardon des procédés un

» peu durs dont j'ai usé envers vous ;
» mais il fallait être vrai jusque dans
» les moindres circonstances.

» Trois de ces voitures sont à vos or-
» dres, et vous conduiront où vous vou-
» drez. Montez-y toutes, à l'exception
» pourtant de madame de Roberville,
» que je n'ai pas encore l'honneur de
» connaître....—Me voilà, monsieur.
» — Nous allons prendre ce carrosse,
» et je vous conduirai où vous avez
» consenti de vous rendre. — Ah !
» monsieur Duperron, vous êtes char-
» mant. — M. Duperron, je n'oublie-
» rai jamais. . . . — Que de grâces,
» M. Duperron !...—Paix, paix. Mon-
» tez, vous dis-je, mesdames, et par-
» tez. En pareille aventure, il faut
» autant d'activité que de prudence.—
» Il a raison, il a raison. »

On se place, on baisse les glaces de devant, on presse le cocher, on ne cesse de le tirer par son habit, toutes

lui parlent à la fois. « Rue Saint-Do-
» minique, chez le comte d'Avercourt.
» —Rue de Verneuil, chez le marquis
» de Surlaville.—Rue Taranne, chez
» le chevalier d'Obeterre. —Rue de
» Varennes, chez l'évêque d'Or-
» léans.... » Le pauvre cocher ne sait à laquelle entendre. Tout s'arrange cependant, et une heure après, ces dames sont dans les bras de leurs amans, ravis de les revoir, et décidés à les dérober à tous les yeux.

Rose avait promis au duc de se rendre à sa petite maison. C'est là que Duperron l'a conduite. C'est là que l'attendaient son nouvel amant, l'opulence et le plaisir.

Une autre scène se passait à l'hôtel des Mousquetaires. A minuit, l'ordre véritable, le vrai commissaire et son cortége y arrivent. Ils frappent, on leur ouvre.... Le détachement des Gardes est retiré; les dames sont en-

levées....

levées.... On s'écrie, on s'étonne.... Le vieux brigadier produit l'ordre en vertu duquel il a livré les prisonnières. On le compare à l'autre, on les examine soigneusement; le faux est reconnu, mais il est trop tard. Ces dames sont mises de manière à pouvoir se présenter partout; sans doute chacune d'elle a trouvé un asile. Où les chercher?

On les cherche en vain. Après avoir donné à l'amour un moment dont nos jolies pécheresses pouvaient fort bien se passer, leurs amans n'avaient pensé qu'à les mettre en sûreté! Sans s'être vus, sans s'être entendus, tous avaient pris le même parti. La belle chose que le jugement! Les choix heureux qu'avaient faits ces dames! Ces messieurs étaient sortis de la ville avec leurs maîtresses; et à la première poste, il les avaient confiées à des gens sûrs. L'une allait au château de son doux ami; l'autre

à celui d'un confident discret; celle-ci en Suisse ; celle-là en Hollande ; et le lendemain ces héros, successeurs des mousquetaires, se montrèrent à l'œil-de-bœuf et au petit coucher, pour écarter les soupçons.

Ce dénouement mit le lieutenant de police en fureur; le ministre rougit vingt fois de colère, et le roi en rit beaucoup. Or, quand le roi riait, tout le monde devait rire. Le ministre rit, les courtisans rirent ; on rit à la ville ; le rire gagna jusqu'à la bourgeoisie, et comme la ville donne le ton aux provinces, les provinciaux rirent aussi, sans trop savoir pourquoi. Puissiez-vous rire vous-même, en finissant ce chapitre.

CHAPITRE II.

Roberville perd son emploi.

Le lendemain, le duc, ivre d'amour et de bonheur, avait été trouver le comte de Saint-Florentin. Il lui avait représenté que s'il était juste d'enfermer les femmes titrées qui manquent à leurs époux, il était cruel d'étendre cette mesure jusqu'à des bourgeoises jolies et complaisantes, qui ne peuvent pas se mésallier, et qui donnent même souvent des enfans nobles à leurs maris. Il demandait ce que deviendraient de jeunes seigneurs mariés par des raisons de convenance, si on leur ôtait tous leurs moyens de dissipation. » Il faudra donc que nous partagions, » avec des financiers, des filles que » nous ne pouvons pas payer comme

» eux. Un duc et pair de France, ri-
» val d'un fermier général! Cela serait
» absurde, choquant, mon cher
» comte. Souffrez que les bourgeois
» soient cocus : ils sont faits pour
» cela. »

Le comte de Saint-Florentin n'avait rien à répondre à des argumens de cette force-là. Très-bien lui-même avec la duchesse, il saisit l'occasion de s'insinuer dans les bonnes graces de l'époux; elles ajoutent les grandes entrées aux petites; elles multiplient les occasions; elles aident à tirer parti de toutes. Le comte signa la révocation de la lettre de cachet qui pesait sur Mad. de Roberville. C'est la première grace qu'on avait obtenue à la cour précisément pour être roturier.

Dès ce moment, sécurité entière. Madame de Roberville fut établie dans la petite maison du duc; un de ses carrosses, un cocher et un la-

quais furent mis à sa disposition, ce qui n'ajouta pas un sou aux dépenses journalières de l'amant. Il joignit à cela un trousseau de dix mille livres, et mille francs par mois; ce qui n'était pas cher; et comme certaines femmes changent de nom, quoiqu'elles ne puissent compromettre le leur, il fut convenu que celle-ci s'appellerait madame d'Atys.

Madame d'Atys était assez satisfaite de son sort. Le duc lui plaisait assez, sa voiture était assez belle, ses laquais assez bien faits, et elle avait assez de mille francs par mois, pour elle, assez modérée, pour une cuisinière assez bonne, et une femme de chambre assez adroite. Cependant l'uniformité et le bonheur ne s'accordent pas long-tems. Il est fort ennuyeux d'être presque toujours vis-à-vis de soi-même, quand on n'a pas d'esprit, pas de talens, et qu'on n'entend pas ce qu'on lit.

Madame d'Atys s'était fort bien trouvée de sa fugue à l'Opéra avec madame Thomasseau : elle eut envie d'y retourner. On n'y trouve pas toujours des mousquetaires ; mais il y avait alors des chevau-légers, des gendarmes de la garde, des gardes-du-corps. Que de ressources pour les femmes-filles ! Elle part avec sa femme de chambre, confidente née de sa maîtresse, comme toutes celles qui servent des femmes de cette classe, et même d'un rang plus relevé.

Madame d'Atys avait pris goût à l'épée, et elle eut le désagrément de ne pas trouver ce qu'elle cherchait. Mais un jeune conseiller au parlement lui prouva que la robe a aussi ses agréables ; et comme Mad. d'Atys n'était pas fine, celui-ci sut au bout d'une demi-heure qu'il était auprès de la maîtressse du duc de***.

Or, comme une femme entretenue n'inspire pas beaucoup de réserve, le jeune conseiller lui dit qu'il l'aimait, ce qui était faux; qu'il la desirait, ce qui était vrai, et il finit par la prier de lui donner à souper. Madame d'Atys répondit, avec sa naïveté ordinaire, que M. le duc ne venait jamais le mardi, et que sa femme de chambre introduirait M. le conseiller, quand ses gens seraient retirés. M. le conseiller promit amour et discrétion : c'est la règle.

Il fut exact à la minute. Mais reprenons les choses de plus haut.

Le duc était rigide observateur des bienséances. Très-amoureux de madame d'Atys, il ne lui donnait cependant que les momens qu'il pouvait dérober à la duchesse, sans manquer aux égards qu'il croyait lui devoir. La duchesse profitait de ces absences, et regrettait qu'elles ne

fussent pas plus fréquentes. M. de Saint-Florentin, dans sa première ferveur, se dépitait d'être réduit aux lundis, aux vendredis et aux samedis; et comme il n'est pas d'amans qui ne cherche à écarter, par des moyens plus ou moins honnêtes, un époux incommode, M. de Saint-Florentin voulait faire avoir au duc l'ambassade de Berlin. Il machinait cette affaire avec la favorite de Sa Majesté, qui lui devait quelque reconnaissance, parce qu'il était le très-humble serviteur de ses fantaisies. Voilà comment se distribuaient alors les grandes places. O le bon tems, le bon tems! regrettons-le donc bien.

Pendant qu'on intriguait à la cour pour coiffer un mari une fois ou deux de plus par semaine, on intriguait plus simplement, mais aussi sûrement à la petite maison du duc. La femme de chambre, mademoiselle

Zulime, moins jolie que sa maîtresse, mais très-piquante, avait jugé à propos de s'arranger avec le cocher et le laquais. Elle les trompait alternativement, et elle menait cette double intrigue avec une aisance, une grace qu'on ne saurait trop admirer. Sans cesse elle disait un peu de mal de Lafleur et de Champagne à sa maîtresse, dont elle avait pénétré la facilité, et elle avait grand soin de se mettre en tiers quand madame parlait à l'un d'eux.

A ses petits intérêts prêts, mademoiselle Zulime était fort équitable. Elle jugeait que le duc, avec son étiquette et ses nuits conjugales, ne suffisait pas à une femme de vingt-un ans. Elle avait instruit madame d'Atys du grand principe : qui paye doit être trompé. Mais il entrait dans son système que madame ne prît que des amans d'une certaine classe, parce que ces amans-là savent recon-

naître les veilles, l'adresse et la discrétion d'une femme de chambre, et qu'il faut que chacun vive de son métier. Elle avait donc jugé monsieur le conseiller un homme très-sortable, et l'avait aidé de toute son influence pendant une demi-heure qu'avait duré la négociation.

Et pour que Lafleur et Champagne n'éprouvassent pas de velléités qui eussent gêné ses manœuvres mystérieuses, elle avait été passer un quart-d'heure au grenier à foin, et elle avait attiré le laquais dans sa chambrette. Deux bouteilles de vieux Bourgogne avaient été ajoutées à leur ration ordinaire, et avec ces précautions, Zulime pouvait espérer que ces messieurs dormiraient : pas du tout.

Mademoiselle Zulime donnait régulièrement et alternativement les nuits d'absence de monsieur à Champagne et à Lafleur. Elle persuadait à

celui qui couchait seul, qu'elle faisait la lecture à madame, attaquée depuis quelque tems d'une insomnie indomptable, et elle les avait armés l'un contre l'autre d'une défiance qui faisait sa sûreté: jusque-là, tout avait été bien.

Mais le cocher qui devait être de service cette nuit-là, n'était pas de ces hommes qui se calment comme un petit-maître. Zulime l'avait éconduit sous des prétextes assez frivoles; il avait eu de l'humeur; l'humeur mène au soupçon, et enhardi par le bon vin, il était venu écouter à la porte de madame. Il n'avait rien entendu, et il était monté chez Zulime qu'il n'avait pas trouvée. Il va, il vient, il cherche dans tous les recoins, enfin il entend mettre une clef dans la serrure d'une porte de derrière.

Il approche sur la pointe du pied; il se cache derrière la porte même

qui venait de s'ouvrir, et bientôt il voit un homme introduit par une femme qui ne pouvait être que Zulime : la cuisinière avait cinquante ans. Les fumées du Bourgogne se joignent à celles de la jalousie. Champagne n'est plus un homme, c'est un diable. Il tombe à grands coups de fouet sur le conseiller et sa Zulime.

Ceux-ci poussent des cris affreux, dont Champagne n'est pas ému. Il continue de frapper, et ils seraient tombés sur la place, si Lafleur, éveillé par les cris de sa belle ne fût venu faire une puissante diversion. Indigné de la scène atroce qu'il a sous les yeux, il attaque en preux chevalier le persécuteur de sa dame, et le conseiller profite de ce moment de relâche pour s'éloigner de la malencontreuse maison.

Quand on s'est bien battu, on finit par s'expliquer et s'entendre : il

serait plus sage de commencer par-là ; mais les hommes ne sont pas faits ainsi. Lafleur et Champagne apprirent que Mlle. Zulime était bigame, comme beaucoup d'autres ; ce qui ne les étonna point, ce qui même les affecta peu : entre canaille on s'arrange. Mais ils furent révoltés que Zulime osât leur donner un adjoint à qui son opulence apparente assurerait bientôt la prééminence. Zulime s'imagina que la vérité serait crue, et elle la dit toute entière. Le cocher lui répondit énergiquement qu'elle en avait menti ; qu'elle n'avait pas de raison de leur cacher cette intrigue, si elle existait, parce qu'ils devaient trouver tout simple qu'une catin fît son métier. Zulime répondit que le secret de madame n'était pas le sien. Le cocher répliqua qu'un secret de cette nature ne se cache pas à des gens qu'on aime, parce qu'il peut avoir des suites désagréables,

tells, par exemple, que la scène qui venait de se passer. Zulime, ayant épuisé tous ses moyens de persuasion, invoqua le témoignage de sa maîtresse, que la peur avait pelotonnée dans son lit. Mme. d'Atys se trouva forcée de justifier Zulime ou de s'en défaire; et comme une femme de chambre adroite est une chose de première nécessité pour une fille, Mme. d'Atys se décida à la garder, à avoir deux confidens de plus, et à payer le silence. Il est fâcheux d'être obligée de traiter avec ses gens, et de vivre, pour-ainsi-dire, en société avec eux. Mais il y a réellement si peu de distance d'une femme entretenue à sa servante! C'est ce qui rend la première traitable, et ce qui console la seconde de la nécessité d'obéir.

Il était probable que le conseiller jaserait, que ses propos deviendraient publics, et parviendraient

jusqu'au duc. Or, si en payant on peut craindre d'être trompé, on n'aime pas à en avoir la certitude. Si douze mille livres de rente ne sont pas un sort brillant, une fille modeste s'en console, et elle est bien aise de les conserver..... en attendant mieux. Le conseil assemblé; le conseil était composé de madame, qui présidait, comme de raison, de sa femme de chambre, qui faisait l'office de secrétaire, et de Champagne et de Lafleur, qui répondaient, lorsque madame leur demandait : qu'opinez-vous? Je *copine* comme madame.

Le conseil assemblé donc, madame *copine* qu'il fallait prévenir le conseiller. Elle écrivit au duc, par son secrétaire, qui écrivait mieux qu'elle, qu'un importun l'obsédait depuis quelque tems; qu'irrité de se voir renvoyer des billets, qui n'avaient pas été lus, il s'était aban-

donné aux plus coupables excès ; qu'il avait porté l'audace jusqu'à entrer dans son arrière-cour, à l'aide d'une fausse-clef ; mais que son cocher et son laquais qui faisaient la ronde toutes les nuits, l'avaient étrillé de manière à ce qu'il ne reparût de long-tems; qu'elle suppliait M. le duc de la garantir de semblables entreprises, en menaçant le petit conseiller Dubourg de son indignation.

Le petit conseiller, qui descendait directement du fameux Anne Dubourg, mais qui ne le valait pas, était cependant fort aimable. Le duc sut très-bon gré à sa *fille* du sacrifice qu'elle lui faisait ; et, pour lui témoigner sa satisfaction, et la maintenir dans le chemin de la *vertu*, il lui envoya une paire de girandoles.

Vous riez de ce mot vertu! Mais, chaque profession a la sienne. Celle de l'usurier est de rendre exacte-

ment le gage sur lequel il a prêté à cinquante pour cent. Celle du voleur consiste à ne rien distraire du butin. Celle d'une fille est de n'en pas avoir, mais d'être fidèle au propriétaire du jour; et, à cet égard-là même, bien peu de filles sont vertueuses.

Cependant, le conseiller n'avait pas envie de parler des coups de fouet qu'il avait reçus : on ne tire pas vanité de ces choses-là. Mais, deux contusions en croix, très-distinctement marquées sur un visage, sont des preuves parlantes d'un événement extraordinaire, auquel il faut donner une tournure quelconque.

Le conseiller voulait se venger du tour qu'on n'avait pas pensé à lui jouer, mais auquel les apparences lui faisaient croire. Il avait son amour-propre à ménager; et comme les faits les plus simples sont les plus vraisemblables, il dit à messieurs de la grand'chambre, qu'il était au

mieux avec une femme charmante que le duc de*** cachait dans sa petite maison ; qu'il s'était introduit par une porte de derrière, dont on lui avait donné la clef, et que, marchant sans lumière, pour tromper la vigilance des domestiques, il était allé donner de la tête sur un bras de cheminée, qui lui avait meurtri le visage, ce qui ne lui avait pas empêché de passer une nuit délicieuse.

Bientôt tout Paris sût que le duc avait une maîtresse très-jolie et très-facile ; c'est ce que voulait notre conseiller : il comptait bien que le dépit ferait chasser Mme. d'Atys. Bientôt la duchesse fut instruite, et elle se disposa à tirer parti de cette découverte. Elle commença par persiffler son mari sur l'infidélité de sa belle. Le trait glissa : le duc était prévenu. Il savait d'ailleurs que l'épouse est toujours disposée à calomnier la maîtresse. La duchesse s'échauffa

par dégrés. Elle parvint à jouer une scène violente. Elle rendit, avec assez de vérité, la jalousie et le désespoir, et c'est ce que le bon duc redoutait. Il entreprit de la calmer de la meilleure foi du monde : elle le repoussa.

Une femme est bien forte, quand elle a convaincu son mari d'une faiblesse. Il perd le droit d'éclairer sa conduite, et même de se plaindre de fautes que madame lui reprocherait d'avoir provoquées. La duchesse et le comte cessèrent de se contraindre. Ils se bornèrent à sauver les apparences, et le duc ne fut pas ambassadeur, parce qu'il n'était plus nécessaire de l'éloigner, depuis que le petit conseiller avait parlé. Quels grands effets résultent quelquefois d'une petite cause !

Tout ceci s'était passé à l'époque où Merlicourt, long-tems incertain

entre le mariage et l'amour illicite, venait de se décider en faveur du dernier. Le duc, toujours réservé dans sa conduise, n'avait pu, disait-on, être séduit que par une femme d'une rare beauté. Quel honneur pour un financier, de la souffler à un homme de ce rang! Merlicourt avait demandé une entrevue, et ses propositions préliminaires furent si sonnantes, que Mme. d'Atys ouvrit les oreilles et sa porte. Champagne et Lafleur, prudemment avertis cette fois, se tinrent à l'écart, et Merlicourt trouva Mme. d'Atys au-dessus de l'idée qu'il s'en était faite.

Un hôtel est acheté au nom de la belle; il est meublé magnifiquement. La toilette renferme un écrin de cinquante mille francs, et le secrétaire, le premier quartier d'un traitement de deux mille louis. De jolis chevaux normands sont à l'écurie; un

carrosse, verni par Martin, est sous la remise. Tout cela est pris sur la subsistance des matelots ; mais, qu'importe que des matelots souffrent, pourvu qu'une fille soit dans l'opulence ?

Mme. d'Atys sortit un soir de chez elle, n'emportant que ses charmes et ses girandoles : le reste ne méritait plus son attention. Le duc trouva une lettre bien pathétique, où on lui disait qu'on était inconsolable d'avoir jeté le trouble dans sa maison ; qu'on sacrifiait l'amour le plus vrai au retour de la paix conjugale ; qu'on s'éloignait en gémissant, et qu'on n'avait pu se refuser la satisfaction de garder une marque de sa tendresse : c'étaient les girandoles.

Le duc, désolé d'être brouillé avec sa femme, plus affligé encore de la perte d'une maîtresse accomplie, dont la délicatesse lui parais-

sait sans exemple, le duc se laissa entraîner à la comédie française, par un ami qui voulait le distraire de tant de chagrins. Le premier objet qui frappa ses yeux, fut Mme. d'Atys, très-consolée et chargée de diamans. Furieux d'être joué avec cette impudence, il sort de sa loge, il marche à grands pas vers celle de la perfide; il va éclater; son ami l'arrête avec deux mots : un grand seigneur qui se rend ridicule, perd sa considération sans retour.

Le duc retourna chez lui. Revenu sincèrement à sa femme brillante encore de jeunesse et d'attraits, il tenta tous les moyens de reconquérir son cœur. Elle répondit constamment qu'elle naurait plus rien de commun avec un homme qui avait exposé sa santé, et elle rit dans les bras du comte, de sa douleur et de sa crédulité.

Merlicourt conserva paisiblement sa conquête. Il en jouit jusqu'à satiété ; et voilà où en étaient les choses, lorsqu'il invita Roberville à souper.

Roberville, en entrant, reconnut sa femme, plus formée et plus belle que lorsqu'il s'en était séparé. Son premier mouvement fut celui de la surprise : l'amour-propre le ramena aussitôt à la réflexion. Il pensa qu'un mari joue un sot rôle en présence de l'amant avoué de sa femme, et il se contint. Il se flatta que madame aurait assez de bon sens pour dissimuler aussi. Il se trompa. Elle se tut, à la vérité, par un autre motif.

Elle avait tremblé en voyant Roberville. Son imagination, assez paresseuse, lui avait vivement retracé une suite de désordres sur lesquels la femme la plus aguérie n'est jamais sans une sorte d'inquiétude.

Elle voyait son couvent; entendait crier les gonds et les verroux. L'air aisé et même galant de Roberville la remit par dégrés : elle finit par croire qu'il ne la reconnaissait pas.

Merlicourt avait remarqué du trouble. Il l'attribua à la vue d'un très-joli homme, qui fait toujours son effet; et il s'y arrêta peu, parce qu'il n'aimait plus. Il espéra même que cette liaison naissante prendrait une tournure assez sérieuse, pour lui donner un prétexte honnête de rupture; car enfin, un galant homme ne quitte pas une femme comme un ivrogne quitte une bouteille vide; et quelque riche qu'on soit, on ne se soucie pas de donner, par an, quarante-huit mille livres, qui ne rapportent ni plaisir ni honneur. On se mit à table. Le souper fut très-gai. Roberville regardait sa femme, lui adressait de fort jolies choses, auxquelles

quelles elle répondait assez bien. Elle avait retenu de son mousquetaire et du duc une cinquantaine de phrases piquantes qu'elle plaçait heureusement, et sa beauté faisait valoir les idées ordinaires dont elle se servait pour amener le trait. Roberville était étonné, charmé, ravi. Parbleu, pensait-il, il est bien extraordinaire que tout le monde couche avec ma femme, excepté moi. Pourquoi ne me mettrais-je pas aussi sur les rangs? Que de cocus je ferais à la fois!

En vérité, pensait la petite femme, aucun des hommes que j'ai eus ne vaut mon mari. J'étais enfant quand je l'ai pris, et je n'ai pas su l'apprécier. Merlicourt m'ennuie. Pourquoi ne lui donnerais-je pas pour adjoint mon mari tout comme un autre? Il aime les femmes, il ne me reconnaît pas, il croira à une bonne fortune. Et le

pied et le genou commencèrent à jouer de part et d'autre.

Une jeune personne bien innocente, bien timide, contenue par la présence de sa mère, n'entend par la douce pression que l'aveu d'un amour honnête; et lorsqu'elle y répond, elle veut dire seulement : Demandez ma main à maman; je ne désire que d'être à vous. Un coup de genou donné et rendu entre une femme galante et un homme qui a de l'usage, signifie tout autre chose. Il s'exprime si positivement, que Roberville sortit, sous je ne sais quel prétexte; et il fut dire à la fidèle Zulime : « A minuit, je serai » ici. — Madame y consent? — Regar» dez-moi. — Madame doit consentir. »

Roberville rentre. Il amène la conversation sur l'administration des vivres de la marine. Il a l'air de se rappeler une opération importante, qu'il doit terminer le lendemain de très-bonne

heure. Il presse Merlicourt de se retirer et de le remettre chez lui. Merlicourt se rend, et part, convaincu que l'affaire dont parle Roberville peut se régler à midi comme à huit heures; et qu'ainsi, il y a intelligence entre lui et madame d'Atys. Il se propose de les surprendre, de jouer une scène, et d'aller chercher à l'Opéra le plaisir du changement.

Il n'était que dix heures et demie lorsque Roberville rentra chez lui. Une grande heure devait s'écouler encore avant l'instant du rendez-vous. A quoi l'emploîra-t-il ? Il s'occupe d'abord du bonheur dont il va jouir : telle est la marche de la passion. Son imagination rapide lui peint une nuit tout entière, et le conduit jusqu'au réveil. C'est ici que la réflexion commence, et que le jugement pèse les conséquences de cette nuit.

« Insensé, que vas-tu faire ? L'in-

» conduite de ta femme t'a forcé à » t'assurer d'elle, et tu autoriserais » ses désordres par un raccommodement inévitable ! Elle s'en prévaudra, » sans doute, et quels seront tes droits » et tes moyens de réprimer des fautes » dont tu vas en quelque sorte te rendre » le complice ? Ajouteras-tu, sans » rougir, aux débris de ta fortune le » produit de la honte de ton épouse ? » Te réduiras-tu ainsi à tout voir, à » tout supporter ? Auras-tu la lâcheté » de te déshonorer à tes propres yeux » et à ceux du public ? . . . . Non. Ma » femme est jolie, à la bonne heure. « Mais il y en a trente dans Paris qui » la valent, et qui ne m'ont pas fait » cocu. Cherchons une de ces femmes-» là, et abandonnons la mienne à sa » destinée. »

Roberville n'avait fait de sa vie un raisonnement qui valût celui-là. Très-satisfait de lui, il se déshabille, il se

couche. Il trouve son lit solitaire, et la vertu difficile ; mais enfin il s'endort de ce sommeil calme qu'elle seule peut procurer.

Minuit venait de sonner, et madame d'Atys commençait à compter les minutes : les fantaisies de certaines femmes sont inexplicables. Celle-ci avait repris un goût très-vif pour son mari, et elle avait contracté la douce, ou la malheureuse habitude de les satisfaire tous. Trop jolie pour trouver des cruels, trop emportée pour attendre, elle se plaignait déjà de l'inexactitude de Roberville. Cent fois, dans un quart d'heure, elle avait envoyé la fidèle Zulime à la croisée ; cent fois Zulime en était revenue muette, les bras pendans, et sa figure triste disait : Je ne vois personne. Déjà l'impatiente Rose avait donné un coup de pied à Zéphire ; Zéphire était un petit chien-lion, qu'il fallait trouver

charmant, et à qui devaient s'adresser les seconds complimens, quand on entrait chez madame. Déjà elle avait renversé et brisé un cabaret de porcelaine, tout aussi innocent que Zéphire. Enfin, n'y tenant plus, elle se met elle-même à cette croisée. « Imbécile, s'écrie-t-elle en donnant » un soufflet à Zulime, vous ne le » voyez pas collé contre ce mur, attendant avec une impatience égale » à la mienne, que vous alliez lui » ouvrir? »

Zulime, étourdie du soufflet, tenant sa joue à deux mains, descend, entr'ouvre la porte, et appelle à demi-voix M. de Roberville. L'homme se détache du mur, il entre, il monte.... Madame d'Atys est pétrifiée.... C'est Merlicourt.

L'invitation de Zulime est une preuve sans réplique de l'infidélité de sa belle. Il lui rappelle les sermens qu'elle lui a

faits, la confiance qu'il y a donnée, son amour constant, et ses libéralités. Il parle délicatesse à une femme qui en connaît à peine le nom, honneur à celle qui n'en a plus. Moins il est affecté, et plus il est long : un orateur qui pérore à froid ne sait jamais finir. Il conclut enfin en annonçant une rupture éternelle.

S'il n'eût dit que quatre mots, madame d'Atys n'eût su que lui répondre. La longueur de la harangue lui donna le temps de se remettre, et de trouver une tournure décente à la chose qui l'était le moins. Elle opposa à l'orage ce sang-froid qui persuade presque toujours. Elle raconta tout ce qui s'était passé entre elle et Roberville, à l'exception pourtant de la fantaisie qu'elle avait eue de coucher avec lui. Elle avait reconnu son mari ; elle avait lieu de tout craindre de sa sévérité. Elle lui avait demandé une entrevue,

où elle comptait bien lui prouver qu'elle n'avait de tort réel que dans sa liaison avec le mousquetaire, puisque ses aventures subséquentes étaient la conséquence nécessaire de son évasion du couvent. Il faut qu'un mari soit de bien mauvaise humeur pour ne pas pardonner une première faute, expiée par six mois de détention. Elle avait conçu le projet de fléchir le sien, de rentrer chez lui, de remonter au rang de femme estimable. Un amant injuste, déraisonnable, peut seul blâmer ce retour aux vrais principes, et elle se félicite de connaître enfin celui à qui elle avait donné son cœur tout entier, à qui, dans toutes les situations où elle se serait trouvée, elle se proposait de le conserver. Elle finit par un trait d'héroïsme qui devait être du plus grand effet. « Vous m'avez » soupçonnée, vous ne m'avez jamais » aimée; vous n'êtes plus digne de moi.

» Reprenez vos bienfaits, monsieur. » J'ai cru les tenir des mains de l'a- » mour : je rougis de les avoir reçus ; » je rougirais de les garder plus long- » temps. »

Elle marche à son secrétaire avec la dignité d'une princesse de théâtre ; elle prend le contrat de donation de l'hôtel quelle habite ; elle va le mettre en pièces.

Merlicourt, hors de lui, la conjure de n'en rien faire. Madame d'Atys n'est plus cette femme qui un instant avant lui était à charge, et dont il voulait se défaire. C'est une femme charmante, mariée à un homme connu et qui a un état. La remettre avec son mari et la garder est un coup de maître, une source de plaisirs nouveaux. Rien ne ranime un amour éteint comme la crainte subite de se voir quitter par celle qui en fut l'objet. Le cœur humain est pétri de con-

tradictions : on quitte une femme, on ne veut pas être quitté. L'amour-propre ne se prête pas à cette idée, et si l'habitude tue le sentiment, la contrariété, les obstacles le réveillent. Merlicourt presse, conjure. Il offre sa médiation toute-puissante auprès de Roberville : c'est là qu'on l'attendait.

Madame d'Atys s'adoucit. Le contrat est remis dans le secrétaire ; Merlicourt est admis dans ce lit où il s'était promis de ne jamais rentrer, et qu'on ne comptait point partager avec lui. Il y entre avec transport ; il y passe une nuit d'ivresse ; et le lendemain il envoie la plus jolie corbeille de fleurs, au fond de laquelle est un rouleau de cinq cents louis : un raccommodement coûte toujours quelque chose.

« Parbleu, madame, dit Zulime, » cet homme-là est charmant? Vous » avez joué hier comme un ange ;

» mais vous avez joué gros jeu. Si
» M. de Merlicourt eût repris vos bi-
» joux et vos autres effets ? — Il ne
» le pouvait pas, sans se rendre la
» fable de tout Paris. — Mais enfin,
» s'il vous eût prise au mot ? — Je lui
» eusse arraché les yeux. — Et s'il
» vous eût laissé déchirer le contrat ?
» — La minute est chez le notaire. —
» Je vois que tout était prévu. Mais,
» dites-moi, s'il vous plaît, pensez-
» vous sérieusement à vous remettre
» avec votre mari ? — J'en suis folle ;
» il faut que je l'aie, n'importe com-
» ment. — Et vous quitterez M. de
» Merlicourt ? — Le quitter ! je pré-
» tends au contraire me ménager un
» raccommodement par mois. — J'en-
» tends. — Mais comment se fait-il que
» Merlicourt se soit trouvé là, et que
» Roberville n'y ait pas été ? — Oh !
» madame, pas d'amour sans jalou-
» sie, et M. de Merlicourt vient de

» vous prouver combien il est amou-
» reux. — A la bonne heure ; mais
» Roberville... — Hé, qui diable en-
» tend rien à la bizarrerie des hom-
» mes ? Une affaire, un obstacle im-
» prévu, peut-être l'aspect de M. Mer-
» licourt... — L'aura éloigné, tu as
» raison. Zulime ? — Madame ? — Ap-
» porte-moi cette corbeille. — La voici.
» — Ouvre ce rouleau. — Après ? —
» Prends dix louis. — Ah ! madame...
» Prends, te dis-je. Je me reproche
» une vivacité... — Bien pardonnable
» sans doute. A ce prix-là, madame,
» mes deux joues sont à votre ser-
» vice. »

Merlicourt et Roberville se rencontrèrent dans leurs bureaux. « Mon-
» sieur, dit le directeur général, après
» avoir débité quelques phrases in-
» différentes, vous êtes marié. — Je
» le sais bien, monsieur. — Votre
» femme n'a eu qu'un tort envers

» vous. — Elle en a eu cent. — Elle
» n'en a eu qu'un, et vous le lui avez
» fait expier. Réduite à s'évader, li-
» vrée aux horreurs du besoin, elle
» a pu... — Tout se permettre à la
» faveur de ce prétexte. — Sans doute
» elle l'a pu. — Et elle l'a fait. — Vous
» seul êtes donc l'unique cause de
» ses derniers écarts. C'est fort bien
» conclure. Voyons, monsieur, où
» voulez-vous en venir ? — Monsieur,
» à ceci. Vous ne serez pas plus sé-
» vère, ni plus délicat que de grands
» seigneurs qui ont repris leurs fem-
» mes après des éclats aussi publics
» que celui... — Monsieur, chacun a
» sa manière de voir et de sentir. Je
» ne suis pas un grand seigneur, et
» je ne reprendrai pas ma femme. —
» Mais cela est reçu. — Je m'en mo
» que. — Je vous en prie. — Je n'en
» ferai rien. — Je le veux. — Je ne le
» veux pas. — Je saurai vous y con-

» traindre. — C'est ce que nous ver-
» rons.

— Vous le prenez sur un ton bien
» haut, monsieur. — C'est vous qui
» m'y forcez, monsieur. — Savez-vous,
» monsieur, que le duc de *** et moi
» ne pouvons déshonorer la couche
» d'un petit particulier comme vous ?
» — Le petit particulier vous doit peut-
» être des remercîmens ? — Enfin,
» monsieur, votre dernier mot ? ... —
» Est que madame d'Atys doit se trou-
» ver fort heureuse que je la laisse
» tranquille, et que jamais madame
» d'Atys ne sera madame de Rober-
» ville. » *Vanitas vanitatum !*

Madame d'Atys emprunta la main de Zulime, et elle écrivait à son mari. » Vous vous êtes expliqué hier très-
» clairement avec moi, » avec le pied et le genou. « J'ai repondu à votre
» aveu d'une manière positive. Vous
» vous engagez formellement avec

» ma femme de chambre, et vous ne
» venez pas ! Cela est fort mal, mon-
» sieur. Accourez ce soir à minuit,
» et méritez l'oubli d'une négligence
» qu'on ne peut pardonner qu'à un
» aussi joli homme.

« Allons, disait Roberville, me
» voilà placé entre ma femme et son
» amant. Je résisterai à l'une, quoi-
» qu'elle me tente furieusement. Mais
» l'autre? Quelle fureur a-t-il donc
» de me remettre avec ma femme?
» Hé ! parbleu, il veut couvrir ses
» fredaines de mon nom, et se don-
» ner le plaisir de me berner, comme
» l'a fait le beau mousquetaire. Il
» n'en sera rien, de par tous les dia-
» bles..... Mais il parle de m'y con-
» traindre.... Hé ! m'y voici. Il est au
» mieux avec le contrôleur général
» et la maîtresse du roi. Il fera in-
» tervenir l'autorité, et fera de moi
» le *bonneau* de madame. Il faut le

» prévenir, et j'en ai les moyens. » Il sonne. « Qu'on appelle M. Durocher.

« Durocher, il y a long-temps que » je me livre à la dissipation et que » je néglige les affaires administrati- » ves. Je vous ai confié mon projet » de réformer les abus, et de faire » fournir enfin à nos matelots une » nourriture saine et abondante. Je » me reproche mon inaction ; mais » je la réparerai. Occupons-nous ex- » clusivement du bien de l'état ; mé- » ritons l'estime de la France entière. » — Et ajoutons de nouveaux béné- » fices à la gloire stérile d'avoir fait » notre devoir. — Cette gloire est tout » pour moi, monsieur. — Ah ! ce- » pendant, si vous étiez directeur gé- » néral, et moi premier commis ?... » — Mais l'opération projetée pourrait » nous mener là. Apportez-moi de- » main les notes que je vous ai de- » mandées il y a quatre mois, et sur-

» tout n'avancez que des faits positifs » que je puisse prouver jusqu'à l'é- » vidence — Oh ! j'en ai de quoi faire » pendre cinq cents employés. — Le » directeur général est-il du nombre? » — Il est en tête du tableau. — Tant » pis, c'est un homme que j'aime » beaucoup ; mais la probité fait taire » en moi les affections personnelles. »

Les notes étaient terribles. Les commis des vivres de la marine avaient reçu des fournisseurs de Brest, Toulon et Rochefort, quinze cent mille francs en dix-huit mois, dont on connaissait la répartition. Merlicourt avait touché cinq cent mille francs pour sa part, qui devait être la plus forte, parce qu'il était chef, et qu'il ne faisait rien. Vingt mille aux premiers commis qui ne faisaient par grand' chose, et le surplus divisé entre deux cents employés sur qui roulait le travail ; voilà la cause première qui met-

tait les équipages à la vache au lieu de bœuf, au cochon ladre au lieu de bêtes saines, au biscuit de seigle au lieu de froment, à la piquette au lieu de vin, et à l'eau-de-vie de douze degrés au lieu de vingt. De là le mécontentement, les murmures sourds, la négligence dans le service et le scorbut. De là les relâches forcées, pour remplacer par des vivres frais des vivres gâtés, qu'il fallait jeter à la mer. De là, l'inaction de nos flottes, et l'empire des mers abandonné aux Anglais. De là les plaintes réitérées de M. de la Galissonière, dont les lettres étaient arrêtées par les premiers commis du ministère de la marine. De là enfin le silence de certains officiers, qui avaient leur traité particulier avec les fournissurs.

Mais comment Durocher s'était-il procuré ces éclaircissemens ? Durocher, intrigant comme tous les hommes

nuls, avait écrit aux commis subalternes des différens ports. Il avait vanté son amour du bien public, son crédit, et il avait promis un avancement rapide à ceux qui lui donneraient des renseignemens certains. Un commis qui n'avait pu voler que vingt-cinq louis, et à qui on en promettait cinquante qu'il gagnerait légitimement, ne voyait que la gloire de l'état, y rapportait toutes ses vues, et eût calomnié plutôt que de se taire. Chacun de ces messieurs se croyait, sur la parole de Durocher, l'homme de l'administration, et tous avaient travaillé avec une ardeur incroyable à se perdre mutuellement.

Déjà les notes étaient rédigées en forme de mémoire bien clair, bien fort, bien convaincant. Mais il restait une difficulté, c'est que Roberville avait touché ses vingt mille francs comme les autres. Il n'y avait pas là

de quoi arrêter long-temps des hommes qui entendaient les affaires. Roberville n'a perçu que pour écarter la défiance des coupables, et pénétrer leurs manœuvres. La preuve certaine de son innocence, c'est qu'il les dévoile. Que répondre à cela ?

Nos deux honnêtes gens jugèrent à propos de joindre à des pièces déjà trop convaincantes un témoignage irrécusable. Roberville écrivit à M. de la Galissonière dans un style convenable au personnage qu'il voulait jouer. L'officier général, aussi franc et désintéressé qu'instruit et brave, ne vit dans Roberville qu'un homme digne de toute son estime. Désespéré de ne pouvoir servir utilement sa patrie, indigné de n'avoir pu porter la vérité au pied du trône, il saisit avidement l'occasion de démasquer enfin des fripons, et de les faire châtier. Il répondit à Roberville par un mémoire

détaillé ; il louait son courage, il l'engageait à persévérer, et à tout tenter pour pénétrer jusqu'au roi.

Cependant Merlicourt, plus amoureux que jamais, plus aveugle et plus libéral, tenait toujours essentiellement au désir de pouvoir avouer publiquement sa maîtresse, et Rose à celui de coucher avec son mari. Elle lui avait écrit plusieurs lettres, qui toutes étaient restées sans réponse. Irritée enfin d'une résistance à laquelle elle n'était pas accoutumée, maîtrisée par une fantaisie nouvelle qu'irritaient les difficultés, elle consulta Merlicourt, au bonheur duquel elle semblait rapporter toutes ses démarches. Merlicourt lui donna un conseil fort simple, et dont l'exécution devait jeter Roberville dans un extrême embarras. Rose promit à son amant de suivre exactement ses instructions ; et après avoir juré qu'elle détestait Roberville, et

qu'elle ne se remettait avec lui que par respect pour les mœurs publiques, elle se promit à elle-même de violer l'article principal du traité, qui lui interdisait toute espèce d'intimité avec son mari.

Roberville venait de recevoir le paquet de M. de la Galissonière. Il s'était félicité avec Durocher de posséder cette pièce triomphante, avec laquelle il se croyait sûr de prévenir les desseins de Merlicourt sur sa femme et sur lui, et de lui succéder dans sa place. Durocher se voyait premier commis, et il était ivre de joie. Les deux conspirateurs se quittèrent au comble de leurs vœux, et chacun fut dîner chez soi.

Roberville monte, il entre..... Il doute s'il veille; il est muet d'étonnement. Sa femme et sa Zulime se sont établies chez lui; elles ont ouvert les armoires, les commodes; elles ont défait leurs paquets; elles rangent leurs

effets avec une tranquillité, une aisance inexprimables. Rose vient gaiement au-devant de son mari.

« Mon cher ami, lui dit-elle, je » vous aime, et rien ne le prouve » comme la démarche que je hasarde » aujourd'hui. Vous faites le cruel, » mais vous ne l'êtes point, je le sais, » et vous ne repousserez pas une jolie » femme qui se jette dans vos bras. » Ah! mon Dieu! quel air sombre et » réfléchi! Regardez-moi, beau gar» çon! souriez à votre amie. » Elle lui caressait le menton, elle lui relevait la tête, et Roberville ne savait que faire, ni que dire. Un baiser donné à propos jette le trouble dans ses sens. Il balance, il hésite, il va oublier ses projets, et sacrifier sa raison au plaisir.... Un dernier effort le rend à lui-même; il s'arrache de ces bras qui le pressent amoureusement : il fuit à l'extrémité de la chambre.

« C'en est trop ! s'écrie Rose indi-
» gnée ; je ne souffrirai pas ce dernier
» outrage. Vous êtes mon mari, mon-
» sieur, et vous ne semblez l'avoir
» oublié que pour me priver des
» droits. . . . — Il serait plaisant, ma-
» dame, de vous les voir revendiquer,
» après la conduite affreuse. . . . — Des
» mots, monsieur ! je vais y opposer
» des choses. Vous m'avez fait enfer-
» mer, et six mois après, vous avez
» sollicité mon élargissement. — Moi,
» madame ! — Vous, monsieur. L'or-
» dre qui révoque ma lettre de cachet
» le dit expressément. — C'est une
» fourberie. — N'importe, l'ordre parle,
» vous avez redemandé votre épouse,
» son domicile est chez vous, elle n'en
» a pas d'autre, et vous ne pouvez
» l'en chasser que par un jugement,
» que vous n'obtiendrez point. J'ai
» derrière moi M. de Merlicourt. Choi-
» sissez d'être mon amant ou mon

» mari : j'entends que vous soyez l'un
» ou l'autre. — Je n'ai rien à répondre
» à ces impertinentes prétentions, et,
» morbleu, si je ne peux vous chasser
» d'ici, vous ne m'empêcherez pas
» d'en sortir, et je m'en vais. »

Il fait quelques pas. Rose, au désespoir, se jette devant lui et l'arrête. Elle invoque le ciel, elle le prend à témoin de son repentir ; elle lui demande justice d'un inhumain, dont le cœur se ferme à sa voix suppliante ; elle fond en larmes ; elle tombe aux pieds de son mari.

Elle était belle ; il était jeune, sensible et facile. Il oublie les affronts dont elle l'a couvert ; il ne voit plus, qu'une femme éplorée, que sa douleur embellit encore. Il la relève, il la conduit sur une ottomane ; il se dispose à discuter. Il n'avait eu qu'un moyen de vaincre, et c'était de fuir. Le moment favorable était perdu ;

Zulime s'éloigna, et Roberville fut faible, et se crut peut-être heureux.

Le réveil l'éclaira. Il voulut revenir sur ce qui était fait, et parler lorsqu'il n'y avait plus rien à dire : de nouvelles caresses lui fermèrent la bouche, et il se borna à sauver les apparences, puisqu'il consentait à perdre l'honneur.

Il fut arrêté que madame de Roberville retournerait à son hôtel, qu'elle conserverait le nom d'Atys, que sa porte serait fermée à Merlicourt et à tous les hommes, que Roberville n'irait chez elle que la nuit, mais qu'il irait tous les soirs. L'exécution du traité fut jurée de bonne foi, et sans restriction mentale de la part de Rose : elle aimait ; elle le croyait au moins. L'illusion durera-t-elle long-temps ?

On sert un joli dîner, et Roberville oublie que sa femme en a fait les frais. Zulime refait les paquets, et, en fille

adroite, elle ménage quelques tête-à-têtes qui tournent au profit de ce qu'on appelle amour. Les porteurs sont rappelés ; et, à la chute du jour, Roberville reconduit madame à cet hôtel, désormais l'asile de l'infamie de l'un et de l'autre.

Merlicourt, qui avait conseillé madame d'Atys, et qui était impatient de connaître le résultat de son entrevue avec son mari, se présente à l'hôtel quelques momens après : on lui dit que madame n'est pas rentrée. Il court chez Roberville ; un chef suprême croit un subalterne très-honoré de le recevoir à toute heure. On lui dit qu'il n'y a personne chez Roberville. Merlicourt ne conçoit pas que madame d'Atys ne soit pas chez elle ou chez son mari. Il est tant de choses qu'un homme plus éclairé qne Merlicourt ne conçoit pas, et qui sont pourtant bien ordinaires !

Le lendemain, M. le directeur général retourne à l'hôtel. On lui dit que madame n'est pas visible. M. le directeur trouve la réponse déplacée; et il pouvait en effet lui paraître extraordinaire qu'on lui refusât l'entrée d'une maison qu'il avait payée. Il fit du bruit, on l'entendit de l'appartement; et comme il fallait nécessairement s'expliquer, et qu'on aime mieux se défaire d'un importun plus tôt que plus tard, on lui députa mademoiselle Zulime, qui lui dit très-sérieusement : « Madame a suivi vos con-« seils, monsieur, elle s'est réconci-« liée avec son mari, et dans ce mo-« ment ils reposent ensemble. — Com-« ment, ensemble! Ta maîtresse était « convenue avec moi... — Je le sais « bien, monsieur; mais vous devez « juger quel ascendant a sur sa femme « un mari offensé. Est-il possible de « se défendre?... — Ta maîtresse est

» une. . .— Quand elle couchait avec
» vous, monsieur. Mais avec son mari!
» quoi de plus conforme à la morale,
» à la religion ?—Tais-toi, imbécile,
» et ouvre-moi cette porte. — Vous
» n'êtes plus rien ici, monsieur.—In-
» solente ! . . . Ta maîtresse ose me
» traiter ainsi ! — Vous deviez vous y
» attendre, monsieur. On vous rend
» ce que vous avez prêté à M. le duc.
» — Je me vengerai, j'en jure par. . .
» —Vous ne vous vengerez pas, mon-
» sieur. . . Une jolie femme trouve,
» quand elle le veut, des protecteurs
» qui imposent silence à un directeur
» des vivres. » Zulime n'avait plus rien à ajouter. Elle fit paraître Champagne et Lafleur, qui donnèrent à entendre à M. de Merlicourt que ce qu'il avait de mieux à faire était de se retirer.

Merlicourt avait au côté une épée, vierge encore, qu'il ne crut pas devoir prostituer à des valets. Il sortit, et fut

99940

chez lui cacher sa colère et méditer sa vengeance.

Les places supérieures de sa partie étaient à sa nomination ; mais ses choix étaient soumis à l'acceptation du ministre. Il ne pouvait donc renvoyer un homme dont la commission était visée par une autorité première. Il n'était pas possible non plus de garder un commis qui a l'impertinence de coucher avec sa femme, dont son chef est amoureux, et Merlicourt décida que Roberville sauterait ; il suffisait pour cela de mentir au ministre. On semblait alors être tacitement convenu qu'un inférieur qui déplaît a tort.

La fidèle Zulime n'avait pas manqué de rendre aux époux ou aux amans, comme il vous plaira les nommer, la scène qui venait de se passer entre elle et Merlicourt. Roberville jugea qu'il n'y avait pas un

moment à perdre. Ses pièces étaient prêtes, et il en avait fait faire trois ou quatre ampliations qui devaient être remises au ministre, au roi, et même à sa maîtresse, s'il fallait avoir recours enfin à la plus puissante des autorités.

Cette maîtresse n'était plus madame de Pompadour, qui joignait à une figure charmante une éducation soignée et un esprit aimable et pénétrant. Elle abusait souvent de ces avantages pour maîtriser le monarque. Elle lui faisait commettre des fautes; mais elle savait au moins le faire respecter, en le respectant elle-même. Celle qui venait de lui succéder était une femme avilie, qui, ne pouvant s'élever jusqu'à son illustre amant, l'avait fait descendre jusqu'à elle, et l'avait asservi en le plongeant dans la plus crapuleuse débauche. Elle avait dépouillé le trône d'un

reste d'éclat, et le prince de l'amour que le Français porte si facilement à ses maîtres. Incapable de diriger les affaires, et même de les entendre, elle bornait son ambition à régner au boudoir, et elle y tenait son amant captif. La France était abandonnée à des mains rapaces ou inhabiles. La corruption était au comble. La vérité n'arrivait plus jusqu'au monarque, et lui-même paraissait craindre de l'entendre. Roberville ignorait ces particularités, et il croyait à la justice, dont on ne parlait plus à la cour qu'avec dérision. Le bon homme !

Il part, son mémoire sous le bras ; il se rend chez le ministre ; il lui fait demander audience. Ainsi ce projet de porter la lumière dans toutes les parties de l'administration, conçu d'abord par les motifs les plus louables, abandonné long-temps par

cette versatilité de caractère qui distingue Roberville, repris ensuite par des raisons personnelles, ce projet, quel qu'en soit le résultat, ne peut plus honorer son auteur. Ce n'est maintenant qu'une misérable intrigue cachée sous des apparences respectables.

Pendant que Roberville attendait le retour de celui qui était allé l'annoncer au ministre, Merlicourt parut. Il avait écrit la veille à monseigneur, qui lui avait répondu qu'il l'attendrait le lendemain. Ainsi pas d'obstacles pour lui; toutes les portes lui sont ouvertes. Il passe en lançant un regard foudroyant à Roberville.

Ses menaces réitérées avaient inquiété notre héros; ce coup d'œil expressif doubla son énergie. Il se lève, et répétant, d'après César, et entre ses dents, *le sort en est jeté*, il marche sur les pas de Merlicourt. On sait

qu'il occupe un premier emploi à l'administration des vivres; il est tout simple qu'il accompagne son directeur général; on le laisse aller; ils entrent ensemble dans le cabinet du ministre.

Après les révérences d'usage, Merlicourt se dispose à parler. Il voit un bras qui s'allonge devant lui, armé d'un volumineux mémoire.... Il se tourne... c'est Roberville. Le directeur pâlit. Il juge que son premier commis avait pris un parti vigoureux, et quelque éhonté qu'on soit, il est des vérités qu'on n'aime pas à s'entendre dire en face. Cependant il faut se tirer d'un pas difficile quand on s'y est engagé, et l'audace déguisée sous l'air d'une noble assurance réussit quelquefois auprès de certaines gens.

« Monseigneur, c'est avec une peine » sensible que je vi[illegible] vous déclarer

» que je ne peux garder plus long-
» temps monsieur dans mes bureaux.
» — Monseigneur, c'est avec les plus
» vifs regrets que je viens vous dé-
» noncer monsieur. Mais le bien de
» l'état... — Monseigneur, je l'ai ad-
» mis pour obliger M. de l'Oseraie...
» — Monseigneur, j'ai acquis les
» preuves les plus évidentes.... —
» Monseigneur, malgré ma juste con-
» sidération pour celui qui me l'a pré-
» senté.... — Malgré la reconnaissance
» que je dois à monsieur.... — Je ne
» peux tolérer l'insubordination, la
» paresse et l'incapacité. — Je ne peux
» contribuer par un coupable silence
» à perpétuer des délits dont les con-
» séquences sont déjà trop funestes.
» Prenez mon mémoire, monseigneur,
» lisez celui de M. de la Galissonière,
» et vous jugerez qui, de monsieur ou
» de moi, est le calomniateur. — Mon-
» seigneur, débarrassez-moi de cet

» homme-là — Défaites-vous de ce-» lui-ci, monseigneur. » Et comme il n'est pas possible de rester dans les bornes de la décence et de la modération, quand on est mû par une passion violente, ces deux messieurs commencèrent à parler ensemble, et finirent par vociférer d'une telle manière, que le ministre fut obligé de se boucher les oreilles.

Et comme aussi un usage respectable, car il est consacré par le temps, ne permet pas qu'un subalterne puisse avoir raison quand il inculpe son chef, Roberville reçut l'ordre très-sec de se retirer dans une antichambre, et d'y attendre la décision de monseigneur.

Comme encore il importait très-peu à monseigneur que Pierre ou Paul fût premier commis à l'administration des vivres, et qu'il savait qu'on ne doit jamais mécontenter son chef d'une par-

die pour une vétille, la destitution de Roberville fut prononcée. Mais comme un ministre ne peut paraître négliger aucun avis important, et que celui-ci n'avait pas le temps de lire, les mémoires du malheureux destitué furent renvoyés à un premier commis du ministère, qui dit le lendemain, dans un rapport de quatre lignes, que l'écrit de Roberville était l'ouvrage d'un cerveau brûlé, et celui de M. de la Galissonière l'effet de l'humeur tracassière qu'on lui connaissait à la cour et à la ville.

Merlicourt sortit triomphant du cabinet du ministre, et sans daigner regarder Roberville, il lui dit en passant : « Vous n'êtes plus rien, mon-
» sieur. Je vous défends l'entrée de
» mes bureaux. »

« Ah ! je ne suis plus rien, dit Ro-
» berville en le suivant ! Je suis hon-
» nête homme, monsieur ; personne

» ne m'ôtera cette qualité; personne
» ne me reprochera de voler l'état,
» ni de perdre un bon employé, parce
» qu'il ne veut pas prendre à son
» compte les enfans que je pourrais
» faire à sa femme. Ah! je ne suis plus
» rien! Je vais parler au roi.... Oui,
» je lui parlerai, et demain vous
» pourrez fort bien n'être plus rien
» vous-même. »

Quelle probité que celle de Roberville! Il oublie qu'il a reçu vingt mille livres des empoisonneurs de nos marins, et qu'il n'a dénoncé Merlicourt que par la crainte d'être prévenu. Il se targue avec impudence d'un titre qu'il déshonore. Que d'honnêtes gens de cette espèce on rencontre dans le monde!

On donne volontiers tort à celui qui crie. On croit communément que la vérité est toujours calme, et on ne réfléchit pas que la persécution irrite,

et que l'homme irrité ne ménage plus rien. Les laquais rirent des reproches très-fondés que Roberville adressait à Merlicourt. Celui-ci eut l'air de ne pas les entendre : cela le dispensait d'y répondre. Il traversa la cour avec la dignité d'un personnage en faveur, il monta en carrosse et disparut.

Durocher apprit bientôt la disgrâce de Roberville. Il était tout simple qu'il abandonnât son associé, et qu'il cherchât à profiter de sa chute. Il fut trouver Merlicourt, à qui il dit qu'il venait de découvrir que le premier commis travaillait contre lui, et que le plus inviolable attachement à son chef étant le plus sacré des devoirs, il s'empressait d'engager monsieur à se mettre à l'abri des entreprises d'un ingrat. Il entremêla son discours de ces basses flatteries dont les hommes de ce genre sont toujours prodigues, et dont tant de gens sont dupes quelque gros-

sières qu'elles soient. Merlicourt accueillit Durocher comme s'il lui eût en effet appris quelque chose; il lui promit de l'avancer, et le nomma quelques jours après à un meilleur emploi.

Cependant il n'était pas sans inquiétude sur les démarches que Roberville comptait faire à la cour. Il savait qu'il était difficile d'approcher le roi, quand on n'avait ni un grand nom ni un protecteur puissant qui levât les obstacles. Mais il n'ignorait pas non plus qu'il est des circonstances heureuses dont un homme vindicatif, et par conséquent opiniâtre, ne manque jamais de profiter. Roberville pouvait rencontrer le souverain à la chasse, lorsqu'il irait à la messe ou qu'il en reviendrait. Il pourrait s'introduire à un grand couvert, et au mépris des usages, remettre son mémoire en présence de toute la cour, et déclamer hautement contre des

malversations avérées. Quelque insouciant que fût le prince, il était vraisemblable que de pareils délits lui donneraient de l'humeur, et qu'il ferait rechercher les coupables. Merlicourt fit mettre cent mille francs dans sa voiture, et il fut trouver la favorite, qui se souciait fort peu de lui, mais qui faisait cas de ses cadeaux, et qui, par cette raison, le recevait toujours de manière à lui persuader qu'il était au mieux dans son esprit.

Il faudrait être bien difficultueux pour ne pas juger innocent un homme qui se fait annoncer par cent mille francs. Aussi la favorite prononça que Roberville était un faquin qu'il fallait mettre à Bicêtre. C'était assez l'avis de Merlicourt. Mais il réfléchit que M. de la Galissonière avait écrit de son côté ; qu'il était d'un caractère à prendre publiquement la défense de Roberville, et que le parti le plus sage

était de fermer toutes les avenues qui conduisaient jusqu'au roi, et d'étouffer cette affaire. La favorite promit tout ce qu'il voulut, et Merlicourt revint à Paris, très-satisfait du succès de ses démarches, mais réfléchissant cependant que le plaisir de perdre Roberville lui coûtait un peu cher.

« Parbleu, disait celui-ci en faisant » ses paquets pour Versailles, on con- » viendra que je suis bien malheureux! » Je me suis marié comme un fou, et » j'ai été cocu. J'ai pris patience, et je » n'y ai rien gagné. Maintenant je ne » veux plus l'être, je me fâche, et je » perds mon emploi : comment faut-il » donc faire ? » Il faut, monsieur de Roberville, écouter un ami désintéressé et sage, quand on a le bonheur d'en avoir un, et qu'on n'a pas assez de tête pour se conduire soi même.

Voilà notre homme à projets en route. Il ne doute pas que le prince ne

écoute, ne l'accueille; et quoi de plus naturel, puisqu'il va lui rendre un service important? Il dit aux premiers factionnaires qu'il va parler au roi. Ces factionnaires sont des Gardes-Suisses, qui ne lui répondent pas un mot, parce que les Suisses ne sont pas causeurs, et que la consigne de ceux-ci ne s'étend pas plus loin que la grille, et qu'elle est ouverte à tout le monde. Roberville monte les degrés du péristyle, et il répète à dix ou douze valets de pied qu'il veut parler au roi. Les valets de pied lui rient au nez, et lui défendent d'aller plus loin. Roberville répond qu'il a des avis essentiels à donner au monarque. On lui réplique que le monarque donne des ordres, et ne reçoit pas d'avis. Il prétend que le souverain doit être accessible à ses sujets, parce qu'il est leur père. On lui fait observer que si le père recevait tous ses enfans, il ne

saurait à qui entendre, et qu'il n'aurait pas un moment à donner au jeu, à la bonne chère, et à sa maîtresse. Or, il faut nécessairement qu'un roi joue, boive et fasse l'amour. Roberville ne trouva pas ces raisons convaincantes; il parla haut, et comme on parle bas à la cour messieurs les valets de pied le reconduisirent hors la grille, et le consignèrent à la sentinelle. Roberville, qui ne se décourageait pas aisément, essaya de rentrer, et cette fois, le Suisse lui dit gravement : *Toi ne poufre pas parler au roi.* Roberville insista, et le Suisse lui présenta la crosse de son fusil. Roberville se retira, ne concevant pas qu'un enfant ne puisse parler à son père.

Comme les contrariétés, et même les chagrins, ne lui ôtaient jamais l'appétit, il fut s'établir chez un traiteur : un gargotier ne s'avisait pas alors

d'écrire au-dessus de sa porte, en lettres d'or et sur un fond rouge : RESTAURATEUR.

CHAPITRE III.

Une petite intrigue de cour.

En mangeant sa côtelette, en vidant sa bouteille de Macon, Roberville parlait de ce qui venait de lui arriver à un monsieur qui dînait à côté de lui. Le monsieur trouva très-simple ce qui paraissait très-extraordinaire au narrateur. « Si vous n'eussiez parlé « à personne de votre dessein d'ap- « procher le roi, vous fussiez proba- « blement parvenu jusqu'à la galerie, « et peut-être eussiez-vous trouvé « l'occasion de remettre votre mé- « moire à Sa Majesté. — Ah! le roi « passe tous les jours dans la galerie? « — Pour aller à la messe. — Et je lui « aurais remis mon mémoire! — Je « n'ai pas dit cela. — Qu'avez-vous

« Que dit ? — Que ce qui est difficile « n'est pas impossible, et qu'avec de « la patience... — Oh ! je n'en ai pas « du tout. — Non ? en ce cas je vais « vous indiquer un moyen qui a réussi « à plus d'un solliciteur. — Ah ! voyons « ce moyen. — On a quelquefois une « jolie femme, une jolie sœur, une « jolie cousine. — J'en sais quelque « chose. — Quand on n'a rien de tout « cela, on loue une fille de la rue St.-« Honoré; on l'habille convenable-« ment; on lui fait prendre un main-« tien modeste; on lui recommande « de ne pas jurer; on se place avec « elle sur le passage du roi. Le roi « la regarde; elle baisse les yeux en « laissant échapper un sourire pres-« que imperceptible, et elle tâche de « rougir. Le roi s'approche, et il « prend, en lui parlant, un ton « d'indifférence dont personne n'est « dupe. La belle allonge le bras, en

« répondant à Sa Majesté ; et qu'elle « ait dit une balourdise ou non, le « placet est à son adresse.

« — Ma femme fera la fille à ravir. « — Bon, cela vous épargnera un « loyer. — Et madame est donc jolie ? « dit un autre monsieur qui n'avait « pas parlé encore, mais qui n'avait « pas perdu un mot de la conversa- « tion. — Ma femme est une des « plus belles femmes de Paris. — En « vérité ? — D'honneur. — Quel âge ? « — Vingt-un ans. — C'est un peu « vieux. N'importe, revenez demain, « et madame parlera au roi. — Vous « plaisantez. — Apprenez, monsieur, « qu'en affaires je ne plaisante jamais. « — Qui donc êtes-vous, monsieur, « qui avez tant de crédit, et qui « dînez si économiquement ? — Pas- « sons dans le jardin ; je vais vous le « dire. Je suis, monsieur, le va- « let de chambre du valet de cham-

bre

» le coiffeur de M. Bontems, pre-
» mier valet de chambre du roi.
» Quand je veux faire réussir une
» affaire, j'en parle à mon maître,
» qui en parle au sien. Je ne garde
» que dix louis; j'en donne quinze
» au valet de chambre coiffeur...—
» J'entends. Pour parler au roi, il
» m'en coûtera vingt-cinq louis.—
» payés d'avance, c'est la règle.—
» Monsieur, je ne les ai pas sur moi.
» —Vous les apporterez demain.—
» Et si je ne parle pas au roi?...—
» On ne vous rendra rien; c'est en-
» core la règle.—Voilà une règle
» bien singulière.—C'est la mienne,
» et je ne m'en départs jamais. De-
» main ici, à la même heure, si la
» chose vous est agréable. »

Je pourrais bien perdre mes vingt-cinq louis, pensait Roberville en retournant à Paris. Ma foi, qui ne risque rien n'a rien, dit le proverbe,

et je donnerais ce qui me reste pour culbuter ce Merlicourt qui fait l'insolent avec le mari de sa maîtresse.

Roberville se rend à l'hôtel de madame d'Atys. Il lui raconte ce qui s'est passé; il lui fait part de ses projets pour le lendemain. Madame d'Atys est enchantée de paraître à la cour : plus d'une femme honnête eût accepté la proposition avec le même plaisir. Madame d'Atys n'a plus d'autre pensée que de briller dans une embrasure de fenêtre, d'y être remerquée, et d'entendre chuchoter autour d'elle : Qu'elle est bien ! c'est encore ce qu'une femme honnête écoute très-volontiers.

On fait des châteaux en Espagne pendant le reste de la journée. On se couche tard, on dort peu, on se lève matin. L'embrasure de croisée, les cordons bleus, le roi, tout cela fatigue, obsède l'imagination, qui ce-

pendant reproduit sans cesse les mêmes idées. Zulime épuise tout son art pour embellir un des plus séduisans objets qu'eût formés la nature. La soie, l'or, les diamans couvrent madame d'Atys, sans rien dérober de ses grâces. Roberville s'est mis aussi avec le plus grand soin. Il prend de l'or dans ses poches. La voiture neuve, les chevaux soupe-de-lait, les harnais piqués en argent, tout est prêt. On part, on brûle le chemin: on est arrivé.

Il était temps. Merlicourt n'était vengé qu'à demi. Il lui restait à punir celle qui lui refusait des faveurs qu'il avait dédaignées un moment. Merlicourt était allé chez le lieutenant de police. Il lui avait peint ses erreurs avec toutes les apparences du repentir. Il semblait gémir sur des prodigalités qui finiraient par le mettre au-dessous de ses affaires. Il suppliait le magistrat de le sauver de sa pro-

pre faiblesse, en le séparant d'un objet trop dangereux. Il distribua de l'or dans les bureaux, et on ne résistait pas alors à ce mobile-là. On trouva des notes qui rappelèrent que la petite dame avait déjà été enfermée; on y vit que depuis sa sortie du couvent, sa conduite avait toujours été équivoque; et comme il n'y a pas à balancer entre une fille entretenue et un homme qui sert bien l'état, et qui ne tient pas à quelques rouleaux, l'ordre d'arrêter madame d'Atys fut expédié.

Il n'est pas agréable de descendre d'un équipage galant à la porte d'un traiteur. Mais puisqu'il fallait y arriver à pied ou en carrosse, Roberville jugea qu'il valait mieux faire filer la voiture jusque-là. Il descend seul, il entre; il trouve son homme, au moins aussi impatient que lui, qui le regarde d'un air de satisfaction, et qui lui de-

mande où est madame. « Dans mon » carrosse.—Il faut que je la voie.— » Venez. »

Le négociateur s'étonne en voyant la richesse de l'équipage et les charmes de madame. « Elle est fort au- » dessus de l'idée que je m'en étais » faite. Le succès de votre affaire est » sûr ; mais je suis forcé de changer » quelque chose aux conditions de no- » tre traité.—Comment donc, mon- » sieur?—Oui, monsieur ; je vous ai » pris hier pour un petit particulier, » et vous êtes un homme opulent. J'ai » cru qu'il ne s'agissait que d'une jolie » femme, et vous m'amenez Vénus en » habit de cour. Mon tarif varie selon » les gens à qui j'ai affaire. Quintu- » plons la somme convenue, et agis- » sons à l'instant.—Mais, monsieur... » —Le succès est sûr, vous dis-je.— » Mais cent vingt-cinq louis... — Ne » sont rien pour un homme comme

» vous.—Je conviens que je suis au-
» dessus de cela.— Donnez-les donc.
» — Diable, diable! — Allons, vous
» faites l'enfant.... Ah, mon Dieu!
» que vous êtes lent à dénouer les cor-
» dons de cette bourse!—C'est que
» cent vingt-cinq louis....—Font trois
» mille francs, je le sais. Allez donc,
» quinze louis encore, s'il vous plaît.
» Voilà qui est bien. Allez m'attendre
» au Tapis Vert. Dans un quart-
» d'heure, vous aurez de mes nou-
» velles. »

[redacted]me était un escroc, disait madame d'Atys en prenant le bras de son mari, et en recueillant soigneusement les œillades qu'on lui adressait déjà de tous les côtés.—Si cet homme est un escroc, nous aurons perdu mille écus. Mais s'il est de bonne foi, nous sommes vengés de Merlicourt; j'obtiens sa place, je la fais faire par Durocher, je vole peu,

je passe pour un très-honnête homme, et je jouis de la vie.

Le Tapis Vert est, comme chacun le sait, une grande et magnifique pièce de gazon, bordées d'allées d'arbres et de bosquets charmans. C'est là que les femmes à prétention allaient se faire voir, et il y avait toujours beaucoup de femmes. C'est là que se rassemblaient tous les amateurs, et il y avait toujours beaucoup d'hommes. Dès que madame d'Atys parut, les amateurs se réunirent autour d'elle. Dès que les autres femmes se virent abandonnées, elles lui cherchèrent des imperfections; elles lui en trouvèrent mille. Les regards passionnés des hommes la vengèrent, et elle disait, de manière à être entendue, que les hommes de cour sont des êtres charmans!

A ces mots un cordon bleu, qui épiait l'occasion de parler à Vénus

en habit de cour, lui proposa son bras, et offrit de lui faire voir Versailles. Le bras d'un cordon bleu donne de la considération à une femme quelconque, et le bras fut accepté. Un cavalier brillant de parure, de jeunesse et de santé, vint se placer devant Roberville, et l'obligea à s'arrêter. Il ne proposa rien : il prit le bras que le bon mari venait d'abandonner. Il était clair qu'un homme qui se met familièrement à côté d'un cordon bleu, doit être d'une naissance distinguée, et madame d'Atys n'eut garde de retirer son bras. Elle entendait à droite et à gauche des propos galans, de ces jolis *riens* que savaient prodiguer les Français d'alors et qui tournaient si facilement la tête à toutes les femmes. Madame d'Atys ne trouvait pas le temps de répondre, et elle n'y perdait pas; mais un sourire enchanteur était le prix de chaque

rat agréable. Elle ne cessait de sourire; elle était ivre d'orgeuil, et Roberville, dont on ne daignait pas s'occuper, marchait derrière, en se grattant l'oreille.

Tout-à-coup, on entend murmurer : Voilà M. Bontems. Toutes les femmes connaissaient M. Bontems; toutes cherchaient à fixer l'attention de M. Bontems; toutes savaient à quoi menait sa protection.

M. Bontems ne fût pas incertain sur l'identité de l'objet qu'il cherchait. D'Atys brillait au-dessus des autres, comme Diane effaçait ses nymphes, ou plutôt comme Calypso, qui n'était pas tout-à-fait aussi chaste. M. Bontems s'approche; il salue assez légèrement l'homme au cordon bleu; il lui dit quatre mots à l'oreille, et celui-ci se retire. Le cavalier élégant, qui tenait l'autre bras, n'a rien entendu; mais il est au courant des affaires. Il

fait à madame d'Atys une profonde révérence, et se perd dans la foule. Roberville se dispose à reprendre la place qu'on lui a enlevée. Bontems devine d'abord un mari. Il lui demande si madame a son mémoire; Roberville répond qu'oui. « En ce cas, attendez » ici. Je vais introduire madame dans » le cabinet du roi. » Roberville supplie humblement M. Bontems de le protéger. « Voilà, lui dit le *Bonneau* » du jour, la plus puissante des pro- » tections. » Il désignait madame, et il disparaît avec elle.

Ils s'enfoncent dans des corridors obscurs; ils montent, ils descendent des escaliers dérobés, ils arrivent à un petit logement fort sombre, mais élégamment décoré. Madame d'Atys demande si elle est chez le roi. « Vous êtes » chez moi, lui dit Bontems. — Et pour- » quoi chez vous, monsieur? — Il est de » règle absolue, madame, que je sache

» ce que je présente à mon maître. Je » suis très-satisfait de ce que je vois; » il me reste maintenant... — Je ne » vous entends pas, monsieur. » Bontems jugea inutile d'en dire davantage à une femme qui n'entendait rien; mais ses procédés devinrent si clairs, si vifs, que madame d'Atys s'écria: « Je ne vous permettrai pas cela, mon» sieur.» C'était la première fois qu'elle disait non. Mais Bontems n'était pas beau.

Il invoquait la règle absolue, invariable. Madame d'Atys se défendait toujours. « Voulez-vous, lui dit-il en» fin, parler au roi, et jouir des hon» neurs de sa couche? vous n'avez » que ce moyen d'y parvenir. » A ces mots, la tête de madame d'Atys se monte. Déjà elle se voit sur les marches du trône; elle distribue les grâces; elle dispose des emplois, des honneurs; les grand de l'état sont à ses

pieds. Elle cède, en pensant que le chemin qui conduisait jusqu'au roi, était un peu détourné.

Bontems sortit, et envoya une femme de chambre, qui avait le talent et l'habitude de mettre celle qui devait être présentée, en état d'être déshabillée en un tour de main. Une heure après, il vint prendre madame d'Atys, et la conduisit avec autant d'égards et de marques de déférence, que s'il ne se fût rien passé entre eux : l'étiquette l'ordonnait, et M. Bontems ne voulait pas qu'on pût soupçonner qu'il était le *hulla* de son maître.

Les charmes de notre belle firent sur le prince l'impression qu'ils produisaient sur tous ceux qui la voyaient. Elle fut accueillie de manière à justifier ses espérances. Elle présenta son mémoire. Le monarque prétendait s'occuper de tout autre chose que de lecture. Une sujette n'a rien à refuser

à son souverain, tout le monde sait cela ; mais l'expérience avait appris à madame d'Atys que les conquêtes faciles sont celles qui flattent le moins. Elle résista précisément autant qu'il le fallait, pour donner une certaine idée de sa pudeur ; et elle mit dans sa résistance la coquetterie propre à ranimer des sens presqu'éteints.

Un amant de cet âge, tranchons le mot, un vieux libertin, éprouve le besoin des longs intervalles, et il est bien aise de les remplir d'une façon qui empêche sa belle d'en calculer la durée. Or, quel moyen plus sûr de distraire une femme de certaines choses, que de l'occuper de ses intérêts? Le roi prit le mémoire, et le lut fort bien. Si de honteuses faiblesses déshonoraient le prince, il n'en était pas moins éclairé et judicieux, quand ses passions satisfaites le rendaient à lui-même. Les friponneries de toute es-

pèce, dont il tenait la preuve, le mirent en fureur. Il jura qu'il ferait pendre Merlicourt et ses principaux agens, et il envoya chercher M. le chancelier.

Il paraîtra un peu extraordinaire qu'il choisît ce moment pour parler d'affaires sérieuses. La gravité du premier magistrat du royaume ne devait pas s'accorder avec le désordre de toilette de madame d'Atys. Mais l'étonnement cessera, si l'on se rappelle que la favorite en titre jouait avec la perruque de M. le chancelier, et que celui-ci oubliait à ses pieds la dignité de son rang. Oh! le bon temps, le bon temps!

Le mémoire de Roberville, celui de M. de la Galissonnière sont remis au chancelier, avec l'ordre de faire arrêter Merlicourt et ses complices, et de nommer des commissaires pour instruire leur procès. Un coup d'œil suppliant et enchanteur à la fois, vaut à

madame d'Atys la promesse de la place de directeur général des vivres. Tout le monde est content, et chacun agit d'après l'impulsion qu'il vient de recevoir. Madame d'Atys est plus complaisante que jamais; son auguste amant oublie de nouveau son âge; le chancelier relève sur le mémoire les noms des délinquans; des ordres sont expédiés pour les différens ports.

Déjà des agens de la police s'étaient portés à l'hôtel de madame d'Atys; déjà Merlicourt s'était placé à une croisée d'un café voisin, pour la voir monter en voiture, et jouir de sa peine et de sa confusion. M. Marais arrive au grand trot d'un cheval noir boiteux et d'un blanc aveugle, qui les traînaient dans un fiacre jaune à moulures rouges, doublé d'un vieux point de Hongrie. On avait jugé dans les bureaux, que puisque Merlicourt était condamné, on ne lui devait plus d'égards;

que la lettre de cachet lancée contre lui pouvait avoir été sollicitée par quelque jolie femme; que cette jolie femme pouvait être madame d'Atys comme une autre, et qu'il était au moins prudent de suspendre, afin de ne pas se mettre mal avec quelqu'un qui avait incontestablement de puissantes protections à la cour.

En conséquence, M. Marais apportait à son confrère l'ordre de ne point agir, s'il en était temps encore, ou du moins de se retirer sans bruit, s'il avait parlé. Il apprend que Zulime a déclaré de bonne foi que Roberville et sa femme sont allés à Versailles, et que madame devait être présentée par M. Bontems. Une simple conjecture se convertit en certitude, et Marais s'écrie aussitôt que son confrère a mal conçu la mission dont il est chargé; que son erreur allait compromettre la réputation d'une femme

respectable; qu'il s'agissait d'arrêter Merlicourt, et qu'à la vérité on avait ajouté verbalement qu'on pourrait le trouver chez madame d'Atys; qu'enfin.... « Voilà votre homme, dit Zu- » lime en interrompant Marais. Le » voyez-vous, là, au café de Flore? » Marais s'élance, il part comme un trait, il entre, il prononce le fatal *de par le Roi.*

Merlicourt pâlit et monte dans le fiacre doublé de point de Hongrie. On le mène à la Bastille, et l'ex-directeur général disait en se promenant circulairement dans une chambre ronde de trois pieds de diamètre: « Il est bien singulier que je me trouve » en prison, au moment où je comp- » tais y faire mettre mon infidèle ! » *Vanitas vanitatum !*

Il était sept heures du soir, et Roberville attendait toujours M. Bontems au Tapis Vert. Il se promenait,

il s'asseyait, il marchait, il bâillait, il tempêtait. Si les amateurs d'un sexe charmant démêlaient d'un coup d'œil une jolie femme au milieu de cent autres, les femmes de ce temps-là, plus modestes, plus timides en apparence, étaient aussi très-justes appréciatrices du mérite extérieur, et, sans sortir de la réserve que leur impose l'usage, elles savaient regarder un bel homme de manière à l'encourager. Roberville, occupé de ses projets d'élévation, ne s'apercevait pas qu'il fixait l'attention de la plupart de ces dames. Deux d'entr'elles vinrent enfin s'asseoir sur un banc de marbre, dont notre héros occupait un bout. Il est tout naturel que des femmes fatiguées s'asseoient, et deux femmes qui causent n'ont rien à craindre de la médisance. Il est vrai que celles-ci auraient pu prendre un autre banc que celui où venait de se

placé un très-joli homme. Mais elles en étaient éloignées de deux pieds et demi au moins; elles ne daignaient pas le regarder; qu'avait-on à dire?

Cependant un intervalle de deux pieds et demi n'est pas impossible à franchir. La conversation de ces dames était très-animée, et on ne parle pas vivement, sans que le corps s'agite un peu. Sans le vouloir, sans même y penser, et surtout sans s'en apercevoir, elles se trouvèrent assez près de Roberville, pour que l'une d'elles le touchât de son éventail. Quand on a donné un coup d'éventail à un inconnu, on ne peut se dispenser de lui adresser quelques mots d'excuses. Un homme qui sait vivre, ou qui a seulement des yeux, répond toujours à une jolie femme, et lorsqu'on a commencé à se parler, on continue ordinairement, quand on se convient.

Roberville, qui était d'abord à un

bout du banc, se trouva bient[illegible] je ne sais comment, entre les deux petites causeuses. Le temps lui paraissait moins long avec elles; elles le trouvaient rapide auprès de lui; tout allait à merveille.

Déjà elles savaient que madame de Roberville avait été présentée par M. Bontems. Déjà Roberville avait appris que les maris jouent à la cour un rôle un peu plus sot qu'ailleurs; qu'on ne s'y occupe pas d'eux; que leurs femmes, fières des bonnes graces du maître, les regardent comme leurs très-humbles serviteurs; et qu'il ne devait pas s'étonner que M. Bontems le fît atsendre. Mais comme la chose la plus désagréable a toujours son beau côté, on ajoutait que ces maris-là avaient le bon esprit d'oublier qu'ils étaient mariés, et qu'ils trouvaient mille occasions séduisantes, quand ils étaient jeunes et bien faits. Ces der-

niers mots étaient accompagnés d'un regard tellement expressif, qu'il était impossible que Roberville ne l'entendît pas. Il oublia un moment M. Bontems et ses espérances de fortune.

Il était huit heures. Roberville devait se croire tout-à-fait oublié. Il n'avait rien pris depuis neuf heures du matin; et comme rien n'est aussi triste que l'amour quand il a faim, notre héros pria ces dames de lui faire l'honneur de dîner avec lui. On lui fit sensir avec ménagement que des femmes d'un certain ton n'entrent pas chez un traiteur. On ne donna son adresse qu'après s'être fait prier autant qu'il le fallait pour la faire désirer davantage. On convint d'un signal, et on se sépara très-empressé de se revoir.

Un homme à bonnes fortunes ne reste pas long-temps à table; mais un homme à bonnes fortunes, qui n'est pas amoureux, sait accorder ses plai-

sirs et ses affaires. Roberville, en sortant de chez le traiteur, retourna au Tapis Vert, et n'y trouvant ni M. Bontems, ni son valet de chambre coiffeur, ni le valet de chambre du valet de chambre, il courut s'oublier au sein de la volupté.

Le signal convenu était un peu bruyant; mais la maison était isolée; elle était tout-à-fait à l'extrémité de Versailles; les rues adjacentes étaient habitées par des artisans, plus amateurs de repos que d'intrigues; ainsi, il n'y avait à craindre que les suites du *gare-l'eau*, auxquelles on est exposé partout.

Roberville fait résonner ses mains comme un homme qui a reçu un billet de parterre pour faire réussir une mauvaise pièce. Un petit laquais se présente à une porte qui ouvre sur un vaste jardin en assez mauvais état. Roberville ne conçoit pas que des

femmes d'un certain genre ne fassent pas au moins ratisser leurs allées. Le petit laquais le conduit sous quelques arbres où régnait une obscurité profonde. Il lui prend la main; il le guide à travers de hautes herbes de toute espèce. Roberville se pique les jambes, et s'écrie que lorsqu'on donne un rendez-vous à un homme qui ne connaît pas les lieux, on fait au moins arracher les chardons et les orties. Le petit laquais lui met la main sur la bouche; il lui recommande le silence, parce que M. le comte n'est pas couché encore, et qu'il est aussi jaloux de sa sœur que de sa femme. Roberville apprend avec plaisir qu'il va coiffer un comte. Il n'a pas encore fait de cocu de cette importance, et il espère bien s'allier doublement avec celui-ci, car les deux dames lui ont paru également prévenues en sa faveur. Pendant qu'il se livre à ces dou-

ces idées, son guide lui fait descendre un escalier délabré, et, toujours prompt à accorder les circonstances et ses projets, il trouve tout simple qu'on le cache à la cave, en attendant le moment fortuné.

Tout-à-coup il entend derrière lui la porte de cette cave se fermer avec un certain bruit. Roberville n'est pas brave, et ce petit incident dissipe aussitôt les fumées d'amour qui l'enivraient déjà. Que devint-il, lorsque des flambeaux éclairèrent le lieu de la scène... une cave infecte et ruinée; des murs chargés de limaçons; un fond humide et glissant, et ce qui était plus effrayant encore, quatre hommes, à la mine rébarbative, sortis d'un caveau contigu, armés jusqu'aux dents, et dont les intentions ne pouvaient paraître équivoques.

« Ah ! mon petit monsieur, lui dit » l'un d'eux, vous croyez les jolies femmes !

» [illegible] ! Ah ! vous croyez n'avoir qu'à
» vous montrer pour leur tourner la
» tête ! Ah ! vous êtes assez borné pour
» croire que des femmes, qui annon-
» cent de la naissance et de l'éduca-
» tion, donnent des rendez-vous dans
» une cassine abandonnée ! Mon cher
» ami, duper un sot et un fat, est œu-
» vre pie, et nous pouvons faire no-
» tre métier avec vous en sûreté de
» conscience. Permettez que nous pro-
» cédions à votre inventaire... Une
» montre à répétition, enrichie de
» brillans ?... confisquée à notre pro-
» fit. Un beau solitaire ?... cela nous
» convient encore. Une boîte d'or ?...
» nous aimons la vaisselle. Vous avez
» sans doute quelques louis dans vo-
» tre poche.... Non, ne vous donnez
» pas la peine. Je vais y fouiller pour
» vous.... Deux, cinq, sept, neuf....
» c'est modique ; mais il faut s'en
» contenter, puisqu'il n'y en a pas

» davantage... Une épée d'acier ? cela
» n'a de prix que chez le fourbisseur.
» Un habit brodé en soie, c'est une
» misère que cela. Allons, mon cher,
» nous allons vous bander les yeux,
» et vous mettre dans un endroit,
» d'où vous ne suivrez pas nos traces.
» Nous irons ensuite nous réjouir à
» vos dépens avec madame la com-
» tesse et sa belle-sœur. »

On le mène les yeux bandés, il ne sait où. On l'attache à un arbre; on lui donne trois ou quatre petites tapes sur les joues, et on s'éloigne en se moquant de lui.

Le premier soin de Roberville fut de chercher à recouvrer l'usage de ses mains. Les messieurs qui l'avaient mis là, avaient probablement passé par les mains de la maréchaussée : ils savaient faire des nœuds. Ceux qui retenaient Roberville se serraient en proportion des efforts qu'il faisait.

Il jugea qu'il n'avait d'autre parti à prendre que d'appeler à son secours, si toutefois il était dans un lieu d'où il pût être entendu. Il cria long-temps, et il commençait à désespérer de se tirer de là, lorsqu'une voix glapissante se fit entendre dans l'éloignement : « Qui appelle? que voulez-vous? » où êtes-vous? » A ces mots, Roberville double ses cris. Il prie, il conjure, il supplie. La bonne vieille s'approche, prend ses ciseaux, coupe les cordes et détache le mouchoir, en poussant des exclamations, et en pressant ses questions de manière que Roberville ne savait à la quelle répondre.

Lorsqu'il eut satisfait la curiosité de sa vieille, il apprit qu'il était au bout de l'avenue de Sceaux. Revenu des charmes d'un sexe qu'il appelait perfide, rendu à lui-même par sa triste aventure, il reprit le chemin du

château. Il était temps de savoir ce qu'était devenue sa femme, ce qu'elle avait fait pour lui, ou du moins ce qu'elle pourrait faire. « Parbleu, di-» sait-il en marchant, ces voleurs sont » d'assez bons diables; car enfin, où » en serais-je s'ils m'eussent déshа-» billé? L'orateur de la troupe est un » homme de très-bon sens : il m'a dit » des choses un peu dures, mais d'une » grande vérité. Je me suis conduit » comme un enfant qu'un papillon, » une mouche, distraient de l'objet » qu'il poursuit. Quand réfléchirai-» je donc, avant d'entreprendre? Al-» lons, Roberville, renoncez aux » aventures galantes, et occupez-vous » exclusivement de votre fortune. »

En raisonnant ainsi, il voit à ses pieds un papier roulé. Ce n'était pas un billet de banque : il n'y en avait pas alors en France. Ce n'était pas non plus un effet de la caisse d'Es-

compte, elle n'était pas encore établie. Cependant Roberville ramasse le papier, par un mouvement machinal de curiosité. Il s'approche des croisées d'un café : il ne pense pas à y entrer, il ne lui reste pas de quoi prendre une limonade. Il déroule son papier . . . c'est un billet d'entrée au spectacle de la cour. On donnait ce jour-là *Alzire*, très-mauvaise tragédie, comme tout le monde le sait, mais qui charmait la cour et la ville, également dépourvues de goût et de jugement.

Dans toute autre circonstance, un billet de comédie eût été la trouvaille la plus insignifiante pour un homme qui venait d'être volé. Elle était précieuse pour Roberville, qui pouvait rencontrer là sa femme, ou M. Bontems, qui pouvait se flatter au moins d'obtenir des indications propres à trouver l'une ou l'autre.

Il se présente ; il entre. Il est frappé de la richesse de la salle et de la magnificence des spectateurs. Il est ébloui de la beauté d'une femme sur laquelle sont fixés les yeux du roi et de toute la cour. Il la regarde plus attentivement... Il reconnaît madame de Roberville. « Oh ! oh ! dit-il, si je m'en » rapporte aux apparences, mes affaires sont en bon train. Allons savoir précisément où elles en sont. »

Madame de Roberville était fort jolie; mais elle ne justifiait pas l'engouement général qui avait frappé son mari : aussi n'existait-il pas. Un seigneur avait dit à l'oreille d'un autre qu'elle avait été introduite dans les petits appartemens ; le mot avait passé d'oreille en oreille. Le roi regardait la jeune femme avec complaisance. Les uns observaient jusqu'à quel point elle était digne de la préférence que le maître semblait lui

accorder; d'autres calculaient déjà, sur les regards qu'il lui adressait, la mesure des égards qu'ils auraient pour elle. Vive les gens de cour pour tirer parti de tout!

Roberville arrive à la porte de la loge qu'occupait madame. On lui signifie qu'il ne peut y entrer. Roberville trouve fort extraordinaire qu'un mari ne puisse aborder sa femme partout. Il élève la voix; un homme accourt, c'est Bontems. « Ah! vous voilà, » mon cher; je suis fort aise de vous » rencontrer. — Il vous eût été facile » de me voir plutôt, et vous m'eussiez » épargné une algarade fort désagréa- » ble. — Parlez bas. — A la bonne » heure. Je vous ai attendu quatre » heures au Tapis Vert; j'ai voulu me » dissiper un peu; j'ai été volé....— » Bien, bien. Ce n'est pas de tout » cela qu'il s'agit. — Ah! cela ne vaut » pas la peine que j'en parle. — Finis-

» sons, que venez-vous faire ici?— » Parbleu! je viens causer avec ma » femme.—Votre femme! Celles que » sa majesté honore de ses faveurs, » n'ont plus de mari.—Ah! le roi a » honoré ma femme de ses faveurs! » au moins ce cocuage-là n'est pas dés- » honorant, et peut avoir son côté » avantageux. Que me donne sa ma- » jesté, en échange de ce qu'elle m'ôte? » —La place de Merlicourt. Vous » êtes nommé.—Je suis nommé! je » suis nommé! Dites bien à sa majesté » que je suis le plus humble de ses » serviteurs.—Bon, allez-vous-en.— » Je ne demande pas mieux. Mais je » vous dis qu'on m'a volé.—Eh bien, » vous volerez à votre tour.—A la » bonne heure. Mais en attendant, il » faut que je retourne à Paris, et je » n'ai pas le sou.—Je n'ai pas le sou, » je n'ai pas le sou! Expression ca- » naille.—Oh! ma foi, qu'on s'ex-

» plume comme on voudra, on passe » toujours pour canaille, quand on n'a » rien. — Partez, vous dis-je. Votre » voiture vous attend où vous l'avez » laissée. — Je le sais; mais madame.... » — Madame aura les carrosses de la » cour. Où donc avez-vous vécu? — » Allons, je souperai une heure plus » tard, voilà tout. Dites à ma femme... » — Oh! l'ennuyeux personnage qu'un » mari! Je ne m'étonne pas que les » accidens soient si communs. » Et Bontems prend Roberville par les épaules. Il le pousse au milieu de cinq à six pages, qui le poussent à travers une double file de valets de pied, qui le poussent à leur tour jusque dans la rue, où il arrive sans savoir comment.

Madame de Roberville s'occupait fort peu de son mari. Le retour de tendresse qui l'avait surprise, était déjà très-calmé; et ce qu'il en restait venait de s'évanouir devant les idées de gran-

deur qui l'occupaient uniquement. Son sort allait être brillant, sans doute. Mais elle attendait avec impatience la fin du spectacle, et M. Bontems, pour savoir quelle terre on lui donnerait, si elle serait érigée en marquisat ou en duché, quand elle serait publiquement présentée, si elle aurait le tabouret, etc.

La toile baissée, Bontems vint la prendre mystérieusement, et lui annoncer à l'oreille qu'elle aurait l'honneur de coucher avec le roi. Tant de bonheur parut à la petite femme un présage certain de son élévation. Les questions se multiplièrent tellement, elles étaient d'un genre si extraordinaire, que Bontems, qui ne faisait rien que méthodiquement, ne put s'empêcher de rire comme un fou. Madame d'Atys, très-choquée de cette liberté, lui dit sèchement qu'il ne lui convenait pas de s'oublier ainsi auprès de la

maîtresse de son roi. Bontems lui rappela qu'elle avait été un moment la sienne. Madame d'Atys lui donna un soufflet. Bontems l'embrassa, en riant plus fort que jamais, et il la conduisit jusqu'au lit du roi, en l'accablant de quolibets.

Madame d'Atys conclut de ces privautés, que son exaltation n'était pas prononcée encore, et ce n'était pas mal juger pour une femme sans esprit. Mais elle prévit quels avantages une nuit royale pouvait lui donner, et elle se promit bien d'user du double ascendant qu'allaient lui assurer sur le prince sa beauté et le plaisir.

Personne ne voit aussi promptement ni aussi juste qu'une femme qui craint de perdre son amant, et à cet égard, la maîtresse en titre d'un roi est plus femme qu'une autre. L'attention que sa majesté avait donnée à madame d'Atys pendant le spectacle; certains

coups d'œil d'intelligence qui leur étaient échappés, avaient été remarqués de la favorite, qui ne pouvait se coucher sans savoir qui était la nouvelle débarquée, quels étaient ses projets, et quels seraient les moyens de la renvoyer dans sa province, s'il y avait lieu.

Elle assembla aussitôt son conseil privé, composé de quelques seigneurs sans talens, sans qualités, mais qui s'élevaient à force de ramper. Ils jouèrent d'abord d'indignation; ils ne concevaient pas qu'une petite provinciale osât se déclarer la rivale d'une femme accomplie, d'une femme qui méritait de voir l'univers à ses genoux. Cette audace devait être punie; mais il fallait d'abord connaître la téméraire. Ces messieurs courent déposer chez eux les décorations qu'ils déshonorent, Ils se partagent les différens quartiers de la ville. Ils ne rougissent pas de

s'adjoindre ceux de leurs valets en qui ils reconnaissent quelque intelligence. A leur inquiétude, à leur activité, on eût cru que l'ennemi était aux portes de la capitale.

Il est des momens où la toute-puissance aime à se dépouiller de sa splendeur, et à jouir des charmes d'une douce égalité. Ces courts instans sont favorables à la beauté qui sollicite; l'amour, d'ailleurs, sait-il rien refuser? Madame d'Atys demanda beaucoup, et obtint tout ce qu'elle avait demandé: mais une nuit fatigante, à la suite d'une soirée assez bien employée, ramène chez un vieillard la raison avec l'impuissance. Le roi sentit l'inconvenance de ses promesses, et le ridicule dont il se couvrirait en les tenant. Il passa avec Bontems dans son cabinet. Il fut convenu qu'on mettrait madame d'Atys au *Parc-aux-Cerfs*, et qu'on l'amuserait, sous différens pré-

textes, tant que la fantaisie de sa majesté durerait.

En conséquence de cet arrangement, le fidèle Bontems proposa à madame la marquise d'écrire à sa femme de confiance à Paris, et d'en faire venir les objets nécessaires à la représentation et à la volupté. Madame la marquise, enchantée de s'entendre donner ce titre, eût écrit à toute la terre. Elle fit une longue liste de ce qu'il lui fallait; et elle ordonna à Zulime de suivre les paquets et les cartons, et de venir reprendre son service auprès d'elle. Elle finissait par quelques mots de bienveillance. Elle disait que de quelque pompe qu'elle fût environnée, elle n'oublierait jamais ses anciens serviteurs, et que Zulime occuperait toujours une place distinguée dans son palais et dans ses affections.

La petite tête de Zulime tourna aussi à la lecture de cette lettre. Elle prit le

clefs de l'hôtel, et se mit en chemin pour Versailles, en faisant aussi ses rêves de grandeur. Elle pensait qu'on n'approche la maîtresse du roi que par l'intervention de sa femme de confiance; que tous les hommes, amans ou solliciteurs, doivent payer une audience en proportion de leur amour, ou de l'importance de l'objet qu'ils poursuivent. Ainsi, cadeaux du roi, cadeaux des courtisans de madame, cadeaux des grands qui veulent grandir encore, cadeaux des petits bourgeois qui veulent devenir quelque chose; et avec tant de cadeaux, quatre ans doivent suffire à une femme de chambre adroite, pour avoir aussi une fortune, un hôtel, et trouver un mari qui lui donne une certaine consistance dans le monde. Mademoiselle Zulime prenait les grands airs dans sa vinaigrette, comme si elle eût été dans son carrosse, et elle regardait ses

compagnons de route comme ses laquais.

Cependant le conseiller Bonneau insinuait adroitement à madame la marquise que le roi avait des ménagemens à garder avec la favorite qu'elle allait remplacer; qu'il ne pouvait la renvoyer brusquement; qu'il lui fallait quelques jours pour préparer une rupture, et qu'il jugeait à propos de couvrir ses nouvelles amours du voile du mystère. Il ajoutait que madame la marquise, qui sans doute aimait le roi pour lui-même, ne balancerait pas à lui sacrifier, pendant une semaine ou deux, l'éclat auquel elle était destinée, et dont elle jouirait ensuite avec plus de sécurité. Madame la marquise ne trouvait pas ces raisons excellentes. Elle eût voulu régner à l'instant même sur le monarque et sur ses états. Mais comment se refuser à ses désirs, sans craindre de lui déplaire, et de perdre

une fortune assurée ? Madame d'Atys se laisa conduire.

Elle daigna prendre le bras de Bontems ; elle l'assura de sa constante protection ; elle lui promit un régiment pour son fils, et elle s'engagea à marier sa fille. Bontems répondait à ces promesses par des protestation de respect et de dévouement absolu. La scène méritait d'être écrite ; elle ne le fut pas ; et je me garderai bien de la faire d'imagination, de peur de lui ôter de son originalité.

Madame la marquise fronça le sourcil en entrant dans le jardin, et en y voyant folâtrer douze à quinze jeunes filles, peut-être aussi jolies qu'elle. « Où m'avez-vous menée, mon cher ? » C'est encore un couvent que cette » maison. — Madame la marquise se » trompe. C'est l'asile des amours ; » c'est un temple que lui a élevé notre » maître, et où il vient quelquefois

» oublier le poids de sa grandeur. —
» Que dites-vous, Bontems? C'est donc
» un sérail que ceci? — Précisément,
» madame la marquise. Mais.... —
» Mais, mais.... Je vous trouve bien
» impertinent d'y conduire une femme
» comme moi. — Permettez, madame
» la marquise... — Je ne permets rien.
» Je me plaindrai, et je vous ferai
» chasser. — J'espère que madame
» n'aura pas la dureté de m'ôter ma
» place. Si elle veut réfléchir un mo-
» ment, elle sentira qu'elle ne jouirait
» nulle part d'un aussi entier *incognito*.
» Destinée pour la cour, elle appren-
» dra ici à commander avec aisance, à
» accorder avec dignité, à refuser
» avec grace.—Qu'est-ce que c'est,
» mon ami, qu'est-ce que c'est? Ai-je
» quelque chose à apprendre? Votre
» maître ne me trouve-t-il pas parfaite?
» Ne me l'a-t-il pas juré devant vous?
» Ramenez-moi chez le roi: je vous l'or-

» donne.—Je m'empresserai toujours
» d'obéir aux ordres de madame la mar-
» quise. Mais j'ai l'honneur de lui repré-
» senter que je ne fais et ne dis rien que
» par ordre exprès de sa majesté.—Le
» roi veut me confondre avec ces peti-
» tes filles-là!—Il veut qu'elles forment
» votre cœur, qu'elles vous obéissent,
» qu'elles s'empressent à vous plaire.
» —Ah! voilà qui devient différent.
» — Il exige que vous soyez connue
» dans cette maison sous le nom de
» mademoiselle de Courville.—A quoi
» bon?—Toutes les demoiselles que
» vous voyez, sont de qualité, ou no-
» bles, et vous prendrez ici vos pre-
» miers degrés de noblesse. — Ah!
» j'entends, on ne peut être marquise
» sans être noble.—Cela arrive quel-
» quefois, et n'en est pas mieux. Vous
» ne voudriez pas avoir l'air d'une par-
» venue.— Mais on dit que celle que
» je vais remplacer....—J'avoue que

» son origine est un peu obscure ;
» aussi son élévation a fait étrangement
» clabauder. — Fort bien. Je sortirai
» d'ici comme demoiselle de qualité.
» —Oui. Le roi veut que son nouveau
» choix soit généralement approuvé,
» et que les hommages que vous ren-
» dront ses courtisans soient sincères.
» —Je n'ai rien à répliquer à cela. »

Il était inutile que Bontems fît la leçon à ces demoiselles. L'expérience leur avait appris que la dernière arrivée était l'objet des empressemens du prince et le canal de ses graces. Les délaissées n'étaient pas fâchées de sortir d'un lieu où elles ne respiraient plus que l'ennui et le dégoût. Mais elles aspiraient toutes à une retraite décente et avantageuse. Le prix de leurs bons et loyaux services était fixé à cinquante mille livres. Cependant celles qui étaient protégées doublaient la somme et la portaient en

dot avec leur expérience et leurs appas à un gentilhomme dont elles relevaient la chaumière, à un commis de la guerre, à un major de place, qui, en reconnaissance, leur donnaient un état.

En conséquence, tous les égards, toutes les attentions qui pouvaient flatter mademoiselle de Courville, lui furent prodigués. Elle se crut vraiment reine du grand boudoir. Elle promit des commis et des majors à qui en voulut, et le but de Bontems fut rempli.

Pendant qu'on intriguait au Parc-aux-Cerfs et ailleurs, les intimes de la favorite couraient les rues, les tripots et les auberges de Versailles. L'un d'eux, plus adroit et plus actif que les autres, fatigué de recherches inutiles, était retourné chez lui, avait repris son habit brodé, avait envoyé chercher des chevaux de poste, et

était allé descendre chez Marais, qui lui devait sa place. Si le duc de*** n'avait pas été retenu chez lui par la goutte, il eût épargné bien des démarches à ces petits grands seigneurs; il n'eût pas manqué d'aller au spectacle de la cour; il eût infailliblement reconnu madame d'Alys et déchiré le voile dont elle s'enveloppait.

M. Marais, qui se croyait un personnage, ne se levait pas aisément à une heure du matin, et il murmura, bien qu'on lui eût annoncé son protecteur. Madame Marais, qui couchait avec son mari, quoique déjà il ne fût plus l'usage, lui représenta qu'il pourrait avoir besoin encore de monsieur le comte, et que les gens qui nous sont utiles doivent toujours nous trouver une physionomie ouverte. D'après ce raisonnement, Marais passa sa robe de chambre, alla au-devant de monsieur le comte, l'aborda

d'un air riant, et lui protesta qu'il s'estimerait trop heureux de lui être bon à quelque chose.

Il n'y avait pas d'apparence que Marais pût rien découvrir cette nuit. Aussi le comte se borna à lui demander ses bons offices pour le lendemain. Il lui raconta, dans le plus grand détail, ce qui s'était passé au spectacle de la cour, ce qui s'était fait et dit chez la favorite. Il parla des inquiétudes fondées de la dame, et de la magnificence avec laquelle elle récompensait un service. Le hasard avait mis Marais au courant de toute l'affaire. Vous vous rappelez que Zulime lui avait appris que madame d'Atys était allée à Versailles, et qu'elle devait être introduite par Bontems.

Cependant, comme les hommes n'estiment les choses qu'en proportion des difficultés qu'ils éprouvent pour les obtenir, Marais jugea à pro-

pos de faire acheter à monsieur le comte les éclaircissemens qu'il pouvait lui donner à la minute. Il se jeta dans un fauteuil, se frappa le front, fixa ses yeux sur le parquet, les reporta au plafond, se leva, ouvrit un carton, retourna quelques paperasses, et vint se rasseoir en disant : « Il est impos-» sible que je ne trouve pas quelque » notice sur cette femme, moi qui » sais ce qui se passe à Versailles » comme à Paris.—Voyez, mon cher » Marais, cherchez, secondez mon » impatience. »

Marais ouvre un autre carton. Il en tire une note... « Madame de Ro-» berville conduite aux Repenties... » — Eh ! ce n'est pas cela, monsieur. » — Un moment, monsieur le comte. » Madame de Roberville, sortie du » couvent, devient maîtresse du duc » de***, à qui elle est enlevée par » le directeur général des vivres de

la

» la marine. — Ce n'est pas cela,
» vous dis-je, ce n'est pas cela. —
» Peut-être, monsieur le comte. Voyez-
» vous ce numéro qui me renvoie à ce
» carton-ci?.... Son mari, premier
» commis aux vivres de la marine, se
» brouille avec Merlicourt... — Eh,
» qu'ont de commun ce mari et ce
» Merlicourt... — Attendez... Voyons
» le n° 33... Ah! ce mari adresse au
» roi un mémoire appuyé d'une lettre
» fulminante de M. de la Galissonière;
» il ne peut pénétrer jusqu'au souve-
» rain.... Dubourg, valet de chambre
» de M. Le Bel, se charge de son
» affaire; M. Le Bel consent à pré-
» senter la dame.... — Nous y voilà!
» nous y voilà! Le Bel lui a parlé
» dans les corridors, à la sortie du
» spectacle, et l'a menée on ne sait
» où. Mon cher Marais, je n'oublie-
» rai jamais le service que vous me
» rendez. Quelle clarté dans les indi-

» cations ! quelle exactitude, quelle » méthode dans la tenue de vos pa- » piers ! Vous êtes un homme unique » dans votre genre. » Or, vous saurez que sur ces papiers si bien tenus, il n'y avait pas un mot de ce que Marais venait de lire.

« Monsieur le comte, avez-vous » votre voiture à la porte ? — J'ai ma » chaise de poste. — Prenez cette » adresse : c'est celle de madame de » Roberville ou de madame d'Atys. » Sachez si elle est ou non à Versailles. » — J'y cours, mon ami. Je suis à » vous, tout à vous. Je n'attends que » l'occasion de vous le prouver. »

Le comte fait voler les chevaux. Un louis fait lever le portier, un autre louis fait descendre Lafleur. Madame est à Versailles ; sa femme de chambre lui a porté vingt paquets. Elle va donc y rester ; c'est donc elle qu'on a vue au spectacle ; c'est donc une fille en-

tretenue que Le Bel a mise dans les bras de son maître : elle n'est plus à redouter, et la favorite va retrouver le calme et le sommeil.

Le comte repart. Il court à crever les chevaux ; il arrive, il se fait annoncer, il est introduit. La maîtresse en titre est désolée. Elle n'a pas vu le roi avant son coucher. La nouvelle favorite va lui ravir sans doute sa personne et son cœur, la dépouiller de son influence, de sa considération. Il faut mourir quand on a été tout et qu'on n'est plus rien. « Il faut vivre ; » madame, et plus heureuse que ja- » mais, s'écrie le comte. » Il entre en matière, et à mesure qu'il débite ce qu'il a appris de Marais, la figure de madame s'épanouit et devient enfin rayonnante. Elle jette ses bras au cou du comte ; elle le presse contre son cœur ; elle lui jure qu'à la première promotion il aura le cordon bleu ;

elle lui remet deux cents louis pour Marais.

Un doux sommeil rafraîchit ses attraits, ranime son imagination, et lui rend tous ses moyens de plaire et de persuader. A peine est-elle éveillée, qu'elle s'occupe des mesures propres à lui ramener un prince dont elle est forcée de tolérer les fantaisies, mais qu'elle veut empêcher d'avoir un goût prononcé. Elle envoie chercher Le Bel. Elle lui reproche d'avoir donné au roi une femme publique, et elle oublie qu'elle a passé de la fange au trône : nous oublions si aisément ce qui nous humilie !

Le Bel, interdit, effrayé, proteste que madame de Roberville est mariée, et qu'il connaît son mari. La favorite lui répète que madame de Roberville est une fille; et elle ajoute qu'en pareille circonstance toute erreur est crime de lèse-majesté. Elle

entre dans tous les détails qu'elle tient du comte. Elle terrifie Le Bel, elle l'accable, elle le réduit à n'être plus que l'instrument de ses volontés.

Elle l'interroge avec la sévérité d'un juge et l'orgueil d'une reine. Elle apprend que Merlicourt est à la Bastille, que le chancelier a reçu l'ordre de lui faire son procès, que sa place est accordée à Roberville, que sa femme a la promesse d'une terre érigée en marquisat ; mais qu'à ce dernier égard le roi est décidé à se rétracter. La comtesse sent que ces mesures de rigueur, que ces grâces accordées annoncent plus qu'un simple goût. Elle prévoit qu'un moment de séduction peut suffire pour engager sérieusement le roi et le faire aller au delà de ses promesses. Elle exige de Le Bel le serment solennel de tout faire pour perdre madame de Roberville dans l'esprit de son maître.

Le Bel promet tout ; il convient de la nécessité d'agir sans le moindre délai, et il sort convaincu que la comtesse peut le renverser, en éclairant son amant sur la conduite première de sa nouvelle conquête.

Les fripons ont entre eux certaines règles qu'ils appellent principes, probité, et dont leur intérêt mutuel ne leur permet pas de s'écarter. La favorite pensa que si elle abandonnait ceux à qui elle vendait les emplois, elle perdrait la confiance des aspirans et une branche considérable de son revenu. Elle fit prier le chancelier de se rendre chez elle.

Elle se plaignit avec amertume qu'il lui eût caché les mesures prises contre Merlicourt. Le chancelier s'empressa de l'assurer qu'il n'ayait reçu les ordres que la veille au soir, et qu'il n'attendait que l'heure du lever de madame la comtesse pour venir les

lui communiquer. La favorite se rendit garant de l'innocence de Merlicourt. Elle fit entendre qu'elle ne doutait pas que monsieur le chancelier ne choisît des commissaires disposés à la faire éclater. Elle demanda qu'ils fussent nommés à l'instant, qu'il leur fût ordonné de se transporter aussitôt à la Bastille, et de solliciter, d'après leur premier interrogatoire, la mise en liberté de l'accusé. Le chancelier, homme ambitieux, et par cela même courtisan, était né avec de grands moyens, un coup d'œil sûr, un tact fin. Il aimait l'équité, et il était juste, quand on lui permettait de l'être. Il osa résister. La comtesse lui ferma la bouche avec ces quatre mots : « Si » vous ne cédez, je me brouille avec » vous. » Or, *je me brouille avec vous* voulait dire : dans huit jours vous n'aurez plus les sceaux. Les commissaires furent nommés.

Le contrôleur généra fut mandé ensuite, et poussé à déclarer au roi qu'on ne pouvait destituer subitement un homme à la tête d'une administration importante, sans interrompre les opérations; que la reddition de ses comptes demandait au moins trois mois, et qu'il fallait qu'il fût libre pour s'en occuper. Enfin le ministre de la marine, qui avait un parti puissant contre lui, et qui ne se soutenait que par la favorite, consentit à ôter le commandement de la flotte de Brest à M. de la Galissonière.

Ces mesures n'étaient qu'un hommage rendu à cette probité de corsaires dont je vous parlais tout à l'heure. Le point essentiel était de faire chasser avec éclat celle qui osait prétendre au cœur du souverain, et de la punir jusque dans son mari, en l'éloignant de tutes les places.

Il n'est pas de femme qui ne sente qu'il est plus facile d'écarter une rivale que de ramener un inconstant. Toutes celles qui ont un peu d'expérience savent que l'amour n'allume pas deux fois son flambeau au même autel. La comtesse jugea qu'il fallait devenir une femme nouvelle; abandonner la délicatesse, la décence, les soins tendres et touchans qui avaient assuré l'empire à celles qui l'avaient précédée, et qui jusqu'alors avaient soutenu le sien. Quoi de plus facile à la comtesse que de prendre une route opposée, qui pourrait paraître piquante dans sa nouveauté? Il suffisait pour cela qu'elle revînt à ses premières habitudes.

Son conseil entendu, elle arrêta que Bacchus serait désormais associé à l'Amour; que la licence serait substituée aux grâces, et la débauche à la volupté. On disposa enfin de l'hon-

neur du prince et de l'état, et un mot suffit pour rappeler cette époque fatale: *La France, ton café f... le camp.*

Le Bel avait promis de bonne foi d'inspirer à son maître de l'éloignement pour madame de Roberville. Il réfléchit cependant que madame la comtesse jouissait de la faveur depuis quelques années; que le roi n'était plus capable de constance; qu'il serait facile de le détacher entièrement; qu'une favorite nouvelle, qui lui devrait son élévation, se laisserait guider par lui, et deviendrait indubitablement l'instrument de sa fortune. Un an, six mois, lui suffiraient pour la rendre considérable et indépendante. Ces réflexions l'emportèrent sur ses sermens. Il se rendit au Parc-aux-Cerfs. Il eut avec madame de Roberville une longue conversation. Il se garda bien de lui parler de ses vues personnelles; mais il voulut connaître

quelles seraient les ressources de cette femme, pour fixer quelques instans un homme dont les sens étaient émoussés. Il chercha l'esprit, les talens, les connaissances, l'aménité. Il parla de tout; on ne lui répondit rien, ou on répondit mal. Il vit avec douleur qu'il fallait renoncer à ses espérances. Il résolut de faire renvoyer madame de Roberville, et de s'en faire un mérite auprès de la comtesse.

Roberville, de retour à Paris, s'était présenté dans les bureaux de son administration; avec l'assurance d'un homme qui vient de triompher de son concurrent. Il avait assemblé les chefs, et annoncé sa nomination d'un air vain et satisfait. Pouvait-on douter un moment? Le roi avait parlé. Tenait-on alors à un chef, à un ami disgracié? Le devouement de Pélisson à Fouquet n'était plus qu'un ridicule digne d'être *chansonné*. On vénéra, on invoqua

'idole nouvelle. Quelques pauvres honnêtes gens, car dans tous les temps il y en a partout, gémirent intérieurement sur le sort de la France, et gardèrent leurs places, parce qu'ils en avaient besoin.

Durocher fut embarrassé un moment. Il est une pudeur naturelle dont l'homme le plus vil ne se défait jamais entièrement. Celui-ci se présenta avec une sorte de timidité. Roberville daigna lui sourire et lui prendre la main. Durocher sentit que sa démarche auprès de Merlicourt, que ses déclamations contre Roberville étaient ignorées, et passant de l'incertitude à l'audace, il loua la justice et le discernement du roi. Il s'applaudit de travailler sous un chef dont les lumières et la probité allaient épurer une administration corrompue. Il parla tant, il mit tant de chaleur et de vérité dans son débit, que Roberville, pour commen-

cer l'épuration, le nomma premier commis, en remplacement d'un homme habile, accusé d'aimer Merlicourt, quoiqu'il fût incapable d'aimer personne.

Un directeur général ne peut vivre comme un simple particulier. On doit quelque chose à l'importance de sa place, au public et à soi-même, et il faut que l'ouvrier vive du superflu de l'homme opulent. Ce raisonnement doit se traduire ainsi : J'ai vécu dans l'obscurité, et j'en ai été humilié. Une circonstance imprévue me lance sur le théâtre du monde, et je veux éblouir à mon tour ceux que je laisse derrière moi. J'ai vu prodiguer à la richesse, l'estime, la considération, le respect, et je veux être, comme un autre, estimé, considéré, respecté.

En conséquence, Roberville loua un hôtel magnifique dans le faubourg Saint-Germain. Il n'avait pas encore

ces richesses qui devaient lui tenir lieu de connaissances, de talens administratifs et de qualités. Mais un propriétaire ne demande pas d'argent d'avance, pourvu qu'on meuble les lieux de manière à garantir les loyers. Un tapissier vend à crédit, pourvu qu'on ne chicane pas sur le prix des articles, et qu'on assure les payemens. Il restait à Roberville neuf mille livres de rente, et avec un carré de papier marqué il se procura un superbe mobilier. Un carrossier, un marchand de chevaux, ne sont pas moins traitables qu'un tapissier; et quand on voit les choses en grand, on ne tient pas à une hypothèque de plus ou de moins. En quarante-huit heures la maison de Roberville fut montée.

Ce n'est rien encore que d'avoir une maison. Il faut égaler le luxe de son prédécesseur. Il faut, comme lui, recevoir du monde, faire admirer [illegible]

cheur, l'élégance de l'ameublement ; avoir ses complaisans à table, et payer leurs égards en perdant au jeu. Tout cela ne se fait qu'avec de l'argent comptant, et on trouvait alors, comme aujourd'hui, toutes les facilités imaginables de se ruiner ; il n'en coûtait même pas si cher : on ne payait en intérêts que cinq pour cent. On pouvait donc tenir quelques mois de plus. On pouvait même manger au delà de ce qu'on avait, parce que le code hypothécaire n'existait pas, et qu'on prenait dans vingt bourses cinq cent mille francs sur un bien qui valait cent mille écus. D'après cela Roberville ne devait manquer de rien. Il recevait de toutes mains, et il n'avait pas la moindre inquiétude : les bénéfices de sa place devaient tout payer en trois mois.

Ces premières dispositions terminées, il s'aperçut qu'il lui manquait

encore quelque chose. On l'avait séparé de sa femme à qui il ne tenait plus que faiblement. Cette séparation, d'ailleurs, était le garant de son opulence future, et il n'y a guère de maris qui ne se consolent en pareille circonstance; et puis il y avait long-temps qu'en ce genre-là Roberville avait appris à ne s'affecter de rien. Cependant, il était du bon ton qu'un homme riche aimât ou parût aimer quelque chose; et Roberville éprouvait le besoin de suivre un usage assez généralement adopté. Toujours prompt à former des projets, il en fit sur son amour à venir d'aussi sages que les mesures qu'il venait de prendre en finances.

« J'ai eu des femmes, des filles, des » veuves, toutes d'une classe distin- » guée. Toujours même manière d'ai- » mer, toujours uniformité de plaisirs. » De l'esprit, des prétentions, de l'exi- » gence, voilà ce que j'ai trouvé chez

» ces dames ; et à la longue, cela de-
» vient fatigant.

» Je veux une petite fille bien sim-
» ple, bien naïve, bien jolie, bien
» faite, dont le babil m'amuse, dont
» l'étourderie m'égaie, dont la ten-
» dresse m'attache.

» Une grande dame, dans ses atours,
» est une idole qu'il faut adorer de
» loin. Je ne craindrai pas de chiffon-
» ner l'étamine de ma petite, de dé-
» ranger son bonnet ; et quand l'amour
» nous égarera l'un et l'autre, je n'au-
» rai qu'une épingle à ôter, qu'un
» cordon à défaire.

» Les belles dames doivent beau-
» coup à leur lacet. Ma petite ne dai-
» gne pas en faire usage. Avec ou sans
» corset, son joli sein est toujours le
» même.

» On recherche une femme bien
» née ; on se presse autour d'elle.
» L'amour-propre est flatté en pro-

» portion de son rang; mais l'amour » est à l'amour-propre ce que tout est » à zéro. Que m'importe à moi qu'un » joli minois soit de qualité, ou non?

» Irai-je chercher le bonheur dans » ces bureaux d'esprit où des bégueules rendent des oracles, où il » faut recueillir, admirer le moindre » mot qui leur échappe, où elles prononcent effrontément sur Helvétius, Mably, Voltaire, Diderot? Ma » petite ne connaît seulement pas leurs » noms; mais, sans s'en douter, elle » possède l'art de plaire.

» Qu'est l'amant d'une belle dame? » l'esclave de ses volontés, le martyr » de ses caprices. Ma petite ne veut » rien, n'exige rien, et permet tout.

» Une grande dame règle mes démarches, mes pensées et jusqu'à » mes plaisirs. Ma petite ne calcule » rien, elle est toujours contente » quand j'ai beaucoup de santé.

» Une grande dame croit m'honorer par des faveurs que dix autres ont obtenues avant moi. Ma petite est reconnaissante du bonheur que je lui procure, et elle m'invite ingénument à lui en procurer encore. ».

Roberville n'avait pas observé que les femmes en général ont des goûts, des habitudes conformes à leur éducation et à leur rang ; qu'elles se font un caractère d'après les circonstances où elles sont placées ; mais qu'elles sont toutes les mêmes au fond. En attendre de la reconnaissance, c'est déjà prévoir le moment où on n'inspirera plus d'amour, et alors on n'obtient plus rien d'elles. Cet homme épousa sa cuisinière avec qui il vivait, mais qui a cessé de l'aimer. Elle proteste de son dévouement, de sa tendresse, en ôtant son tablier pour aller à l'église. Elle oublie, en revenant,

qu'elle l'a porté, et la semaine n'est pas écoulée, quelle commande impérieusement à son mari et à sa servante.

Roberville a donc décidé qu'il aura une petite fille, bien jeune, bien jolie, bien neuve, qui ne verra que par ses yeux, qui n'aura d'idées que celles qu'il lui communiquera, qui le caressera, le fêtera, le respectera. Il ne sait encore où la trouver. Mais il y a dix mille petites ouvrières à Paris. On les rencontre le matin, le panier au bras, portant leur modeste dîner, et allant commencer leur journée. Dès le lendemain, il sortira en redingote; il se tiendra sur le Pont-Neuf; il arrêtera celle qui lui paraîtra pouvoir remplir les conditions qu'il exige. Il lui parlera, il la reverra, il parlera encore, il persuadera. En attendant, il se fait habiller, et il fait mettre ses chevaux pour aller faire l'important

dans ses bureaux. *Vanitas vanitatum!*

Il monte en se balançant. Il caresse d'une main le pommeau de son épée ; il joue de l'autre avec une superbe boîte qui a remplacé celle qu'on lui a volée à Versailles. Il *chantonne* un petit air : c'est en *chantonnant* qu'il a l'habitude de s'annoncer dans ses bureaux ; c'est à ses fredons que les plus empressés de ses commis accourent et lui présentent leur hommage. Il s'étonne d'être dans l'antichambre et de n'avoir vu personne. Il chante plus haut, et il est toujours seul. Il entre dans le premier bureau : à peine lève-t-on les yeux sur lui. Il s'arrête, il fronce le sourcil ; il voit sur toutes les bouches un rire sardonique, qui ajoute à son indignation. Il ouvre une seconde porte, il la pousse avec violence, il ne se possède plus, il va éclater... Il est frappé d'étonnement et de crainte... Merlicourt est devant

lui. Les deux adversaires se regardent, se mesurent. Ils s'écraseraient si la foudre était dans leurs mains. Bientôt les deux visages se composent; ils affectent un air serein; ils se couvrent de ce vernis du grand monde, qui n'est que le masque des passions basses et haineuses. Merlicourt tire enfin un papier de sa poche et le présente à Roberville.

« Le roi, vu le rapport des commissaires nommés pour instruire le » procès de M. de Merlicourt, convaincu que les accusations portées » contre lui sont calomnieuses, or» donne à son contrôleur général, et » à son ministre de la marine de le » rétablir dans ses fonctions, et dé» clarer l'accusateur incapable d'être » jamais employé à son service direc» tement ni indirectement.

» *Pour copie conforme*, etc.

On reconnaît ici la suite des manœuvres de la comtesse. Les ministres, forts du rapport des commissaires, avaient facilement persuadé le roi. Merlicourt était la victime des intrigues d'un tracassier, d'autant plus dangereux qu'il savait trouver des appuis en apparence très-recommandables. Si cependant il plaisait à sa majesté d'examiner la conduite de M. de la Galissonière, elle reconnaîtrait la justesse des observations qu'on a déjà eu l'honneur de lui soumettre. Elle démêleraitau premier coup d'œil l'ambition d'un homme qui depuis long-temps vise au ministère, à qui tous les moyens d'y parvenir paraissent légitimes, et qui n'a voulu renverser Merlicourt qu'afin de pouvoir ensuite inculper le ministre. Ces déclamations étaient appuyées par les caresses, les séductions, les insinuations perfides de la favorite. Le Bel

avait agi de son côté. Il avait représenté à son maître que la persécution qu'avait essuyée l'honnête Merlicourt, était l'ouvrage de madame de Roberville; qu'une femme qui ne balançait pas à compromettre ainsi son souverain dans l'opinion publique, ne l'aimait pas, et était par conséquent indigne de lui. Il ajoutait que cette femme, jolie à la vérité, n'avait aucune ressource dans l'esprit, et le roi commençait à s'en apercevoir. Pressé de toutes parts, attaqué dans tous les sens, il céda aux impulsions qu'on voulut lui donner. Ce fut au milieu d'une orgie qu'il signa l'exil du meilleur officier de notre marine, la réintégration de Merlicourt, et qu'il ordonna de renvoyer madame de Roberville.

Elle revint à Paris, accablée du coup qui la frappait, ulcérée des plaisanteries amères de Le Bel Elle ne réfléchissait

réfléchissait pas qu'elle avait gagné, en quatre jours, 50,000 fr. et du plaisir; que l'honneur d'avoir passé par le Parc-aux-Cerfs allait la mettre à la mode, et qu'on se disputerait la gloire de se ruiner pour elle. Ces calculs sont d'une fille, et une femme qui croit tomber du trône, qui est encore ivre de ses grandeurs et étourdie de sa chute, a besoin de vingt-quatre heures au moins pour se dépouiller tout-à-fait de son auréole, et reprendre ses premières habitudes. La situation de Roberville était réellement déplorable. Forcé de ployer, avec les apparences du respect, sous les ordres du roi, et de s'interdire jusqu'à la plainte, il restait chargé d'un loyer énorme et de dettes de tout genre. Il était clair que ses créanciers, instruits de sa disgrâce, allaient l'attaquer dans ses biens et dans sa personne. Il ne voyait plus que huissiers, procureurs, contraintes par corps,

geôliers, verroux. C'était le moment de lire le chapitre de Sénèque : *Du mépris des richesses.* Roberville, en sortant de ses bureaux, d'où on le chassait sans retour, ne pensa qu'à sauver les débris de sa fortune.

En effet, quoi de commode, et par conséquent de naturel, comme une banqueroute? « Je dois, à la »bonne heure; mais je tombe de la »manière la plus imprévue : ne suis-»je pas assez à plaindre? Faut-il en-»core que je me dépouille de tout »en faveur de mes créanciers? Ne »m'ont-ils pas traité en juifs? N'est-»il pas juste que je les en punisse?»

C'est d'après ce raisonnement, ou tel autre à-peu-près semblable, par lequel on cherche à s'arranger avec sa conscience, ce qui prouve l'hommage involontaire que l'être le plus corrompu est forcé de rendre à l'équité; c'est d'après ce raisonnement qu'on met ses meilleurs effets à cou-

vert; on étend son passif; on restreint son actif; on se cache pendant quelques jours; on fait assembler ses créanciers; on offre quinze pour cent; on retire ses lettres-de-change; on reparaît dans une certaine aisance, et on est encore assez bien vu des hommes....., ceux à qui on a fait perdre exceptés; mais rien n'oblige à voir ceux-là.

Roberville sortait donc avec la résolution bien prise d'enlever son argent, ses bijoux, et ce qu'il y avait de plus portatif dans son mobilier. Il trouve au coin de la rue un homme assis, et pleurant sur une pierre. Il reconnaît Durocher. « Que fais-tu là? » — Vous voyez. — On t'a donc chassé » aussi? — M. de Merlicourt m'a dit: » Vous m'avez félicité, il y a huit » jours, d'avoir congédié un ingrat; » vous avez mis votre attachement » pour moi au rang de vos premiers

»devoirs, et, avant-hier, vous avez »assuré Roberville de votre dévoue- »ment. vous l'avez invité à porter »la lumière dans toutes les branches »d'une administration déprédatrice! »Loin de moi ces hommes qui vont »toujours au soleil levant! — Quoi, »Durocher, lorsque Merlicourt m'a »ôté ma place de premier commis, »tu lui as dit qu'il avait fait un acte »de justice? — Oui, je l'ai dit. — Et tu »ne rougis pas de l'avouer! — Pour- »quoi n'en conviendrais-je point? »Je n'ai plus rien à craindre ni à »espérer de toi.

»Voilà donc les hommes, disait »Roberville en s'éloignant, je reste »seul dans ma disgrâce; je suis dé- »laissé par celui même que j'avais »associé à mes intrigues. Il est donc »vrai que la vertu seule lie les hom- »mes, et que ceux que leur intérêt »rapproche, ne tiennent les uns aux

autres que par la prospérité ! »

Roberville faisait toujours les plus beaux raisonnemens du monde quand il tombait dans le malheur. S'il eût recherché les causes de cette nouvelle infortune, il eût avoué franchement qu'il la méritait, et par les motifs qui l'avaient décidé à agir contre Merlicourt, et par l'usage qu'il avait fait d'un moment de bonheur, et par les moyens mêmes qui l'avaient préparé. En effet, complice maintenant des déréglemens de sa femme; ne rougissant plus d'en recueillir le prix; croyant légèrement à une nomination dont il n'a pas de titre; se conduisant comme s'il eût été installé et reconnu; affichant un luxe révoltant, et qu'il ne pouvait soutenir qu'à force de déprédations; négligeant ses fonctions; donnant sa confiance à un homme qu'il méprisait; renvoyant, pour l'avancer, un

sujet instruit et expérimenté ; voilà ce qu'il a fait en quatre jours ; et il se plaint des hommes ! et il parle de vertu !

En dissimulant des bassesses qui n'étaient pas publiques ; en se résignant à une honorable indigence ; en abandonnant tout à ses créanciers, il pouvait rendre encore sa chute respectable. Le monde l'eût attribuée à la versatilité d'une cour corrompue, il eût plaint la victime ; il s'y fût intéressé, l'estime générale pouvait l'aider à se relever encore. Roberville ne vit que les privations auxquelles il se soumettrait en se comportant en homme d'honneur. Il frémit à l'idée des besoins dont il serait la proie ; et mettant son intérêt du moment avant les principes, qui seuls assurent un bien-être constant, il courut dépouiller ses créanciers.

CHAPITRE IV.

Toutes les banqueroutes n'enrichissent pas.

Tout fait du bruit à Paris. Une bagatelle, qui présente un côté plaisant, ou qui inspire quelqu'intérêt, passe de bouche en bouche, de cercle en cercle, et, vingt-quatre heures après, est renvoyée du salon à l'antichambre, et de l'antichambre au chansonnier du Pont-Neuf.

Une lingère, un tapissier, un bijoutier, ne savent rien de ce qu'on dit chez M. le comte, chez Mme. la marquise, chez le fermier-général un tel. C'est au chansonnier qu'il appartient d'instruire la classe inférieure de tout ce qui arrive d'extraordinaire. C'est lui qui a le privilége de faire rire ceux que l'événement ne touche pas; c'est lui que pouvait craindre Roberville.

Cependant, avant que sa mésaventure fût chantée, il fallait que le laquais, qui vendait un sujet *chopine* au poète de la rue Mouffetard, fût instruit des détails; que le poète se mît en verve avec du vin frelaté; que sa chanson fût faite, et, d'après l'abondance du sujet, celle-ci devant être longue. Il fallait que le censeur y eût apposé son vu; que l'imprimeur eût *tiré* pour la ville et les provinces; et que le chanteur eût appris son air. Tout cela ne se fait guères qu'en trois ou quatre jours, et il n'en faut qu'un pour déménager un hôtel, quand on a ses raisons pour ne pas perdre de tems.

Roberville, qui se décidait à la minute, et qui opérait toujours bien, comme vous le savez, forma le projet de faire porter son mobilier chez sa femme, et d'aller ensuite à Versailles essayer de tirer parti de sa faveur. Et quoi de plus facile? La maîtresse du

roi n'a besoin, à Paris, que d'un pied-à-terre : il n'y avait donc pas d'inconvénient à encombrer sept à huit pièces de l'hôtel de la marquise de Courville. Et pourquoi ne ramènerait-elle pas son auguste amant aux sentimens de bienveillance qu'elle lui avait d'abord inspirés pour son mari ?

Telles étaient les idées nouvelles dont s'occupait Roberville, en remplissant une assez vaste cassette de son argent, de ses bijoux et de sa vaisselle. Il fait porter le précieux coffre dans sa voiture ; il s'y place tant bien que mal, et il ordonne de *toucher* chez madame.

« Ah ! c'est vous, Monsieur, lui dit »Zulime ; je ne sais si ma maîtresse »pourra vous recevoir. — Madame »est à l'hôtel ! — Hélas ! oui. — Que »vient-elle faire à Paris ? — Des ré»flexions sur l'instabilité des choses »humaines. — Comment, elle n'est

»plus rien? — Non, Monsieur, Mais, »vous-même, qu'avez-vous? Vous »me paraissez préoccupé... — Moi, »j'ai perdu ma place. — Ah! mon »Dieu! Madame sera affectée de cet »événement au point de ne pouvoir »vous parler. — Va toujours m'an»noncer..... Ah! descendons cette »cassette, et mettons-la en sûreté. »

La cassette placée dans un cabinet, dont Roberville met la clef dans sa poche, Julime monte, et rend compte à madame de ce qui se passe en bas. Madame juge à propos de s'expliquer avec monsieur, de manière à ne lui laisser aucun doute sur ses intentions. Elle le fait entrer dans son boudoir. On avait alors des boudoirs, appelés ainsi, je ne sais pourquoi; car c'est l'endroit de sa maison où une jolie femme l'oude le moins.

— « Mon cher ami, dit Mme. de Ro»berville, quand je vous ai épousé,

»j'étais aussi étrangère au monde
»qu'au plaisir. J'ai connu depuis l'un
»et l'autre, et je me suis conduite
»d'après mon expérience. Je vous ai
»quitté, parce que vous étiez de-
»venu moraliste, grondeur, et par
»conséquent ennuyeux. Je vous ai
»repris par une de ces fantaisies qui,
»pour être inexplicables, n'en sont
»pas moins fréquentes. Cette fan-
»taisie est satisfaite, éteinte, et, très-
»certainement, elle ne se reproduira
»plus. Je me suis arangée hier, pour
»le plaisir, avec un petit abbé, et
»pour l'intérêt avec un maréchal de
»France. Indépendamment de cet
»hôtel, et de ce qu'il renferme, j'ai
»cent mille écus à moi, et M. le ma-
»réchal m'aidera à grossir mon capi-
»tal des intérêts accumulés, et du
»superflu de ce qu'il me donnera.
»Vous êtes ruiné, paresseux, inca-
»pable : vous voyez qu'il ne peut
»plus y avoir rien de commun entre

» nous. Je n'entends pas même que »vous transformiez ma maison en »magasin. Tout ce que je peux, c'est »de garder le dépôt que vous venez »de mettre ici, et de vous le rendre »à votre première réquisition. N'at- »tendez rien de plus, et retirez-vous, »parce que mon petit abbé va venir »déjeûner avec moi. Adieu, mon »cher ami.

»Suis-je assez humilié, disait Ro- »berville en remontant dans son car- »rosse? Maltraité par une femme, »dont je partage l'avilissement, trop »vil moi-même pour avoir conservé »le droit de me plaindre, me voilà »donc placé entre la misère et l'op- »probre!» Et comme celui qui paraît redouter le plus l'opprobre, craint réellement la misère, Roberville envoie chercher un carrossier, un maquignon, un tapissier, une lingère, dans des quartiers opposés à ceux qu'habitent les marchands qui

lui ont fourni. Il consent à vendre à tout prix, pourvu qu'on paie comptant, et qu'on enlève de suite. Dix marchés sont conclus ; les acquéreurs sont allés chercher des charrettes, et le maquignon un palefrenier pour conduire les chevaux. Les uns et les autres doivent payer au moment où ils enlèveront.

Le diable qui, dit-on, se mêle de tout, fourra son nez crochu dans cette affaire. Sans doute, il ne voulait pas servir les marchands qui avaient livré de l'onne foi; il ne voulait pas non plus empêcher les fripons, que Roberville avait mandés, de s'enfoncer de quelques pieds de plus en enfer. Que voulait-il donc? c'est ce que je n'ai jamais pu savoir précisément, parce que je ne suis pas aussi heureux que certaines personnes, très-dignes de foi, qui l'ont vu et qui lui ont parlé.

Quoi qu'il en soit, c'est incon-

testablement lui qui souffla à Du[illegible] cher, l'idée infernale qu'il mit à ex[illegible] cution avec autant de promptitude que de succès.

« Combien donneriez-vous à un »homme qui vous empêcherait de »perdre 10, 20, 40, 60,000 francs, »fut-il dire à la lingère, au tapissier, »au marchand de chevaux? Quinze »louis, dit l'un; cent pistoles, dit »l'autre; douze cents francs, répon»dit le troisième. — Mes sûretés? — »Je dépose chez un notaire. — Dé»posez, et dépêchez-vous; il n'y a »pas un moment à perdre.

»Roberville a contracté des dettes, »qui montent à quatre fois la valeur »de son bien. — Est-il possible! — »Il est sans emploi. — Quoi, cette »grande place..... — Il l'a perdue. — »Ah! mon Dieu! — Il est impossible »qu'il vous paie. — Courons, agis»sons, sauvons ce que nous avons »fourni. Prévenons une banqueroute.

»Il est capable de la faire. — Et »de prouver qu'il n'y a pas de sa »faute. — Les banqueroutiers sont si »adroits ! — Ce sont des fripons. » Et celui qui parlait ainsi avait manqué trois fois.

Au moment où on chargeait les premières charrettes, où on y entassait, pêle-mêle, les velours, les damas, les glaces, dorures, on est arrêté, pétrifié par un *halte-là*, que prononce un commissaire qu'avaient amené avec eux les marchands qu'on allait spolier. L'un reste un bras en l'air; l'autre, la bouche ouverte, ne peut achever la phrase commencée. Celui-ci demeure immobile comme la statue de marbre qu'il porte sur son épaule ; celui-là laisse tomber un lustre de cristal et le met en pièces. Roberville, qui a reconnu le commissaire à sa grande robe et à sa volumineuse perruque,

se sauve au grenier, et se fût réfu[illegible] sur les toits, s'il n'eût craint de se casser le cou. Désolé maintenant d'avoir fait les dispositions d'une banqueroute, qui ne lui rapportera pas un sou, et qui le rendra la fable du public, il s'occupe cependant du soin de mettre sa personne en sûreté. Il se blottit dans un grand coffre, où on mettait du bois à brûler, qui appartenait au propriétaire de la maison, et qu'on avait monté sous les tuiles, parce que, selon Roberville, ce bahut déhonorait son escalier.

Le commissaire, aidé de son clerc, grand et maigre bas-normand, au teint hâvre, au dos arqué, à l'œil actif, aux doigts crochus, le commissaire commença son procès-verbal, à la suite duquel devait venir un inventaire, qui ne pouvait être terminé qu'à la [illegible]e ou quin-

zième vacation. Il ne manquait, pour qu'il ne restât rien aux créanciers, qu'un procureur qui intervînt dans cette affaire : il en viendra peut-être deux.

Or, comme un procès-verbal est un acte qui rapporte un peu au rédacteur, le commissaire eut soin de faire le sien aussi clair et aussi court que le lui permit sa logique, qui n'était pas celle d'Helvétius; et, pour ne pas perdre son tems, il écrivit un *inventaire* en grosses lettres, en tête d'un cahier de vingt feuilles de papier marqué. A la vue de ce cahier, les créanciers pâlirent à leur tour.

Sous le titre, le clerc bas-normand grossoya, à neuf lettres par ligne, un extrait, aussi long que l'original, des titres de chacun sur les biens-fonds de Roberville, de leurs droits, motivés sur des fournitures considérables. Vint ensuite copie des mé-

moires, bien et duement arrêtés par ledit Roberville; et comme on n'*instrumentait* pas alors après le soleil couché, qu'il ne se couche, au mois de juin, qu'à neuf heures, et qu'il en était quatre de relevée, M. le commissaire jugea à propos de clore sa vacation.

Il se retira, en déclarant qu'il amènerait, le lendemain, des ouvriers pour remettre les meubles en place, afin qu'on pût reconnaître le propriétaire de chacun. Les créanciers déclarèrent qu'ils se chargeraient volontiers de ce travail. Le commissaire leur observa que les parties intéressées ne pouvaient, selon je ne sais quel article de je ne sais quelle ordonnance, mettre la main à rien, à peine d'être poursuivies pour fait de *dol*. L'esprit de cette ordonnance était probablement de donner aux officiers de justice,

l'innocente facilité d'employer des ouvriers à 30 sous, et de porter leurs journées à 3 livres.

Et comme une ordonnance plus connue, prescrit de mettre un gardien près des effets séquestrés, M. le commissaire jugea convenable d'en nommer un, dans cette circonstance délicate, qui eût un caractère public. En conséquence, il nomma son clerc, avec émolumens de 6 fr. par jour, dont moitié réversible....., vous vous doutez à qui.

Lorsqu'un Suisse, couché et endormi, a sa responsabilité sous son oreiller, le gardien d'un mobilier considérable, distribué dans vingt pièces, ne saurait être trop vigilant. Notre grand clerc avait allumé des bougies partout, parce que les gens mal-intentionnés, ne sachant où il serait, n'oseraient se présenter nulle part; et il est constant qu'on sait

toujours où est un homme qui parcourt une vaste maison la nuit, une lanterne à la main. Il n'était pas démontré du tout qu'il y eût des gens mal-intentionnés ; mais il est toujours bon de pouvoir couvrir ses marches et ses contre-marches d'un prétexte spécieux. Or, les prétendus mal-intentionnés étaient d'honnêtes voisins, que la curiosité avait tenus à leurs croisées pendant la journée précédente, et qui pourraient être assez badauds pour vouloir connaître à quoi le grand clerc allait employer le tems.

Notre bas-normand, invisible derrière ses bougies, était partout, examinait tout, revenait sur ses pas, examinait encore ; et, comme il avait beaucoup de facilité, il eût pu, à une heure du matin, faire l'inventaire de mémoire.

« Il est bien extraordinaire, disait-

»il, en trempant sa croûte dans un »doigt de vin, que Dieu ait tout »donné aux uns, et rien aux autres. »Ne serait-ce pas plutôt les hom»mes, qui, intervertissant tout, alté»rant tout, ont effacé jusqu'à la trace »de sa bienfaisance paternelle; et »n'est-ce pas entrer dans les vues de »la Providence, que de tâcher de »ramener l'égalité primitive? Ma »femme, par exemple, court les »rues avec un mauvais casaquin d'in»dienne; elle dîne mal, et ne soupe »pas mieux. C'est pourtant une fem»me de mérite que ma femme, et »qui serait encore fort bien, si, à »l'aide de quelque parure, elle ren»dait une sorte de fraîcheur à des »attraits, que quarante ans ont un »peu altérés. Il y a là-haut des ri»deaux de mousseline brodée des »Indes, qui lui feraient des robes et »des mantelets magnifiques. N'est-il

»pas affreux de pousser le luxe jus-
»qu'à faire des rideaux avec de la
»mousseline des Indes, et n'est-il
»pas louable de contribuer à la ré-
»pression de pareils excès? Ma foi,
»je vais rappeler un peu l'égalité de
»mon côté, en confisquant les ri-
»deaux au profit de ma femme.

» Faire le bien d'une compagne
»estimable, est un devoir sacré pour
»un mari; mais, lorsqu'il a rempli
»ses obligations, lui est-il défendu
»de s'occuper de lui? J'ai un mau-
»vais habit noir, râpé partout, et
»recousu aux coudes; et il y a ici,
»à côté, une tenture de velours cra-
»moisi, dont je tirerais un habit,
»veste, culotte, bien longs et bien
»larges, une redingotte et une robe-
»de-chambre. Mettons la tenture avec
»les rideaux.

» Comme il est indispensable de
»régler toutes nos actions d'après

»l'exacte probité, il ne faut pas expo-
»ser un honnête tailleur, qui ne
»donne pas dans le luxe, mais qui
»vit de son aiguille, à perdre ses
»façons. Il y a au salon une tapis-
»serie de haute-lice, bordée d'un
»large galon et d'une crépine en or :
»je vais dégalonner la tapisserie de
»haute-lice.... Voilà qui est fort bien.
»Mais, demain, quand le tapissier
»cherchera et ne trouvera point ses
»rideaux, son velours et sa crépine....
»Eh bien! ces objets étaient déjà dis-
»parus quand M. le commissaire est
»arrivé; et ce qui prouve combien
»les commissaires et leurs clercs sur-
»tout, sont utiles, c'est qu'on n'a
»rien enlevé depuis que je suis ici.
»C'est cela, c'est cela. Cette réponse
»ferme nécessairement la bouche au
»tapissier.

» Le joli paquet que j'ai fait là! Il
»y a là-dedans, une petite fortune,

»Gloire, gloire éternelle à l'inven-»teur des inventaires!

»Voyons maintenant où je mettrai »cela; car il n'est pas possible de hà-»sarder d'emporter un paquet aussi »volumineux sous le bras. Il faut le »cacher quelque part, et ma femme, »en venant voir son mari, sortira »tantôt une pièce, tantôt l'autre, »attachée sur sa chemise, aux cor-»dons de son jupon piqué. Où cache-»rai-je mon paquet? Eh! parbleu, »dans ce grand coffre au bois qu'on »a monté au grenier, et auquel per-»sonne ne pensera.»

Voilà notre bas-normand qui prend son paquet, qui monte l'escalier sur la pointe du pied, et qui cherche son coffre à tâtons. Il s'est bien gardé de prendre de la lumière; car, qu'eût-on imaginé, en le voyant se promener sous les combles? On n'avait pas meublé le grenier, et les mal-intentionnés eussent

eussent pu juger défavorablement le restaurateur de l'égalité.

C'est dans ce coffre que s'était caché Roberville, et il ne pouvait y rester toujours. La nécessité de sortir de cette maison se faisait plus vivement sentir de minute en minute ; et le calme de la nuit, le silence qui régnait partout, avaient rendu quelque courage au malheureux prisonnier. Déjà il avait levé le couvercle avec toutes les précautions d'un homme condamné à craindre désormais jusqu'à son ombre. Il sort une jambe ; il écoute, en retenant son haleine ; il passe la seconde ; il est de bout. Il va chercher l'escalier, tâcher de gagner le jardin ; à la faveur des espaliers, il espère monter au haut du mur ; et au risque de se casser le cou, il sautera dans la rue. Il est arrêté dans ce nouveau projet par un soufflet qu'il reçoit, il ne

sait de qui, ni comment. Il jette un cri : un cri répond au sien.

Le Bas-Normand, en cherchant le coffre, allongeait un bras, et le portait circulairement de droite à gauche. La main avait rencontré la figure malencontreuse de Roberville, et la terreur était égale des deux côtés. Le paquet, échappé de dessus l'autre bras, était tombé sur le plancher avec un certain bruit. Cette circonstance éclaira Roberville. « Mon» sieur le voleur, dit-il en se jetant à » genoux, vous volez en petit, et » moi en grand; voilà toute la diffé» rence, et entre confrères, on ne » s'égorge pas. »

Si le Bas-Normand avait eu le temps de se remettre, il eût peut-être profité de cet aveu pour prendre le haut ton, afficher les grands principes, et se faire honneur de l'arrestation du confrère. Il répondit, encore agité

par la crainte : « Hélas ! mon cher » ami, chacun vole comme il peut. »

Une petite société qui fait la guerre à la grande, se rapproche, se serre, se soutient réciproquement, et quelquefois devient forte par le sentiment même de sa faiblesse. Les deux voleurs, après s'être fait humblement leur confession, convinrent d'agir de concert. Il était égal à Roberville que son mobilier passât dans les mains d'un Bas-Normand, ou de quelque Parisien. Le Bas-Normand était bien aise de se défaire d'un homme qui ne pouvait l'aider dans ses spéculations, et qui, par cette raison, était embarrassant. D'après cela, on arrêta que Roberville sortirait, non par-dessus le mur, parce qu'ainsi qu'il l'avait prévu, il pourrait se casser les jambes, mais par la porte ; qu'en reconnaissance de ce service, il irait éveiller la femme du confrère, la conduirait

sous le mur du jardin, où elle recevrait le paquet déjà fait, ce qui est bien plus court que de l'enlever par parties. D'ailleurs, le mari, débarrassé de celui-là, s'occuperait d'en faire un autre.

En conséquence, le Bas-Normand va frapper à la loge du Suisse. Il lui crie que le recors qu'on a laissé avec lui est attaqué d'une colique épouvantable, et qu'il faut qu'il ouvre la porte. Le Suisse, encore endormi, n'entend que la moitié de ce qu'on lui conte, et articule à demi : « La clef » est sur la table. »

Roberville, échappé, oublie et le Bas-Normand, et sa femme, et le paquet, ce qui n'est pas loyal. Mais si le besoin rapproche certains hommes, le même sentiment les éloigne; et le besoin le plus pressant de Roberville était de mettre sa personne en sûreté, et non de rendre à la femme de *mérite*

une apparence de fraîcheur, à l'aide de sa mousseline des Indes. Il se hâta de sortir de Paris.

Le Bas-Normand réfléchissait, en attendant sa femme, à ce qui venait de se passer. Si j'avais arrêté cet homme, pensait-il, j'aurais reçu des créanciers une récompense honnête, qui ne m'aurait pas empêché de garder mon paquet. J'aurais au moins joui légitimement de ce qu'on m'aurait donné, ce qui eût un peu allégé certain poids que je sens là... Bah! qu'importe, après tout, de quel genre est la jouissance, pourvu qu'on jouisse? et puis, n'est-il pas possible que tout ce qu'il y a ici soit mangé par la justice, et alors les créanciers m'auraient-ils donné quelque chose? Ma foi, j'ai fort bien fait de laisser évader ce pauvre diable; il me rendra peut-être la pareille dans une circonstance semblable. Il est bon de tout prévoir, et

si ma conscience crie, je la laisserai dire : elle finira par s'apaiser, comme celle de tant d'autres.

A la fin de ce monologue, le Bas-Normand s'aperçut que le jour commençait à poindre. Il sentit que le moment de jeter le paquet par-dessus le mur était perdu, et il fut le mettre dans le bahut. Il avait à peine baissé le couvercle, qu'il secoua les oreilles au bruit de sept à huit grands coups du marteau de la porte. Il descendit l'escalier en quatre sauts, ouvrit une fenêtre, et demanda, du ton le plus calme qu'il put prendre : « Qui est là? » — Ouvrez, c'est l'huissier Buisson. »

« Que diable, disait le Bas-Normand, en allant ouvrir, M. le commissaire avait bien besoin d'envoyer cet huissier! Pourquoi partager avec lui des produits que nous pouvions nous réserver; et comment ferai-je des paquets à présent? » Ce n'était

pas le commissaire qui envoyait Buisson.

Durocher avait touché les fonds déposés par les créanciers. De ce moment il n'avait plus rien de commun avec eux, et il lui importait peu quelle tournure prendrait leur affaire. Dans cette circonstance, il n'y a que de l'insouciance à lui reprocher, et ce n'est pas un crime capital. Mais les empêcher de retirer leurs marchandises, après s'être fait payer pour les leur faire recouvrer, est une idée archi-diabolique, qui ne pouvait sortir que du cerveau de Durocher. Il avait trouvé tout simple de tirer encore vingt-cinq louis du propriétaire de l'hôtel, et il avait été le prévenir de se mettre en garde contre le coup qu'on lui préparait.

Le propriétaire avait passé la soirée précédente à conférer avec son procureur, à peu près aussi honnête homme

que ceux qui figurent dans cette scène ; et le résultat de la conférence avait été d'expédier à Buisson l'ordre d'aller saisir, au point du jour, tout ce qu'il y avait à l'hôtel. Vous jugez bien qu'on se proposait encore d'*instrumenter* promptement, vivement et efficacement.

« Qu'y a-t-il pour votre service, » monsieur l'huissier? — Monsieur, je » viens saisir. — De quelle part? — » De celle de M. Turc, procureur au » Châtelet, fondé du pouvoir du pro- » priétaire de cet hôtel. — Vous ve- » nez trop tard, monsieur. Tout est » saisi, et il y a inventaire commen- » cé par M. le commissaire Mutel. » — Je ne viens pas trop tard, mon- » sieur, et je vous apprends qu'un » commissaire ne peut *instrumenter* » que chez les personnes mortes de » mort violente ou subite. — Êtes-vous » bien sûr de cela, monsieur? — Très-

» sûr, monsieur. — Nous avons cepen-
» dant été appelés par les créanciers...
» — Qui n'entendent pas plus les af-
» faires que vous. — Qu'est-ce à dire,
» monsieur ? — Qu'il y a lieu ici à une
» action civile, que le Châtelet est le
» tribunal compétent ; et que le com-
» mettant Mutel n'a rien à voir dans
» tout cela. En conséquence, vous al-
» lez avoir la bonté de vous retirer.
» — Et nos frais, monsieur ? — Ils sont
» faits contre l'esprit et la lettre de
» toutes les ordonnances. — Est-ce une
» raison pour que nous les perdions ?
» — Non, je dis seulement que vous
» ne prélèverez rien sur le produit de
» la vente des effets que je saisis. Mais
» vous pouvez tenter la voie d'action
» contre ceux qui vous ont mis en
» œuvre. Vous n'y êtes pas fondés.
» Cependant, je crois qu'ils aimeront
» mieux vous donner deux cents francs,

» que de manger cent écus en plai-
» doiries.

» Allons, messieurs mes recors, dis-
» persez-vous dans ces différentes
» pièces, et ayez soin que rien ne soit
» distrait. Moi, je vais donner un
» coup d'œil par toute la maison.

» Ah, mon Dieu! disait tout bas
» le clerc de Mutel, je suis ruiné, s'il
» trouve mon paquet! J'avais bien af-
» faire de laisser échapper ce M. de
» Roberville, dont la peau m'eût valu
» de l'argent! C'est quelque chose de
» beau qu'une bonne action qui ne
» rapporte rien! Une bonne action
» n'est que duperie. »

L'huissier Buisson, qui aimait mieux agir que pérorer, courait de chambre en chambre, le nez au vent. Il arrive sous les toits, il trouve le coffre, il lève le couvercle, il voit le paquet, il l'entr'ouvre. « Oh, oh! dit-il, c'est
» sans doute ce coquin de Bas-Nor-

» mand qui a fourré cela ici. Voler » un voleur est pain béni. » Et le paquet passe aussitôt du coffre sous un tas de foin, à dix pas de là.

Pendant que ces deux messieurs s'occupent de leurs affaires personnelles, le procureur Turc se présente, très empressé d'agir. Le commissaire Mutel arrive presque en même temps. Il est suivi de douze à quinze crocheteurs, et des créanciers qui gémissent de voir échapper de la masse douze à quinze écus, qu'ils pouvaient et qu'ils devaient gagner eux-mêmes.

Le commissaire et le procureur entrent en explication. Turc parle dans le sens de l'huissier Buisson. Mutel soutient qu'un commissaire doit se porter et opérer partout où il est requis. Un des créanciers, qui prévoit que son commissaire sera évincé, profite de la vivacité et de la longueur de la contestation, pour aller cher-

cher maître Boisang, autre procureur, digne à tous égards de figurer avec son confrère Turc.

« Monsieur, dit maître Boisang à » maître Turc, un propriétaire a droit » de saisir, sans doute, mais jusqu'à » concurrence des loyers ; et je saisis, » moi, afin d'assurer le [illegible] aux » créanciers. — Maître Boisang, il » existe un bail de trois, six, neuf, » et pour assurer les loyers de trois » ans, je saisis la totalité, parce que » je ne sais combien ces guenilles se- » ront vendues. — Des guenilles, maî- » tre Turc, des guenilles ! Ce mobi- » lier paierait l'hôtel et au delà. Je » saisis le tout de mon côté, sauf à pré- » lever sur la vente ce qui sera alloué » au propriétaire ; et je soutiens qu'il » ne peut, lorsque le locataire est in- » solvable, prétendre en indemnité » que la faveur d'un an de loyer. — » Moi, je soutiens le contraire, maître

» Boisang, et je prouverai mon dire à
» l'audience. — A l'audience ! Ah !
» vous voulez plaider ! Je fais assigner
» dès ce jour ; demain je présente re-
» quête, et en attendant, je commence
» mon inventaire, entendez-vous,
» maître Turc ? — Je commence aussi
» [illegible] maître Boisang. Vos mena-
» ces ne me font pas peur. Ah, ah!
» j'en ai vu bien d'autres.

» Permettez, dit le commissaire
» Mutel, que je saisisse, et que j'in-
» ventorie aussi, pour sûreté des émo-
» lumens de ma vacation d'hier et
» des écritures faites. — Qu'est-ce que
» c'est, monsieur le commissaire,
» qu'est-ce que c'est ? Pour une misé-
» rable bagatelle, vous allez multiplier
» les frais, frustrer des créanciers lé-
» gitimes.... — Et ne deviens-je pas
» créancier légitime aussi, moi qui ai
» été mandé ? Je veux multiplier les
» frais, dites-vous ? Eh ! messieurs,

» fait-on quelque chose sans frais, et
» les procureurs ont-ils le droit exclu-
» sif d'en faire ? je saisis et j'inventorie
» à mes risques et périls.

» Arrêtez, messieurs, arrêtez ! s'é-
» crie en entrant maître Grugeons ;
» c'est moi qui saisis et inventorie
» pour M. Bernard, qui a fourni trois
» services d'argent, un de vermeil,
» cinq bagues et trois boîtes d'or.
» — Vous n'êtes pas fondé, réplique
» vivement maître Turc. Et pourquoi ?
» reprend maître Grugeons. — Mon
» huissier n'a trouvé ici aucun des ar-
» ticles dont vous parlez. — Ils ont été
» distraits sans doute. Mais j'ai mon
» mémoire arrêté, et j'entends être
» admis à partager au marc la livre. —
» Attaquez le débiteur dans ses biens-
» fonds. Vous avez contre lui la voie
» de l'expropriation forcée. — Croyez-
» vous me l'apprendre ? Mais vous l'a-
» vez aussi, et vous en userez, n'est-il

» pas vrai? — Je n'y manquerai point, » parbleu! — Eh bien, je fais comme » vous, je saisis partout, j'inventorie » partout, j'écris, je plaide partout, » et je prends partout.... où il y a de » quoi prendre. »

Voilà donc trois procureurs et un commissaire travaillant à l'envi à la ruine du débiteur et des créanciers! Oh! c'est un joli métier que celui de procureur.... pour ceux qui l'exercent.

Mais par quel hasard maître Grugeons est-il venu *occuper* pour l'orfévre-bijoutier? Un homme adroit et intelligent n'oublie rien; et Durocher, enchanté des succès de la veille, n'avait pas dormi de la nuit. Il pensa qu'on ne monte pas aussi magnifiquement une maison, sans y mettre de la vaisselle. Occupé lui-même de l'ameublement de l'hôtel, il ignorait à quel orfévre Roberville avait donné la préférence de l'opération où il allait l'en-

traîner. Mais comme Durocher avait toujours un expédient à sa disposition, il se leva de très-bonne heure, et fut trouver les syndics de la communauté. Les syndics, alarmés sur la fortune d'un de leurs confrères, coururent chez le receveur de la marque d'or et d'argent, qui ne put leur donner aucun renseignement sur cette affaire. Ils se remirent en course, et arrivèrent chez un petit homme, qui marquait secrètement et honnêtement, avec un poinçon que lui avait fait un graveur de la monnaie, et à un tiers seulement du droit établi, la vaisselle que lui apportaient des orfévres connus et discrets.

Le petit homme leur avoua, après s'être fait un peu prier, qu'il avait marqué la semaine précédente pour deux mille écus en droits, de grosse vaisselle à M. Bernard. Les syndics se remirent en route, portèrent l'alarme

dans l'âme de leur confrère, et firent valoir le zèle et la probité de Durocher. Durocher ajouta qu'il était dans la misère, et que tout bon office vaut un salaire. Bernard lâcha cent pistoles à Durocher, et Grugeons aux trousses de Roberville.

On commençait à chanter sur le Pont-Neuf les trente-six infortunes de Roberville, parodie en vingt-trois couplets des trente-six infortunes d'Arlequin : dans ce temps-là, bien ou mal, on parodiait tout, et il y avait autant d'esprit dans cette parodie-là que dans bien d'autres que je pourrais citer. Trois particuliers qui avaient l'habitude de faire leurs affaires aux dépens d'autrui, entendirent la fameuse complainte, qui déjà avait passé du Pont-Neuf au carrefour de Bussy : un sujet heureux fait une fortune rapide dans la capitale; et déjà les auteurs de la foire taillaient leurs plumes,

et se disposaient à mettre en action les couplets du poète de la rue Mouffetard. Dans ce temps-là encore, on aimait à traiter des sujets tout faits. Cette manière dispensait d'inventer; et pour peu que le créateur eût mis de dialogue dans son ouvrage, il ne restait plus qu'à copier, ce qui ne laisse pas d'être commode.

Les trois personnages, qui écoutaient la romance au carrefour de Bussy, étaient précisément ceux qui avaient prêté soixante mille livres à Roberville, et qui avaient, en raison des intérêts, réduit son revenu à neuf mille francs. Chacun d'eux, et par un mouvement spontané, courut chez son procureur, fit saisir les fermages, et donna ordre de poursuivre le remboursement du capital, en vertu de son droit d'hypothèque. Madame de Roberville, ivre d'une opulence passagère, incapable de s'occuper de l'a-

venir, ne pensait point à faire valoir ses droits.

Voilà maintenant sept enragés, se disputant, s'arrachant les morceaux, et qui finiront peut-être par se battre avec les os, lorsqu'il ne restera plus que cela.

Terminons, le plus succinctement que nous le pourrons, l'histoire de cette procédure, qui n'était pas sans exemple, et qui fera peut-être encore quelque heureux imitateur.

On écrivait de tous les côtés. Les procureurs, le commissaire, l'huissier, le clerc broyaient du noir à qui mieux mieux à l'hôtel. Les domestiques étaient renvoyés, comme bouches inutiles, et on n'avait conservé le Suisse que parce qu'il fallait empêcher les voleurs de dehors de se réunir à ceux de dedans. Or ce Suisse était un homme d'un grand sens. Il jugea qu'on vendrait mal les chevaux, si on les laissait mourir de

faim; et comme il avait au grenier du fourrage et de l'avoine, il se chargea, peut-être par un de ces mouvemens sympathiques, qui attire tel être vers tel autre, de fournir sans frais à la subsistance de ces pauvres animaux.

En disposant les bottes dont il allait charger les cordes de la poulie, le bon Suisse trouva le paquet, qui avait d'abord appartenu au tapissier, puis à Roberville, puis au Bas-Normand, puis à l'huissier Buisson. « Ce qu'on » trouve, dit le Suisse, et qui n'est » réclamé par personne, appartient à » celui qui a trouvé. » En conséquence, il délie une botte de foin, met le paquet dans le milieu, relie sa botte, la descend avec les autres à l'écurie; et comme pendant la journée personne ne réclama le paquet, et pour cause, le bon Suisse décida qu'il y avait prescription. Il chargea, à la nuit tom-

baille, sa femme de porter le paquet chez sa commère, où il crut qu'il serait plus en sûreté que dans sa loge.

A l'entrée de la rue Montmartre, un autre honnête homme, qui passait auprès de la *Suissesse*, vit, à la lueur d'un réverbère, briller un bout de crépine qui sortait de la serpillière; et pan, il arrache le paquet et s'enfuit. La *Suissesse* crie au voleur, et le voleur court plus vite. A quatre pas de l'égout, il aperçoit une patrouille du Guet qui venait droit à lui. Que va-t-il faire? point de rue à droite ni à gauche, la cour Mandar n'était point bâtie; aucune allée n'est ouverte, et il faut prendre son parti. Il jette son paquet dans l'égout, et se propose de venir le reprendre plus tard. Il n'est pas au bout de la rue, qu'un orage violent éclate; la pluie tombe à flots; le paquet roule, il est entraîné par le torrent, et va se perdre dans la rivière.

Tel est le sort de la plupart des choses que les hommes se disputent. On s'agite, on se tourmente, on bataille pour arriver à zéro.

Si une saisie et un inventaire suffisent pour provoquer une vente judiciaire, à plus forte raison est-elle prononcée quand les formalités sont remplies quatre fois. Un huissier-priseur-vendeur et son clerc vinrent aussi prendre leur petite part des dépouilles des créanciers. A la suite de la vente, vinrent quatre procès sur le partage ; pendant que les procès se suivaient, vinrent sept actions en expropriation forcée. Le jugement prononcé, un créancier, qui ne venait pas en *ordre utile*, provoqua une surenchère. Personne n'ayant enchéri, le créancier interjeta appel au parlement, du premier jugement. Le parlement cassa tout, recommença tout; et comme la fortune mobilière et immobilière

de Roberville n'était pas inépuisable, il s'en fallut de dix mille francs qu'il y eût de quoi payer entièrement les frais. Partant, pas un sou pour les créanciers; dix mille francs, au contraire, à payer par eux, au nom de qui avaient été faites les *poursuites et diligences*; et c'est depuis cette époque que lorsqu'un débiteur dépose son bilan, on se garde bien de le poursuivre, et qu'on s'arrange avec lui comme on peut, c'est-à-dire comme il veut.

CHAPITRE V.

Punition du coupable qui a conservé quelque sentiment d'honneur.

Roberville a quitté Paris, théâtre immense où brillent tour à tour les talens et l'ineptie, l'élévation et la bassesse, l'intrigant et l'honnête homme; écueil contre lequel viennent se briser l'orgueil, l'ambition, la rapacité; gouffre qui engloutit les fortunes et les hommes, où tout disparaît après avoir ébloui un moment; où on oublie tout, hors la mode et le plaisir; où la frivolité est l'idole qu'on encense constamment; où les femmes ne paraissent dominer que pour être asservies aux usages, aux convenances, et surtout à l'amour.

Roberville marchait, en faisant de profondes

profondes et d'inutiles réflexions sur le passé. Où portera-t-il ses pas? Où cherchera-t-il un asile? Un nom qu'il ose à peine prononcer, et qui toujous se présente le premier lorsqu'il est battu par l'infortune, un nom qui rappelle la vertu aimable, l'amour du devoir, la considération qui accompagne l'homme de bien, de l'Oseraie enfin est le dieu tutélaire que Roberville invoquerait encore, s'il se croyait digne de l'approcher.

Désespérant de l'intéresser autrement que par le mensonge, il conçut le projet de le tromper, de cacher ses fautes, et de ne présenter qu'une victime du malheur, titre toujours sacré auprès de son ami. Une copie de son mémoire au roi rendrait ses intentions respectables; l'original de la lettre de M. de la Galissonnière attesterait leur sincérité; et l'estime d'un tel

officier était le garant de la continuation de celle de l'Oseraie.

Il retourne sur ses pas. Fatigué d'une longue marche, il est forcé de s'arrêter... Celui qui, vingt-quatre heures avant, avait un hôtel magnifique, des meubles somptueux, un équipage élégant, des flatteurs et des valets, est trop heureux de rencontrer au point du jour un misérable cabaret où il puisse se reposer. Ainsi le roi de Syracuse, soumis à son humble fortune, était maître d'école à Corinthe.

Roberville aura-t-il cette force d'esprit qui fait tout supporter, ce courage tranquille et froid qui élève l'homme au-dessus des circonstances? L'homme vicieux ne s'occupe que des jouissances qu'il a perdues; il ne vit que pour les regretter; il n'agit que pour s'en procurer de nouvelles. Son repos, sa réputation, son honneur, tout disparaît devant l'illusion qui l'entraîne.

Roberville, dégradé, étudiait un discours bas, flatteur, mensonger, qui pût surprendre de l'Oscraie, lorsqu'un homme se présenta gaîment à la porte du cabaret. Des souliers ferrés, des guêtres de cuir, une veste d'molienne, un habit percé au coude, un chapeau d'où pendaient quelques lambeaux, tristes restes d'un bord d'argent, un mauvais violon sous le bras, et pardevant une trousse, faite d'un morceau de vieille tapisserie, et remplie de chansons; tel était l'extérieur du nouveau compagnon que la fortune offrait à Roberville.

Il entre. Il dépose son violon sur une table, et sa personne sur une escabelle. Il tire du milieu de ses chansons le grignon de pain, le morceau de fromage; il demande *chopine*. Son front serein annonce la paix du cœur, et un sourire habituel marque son contentement.

Roberville, sombre, rêveur, mangeait, en corrigeant, en polissant sa harangue, une côtelette qu'il trouvait dure, une omelette dont le beurre lui paraissait rance. Il buvait d'un vin qui lui faisait faire la grimace. La cabaretière s'était pourtant empressée de lui servir ce qu'elle avait de mieux. Le compagnon, au contraire, trouvait son pain et son fromage excellens; il savourait sa piquette, et s'il interrompait un moment son repas, c'était pour dire de ces gaillardises, un peu grivoises peut-être, mais qui prouvent l'absence du souci. Il a déjeuné, il va payer et partir. « Combien ma » chopine, notre hôtesse?—Six blancs, » camarade.—C'est donné, ma foi, » car il est excellent. Je veux vous ré» galer aussi. Écoutez une chanson » nouvelle, qu'on chante par tout » Paris, et qui va faire ma fortune à » Étampes.—Volontiers, camarade;

» j'aime les chansons, je ne chante » même pas mal, à ce que dit not' » bourgeois, et si l'air n'est pas diffi- » cile....—Je vous l'apprendrai, notre » hôtesse. J'ai là mon violon, vous le » suivrez. Je ne regarde pas à un quart » d'heure, quand il s'agit d'obliger » une brave femme comme vous.— » Voyons, chantons, et je paye cho- » pine à mon tour.—Tope. »

Cette chanson, comme vous l'avez probablement prévu, était celle qui avait fini de donner l'éveil aux créanciers de Roberville. Il interrompit le chanteur au quatrième couplet, il paya son écot, et il sortit en se disant: « Ma honte est publique; je ne peux » plus tromper personne. »

Il renonce au projet de surprendre de l'Oseraie; non qu'il se repente de l'avoir formé, mais il juge l'exécution impossible. Il s'éloigne encore de Paris, il marche au hasard; il s'asssied

enfin sur le revers d'un fossé, plus accablé encore de regrets que de fatigue.

Une vinaigrette passe. Celui qui, naguère, s'étendait dans une voiture dorée, ne dédaigne pas d'y prendre place entre une nourrice et un capucin. Peu lui importait où le mènerait la brouette : le mouvement, la conversation, pouvaient l'arracher à lui-même, et c'est ce qu'il voulait.

Le capucin finissait de dire son bréviaire, et la nourrice de faire teter son enfant. Ces importantes opérations terminées, on recommença à jaser. Le capucin apprit à ses compagnons de voyage qu'il allait prêcher sur Saint-Vincent de Paule dans un couvent de Sœurs de la Charité, où le prédicateur, lorsqu'il avait du talent, était fort bien traité, quoique la maison fût pauvre. La nourrice conta que son nourrisson appartenait à un

procureur qui venait de saisir les meubles d'un coquin. « Ma bonne, dit le » capucin en nazillant, les apparences sont souvent trompeuses, et la » charité chrétienne défend d'y croire; » elle ordonne même de pardonner » au coupable.—Oh! révérend père! » il n'est pas question ici d'apparences, et ce Roberville est un fripon, » comme vous êtes un saint homme.»

Elle commence l'histoire dès son origine; elle n'oublie aucune circonstance, elle en ajoute, selon l'usage. Lorsqu'elle s'arrête pour cracher, le capucin prend la parole, et dit bénignement : « Dieu amolisse l'ame du » pécheur, et lui fasse la grace de s'a» mender! » La nourrice reprenait, après la pieuse exclamation; et elle n'était pas à la moitié de son récit, que Roberville se plaignit d'une colique qu'il n'avait pas, et se fit descendre sur le grand chemin.

Comment, pensait-il, le criminel peut-il échapper un instant à lui-même? Je n'ai à me reprocher que des fautes, et je ne trouve pas un moment de repos. Il marche, il avance; le marchand de chansons lui a appris qu'il est sur le chemin d'Etampes, et il aime autant aller à Etampes qu'ailleurs.

Une maison simple, mais agréable, se présente à lui. Une cour plantée de tilleuls, tapissée d'espaliers, dont le vert gazon est coupé par de petites allées sablées, s'étend jusqu'à la grande route. Une grille, dont une couleur legère couvre le fer, toujours triste et menaçant, fait la sûreté du propriétaire, et permet à l'œil de s'égarer dans la plaine.

Robertville s'arrête devant cette grille. Une jeune femme est assise sur le gazon. Elle encourage, elle guide les premiers pas d'un enfant qui voudrait et qui n'ose s'échapper de ses

Bras. Roberville ne voit pas son visage, mais il est frappé des graces de son maintien, et de ses moindres mouvemens. La douce anxiété, la tendresse attentive, portent en avant, en arrière, deux bras arrondis, sur lesquels l'enfant chéri retrouve l'équilibre, ou cherche un appui. « Ah! di» sait tout bas Roberville, qu'il est » heureux le père de cet enfant! il « jouit de ses caresses; il trouve en » lui un lien nouveau, qui l'unit dou» blement à sa femme. La jeune » épouse trouve dans le plus saint des » devoirs le plus doux des plaisirs : » aime-t-on ainsi son enfant sans en » chérir le père? Oh! cette jeune » femme ne connaît, j'en suis sûr, » ni mousquetaire, ni duc, ni direc» teur général des vivres, ni roi, ni » maréchal de France, ni petit abbé. » Elle compte pour rien les jouissances » du luxe : et que sont-elles en effet?

» L'ostentation est-elle un sentiment?
» Ne cesse-t-on pas au contraire de
» sentir à mesure qu'on s'éloigne de
» la nature? Si je m'étais marié, com-
» me l'époux de cette jeune femme
» content dans mon intérieur, ver-
« sant le bonheur autour de moi, je
» serais heureux de la félicité des
» miens, j'aurais conservé ma for-
» tune; je ne serais pas fugitif, errant,
» déshonoré. »

Pendant qu'il fait ces réflexions, et bien d'autres peut-être, l'enfant, dans la vivacité de ses jeux, porte les yeux sur lui et s'arrête. La jeune mère se tourne; Roberville croit la reconnaître; il est déjà reconnu. Un cri léger s'échappe de la bouche la plus fraîche et la plus pure; elle prend son enfant sur l'un de ses bras; elle court à la grille, elle l'ouvre; elle passe au cou du malheureux le bras qu'elle a réservé à l'amitié. « C'est vous, mon

» frère, qui m'avez si long temps ou-
» bliée ?—C'est vous, Félicité, que
» je retrouve heureuse, qui êtes si
» digne de l'être ! Ah ! j'oublie auprès
» de vous toutes mes infortunes.—
» Vous êtes infortuné ! Entrez, venez,
» reposez-vous ici. On nous avait dit
» cependant que vous étiez riche ;
» que ma sœur vivait dans l'opulence,
» et à Paris ; c'est là ce qu'on appelle
» le bonheur. Asseyez-vous, mon
» cher Robervillé.—Plus de Rober-
» ville, oubliez ce nom-là. Je l'ai pris
» pour me dérober aux railleries
» qu'accumulaïent sur moi mes pré-
» tentions au fauteuil académique, et
» leurs résultats piquans. Je reprends
» mon premier nom, pour cacher la
» victime de malheurs que je me suis
» attirés, et de l'humiliation qui en
» est la suite. »

Une petite table est déjà placée devant lui. Elle est couverte d'un linge

blanc comme la neige. Le vin est versé, les morceaux sont coupés par la main hospitalière. La douce voix invite, presse Roberville. Il est préoccupé, il entend mal, il mange peu. On confie pour un moment l'enfant chéri à une servante intelligente et douce. On se met à table avec Robert; des mots caressans le ramènent à lui, et l'exemple provoque l'appétit.

La bonne, l'aimante Félicité est un peu curieuse. On l'est plus au village qu'ailleurs, et sa curiosité était aiguillonnée par l'intérêt qu'elle portait à son beau-frère. Robert eût voulu lui cacher ce que son amour-propre craignait tant d'avouer. Mais la maudite chanson arriverait là comme ailleurs. Il faudrait la discuter couplet par couplet, justifier certaine circonstance, et pallier telle autre : ce serait à ne pas finir. Un récit franc et court prévenait toute explication postérieure. Robert

céda aux instances de sa belle-sœur.

Il contait avec adresse ; il glissait sur un fait, il se bornait à en indiquer un autre ; il cherchait enfin à concilier ce malheureux amour-propre avec la vérité. Rien n'échappait à la jeune femme. Elle pénétrait, elle entendait tout. Elle ne se permit pas une observation, elle ne proféra pas une parole ; mais souvent profondément affectée, elle levait les yeux au ciel, et semblait lui dire avec reconnaissance : Je vous remercie de m'avoir préservée de tant d'écueils.

Il était naturel que Robert désirât entendre l'histoire du mariage de Félicité. Elle fut courte, parce que les gens sages et heureux n'ont presque rien à dire. La journée qui va commencer ressemblera à celle qui vient de s'écouler. Leur vie est un long calme.

« Vous vous rappelez, mon frère,

» l'instant où j'ai quitté Paris. Re-
» trée avec mon père et ma mère dans
» nos foyers de Rancy, je partageais
» mon temps entre les travaux domes-
» tiques et les arts dont j'avais acqui
» quelque habitude, en suivant les le-
» çons de ma sœur. Ma mère ne pa-
» raissait disposée à faire en ma fa-
» veur aucun sacrifice ; et au village
» comme à Paris, les hommes sont
» calculateurs. Je prévis que j'étais
» destinée à vivre seule, et je songeai à
» m'assurer des ressources. Je me per-
» fectionnai dans les talens que je n'a-
» vais pour ainsi dire qu'effleurés, et
» je voulus former par la lecture mon
» esprit et mon cœur. Les premiers
» livres qui me tombèrent sous la
» main, m'amusèrent beaucoup ; mais
» quand je voulus me rendre compte
» de mes lectures, je trouvai que j'a-
» vais employé mon temps, à peu
» près comme mon père, qui lit tous

» les jours un journal. Je consultai » notre curé sur le choix de mes livres. « Il m'en donna dont il faisait un cas » particulier, et je m'aperçus qu'il » n'y avait de différence de ces vo- » lumes aux autres, que par l'ennui » que m'inspiraient les derniers. J'é- » tais fort embarrassée, lorsque M. Mo- » reau nous rendit sa première visite.

» M. Moreau est un homme de » vingt-cinq ans, d'une figure ouverte, » d'une taille bien prise, d'un sens » droit et d'une gaîté inaltérable. Il » héritait, d'une tante, deux cents » arpens de terre, dont il venait pren- » dre possession à Rancy, et un ami » commun l'avait recommandé à mon » père. Chasseur déterminé, il avait » pris son fusil pour charmer l'ennui » du chemin. Un lièvre et quelques » perdreaux, qui garnissaient sa car- » nassière, déterminèrent ma mère à » l'engager à dîner. Mon père ajouta

» à cette offre celle d'un lit. M. Mo
» reau accepta franchement, et me
» regarda faire les apprêts du repas
» avec quelque interêt. Ma mère est
» grondeuse, et je suis docile; elle
» trouvait mal ce que je faisais; je
» tâchais de mieux faire, et je ne ré-
» pondais pas. Voilà, dit M. Moreau, la
» meilleure façon de répondre. C'est
» le premier mot qu'il m'ait adressé. »

» Ma mère me chargea de faire les
» honneurs du dîner, et M. Moreau
» me dit: La grace et la cordialité font
» le charme d'un repas, et celui-ci me
» paraît excellent. Je ne répondis rien
» *à M. Moreau, et je crois que je*
» *rougis.*

« *Après le dîner*, je m'occupai des
» *soins du ménage*, et je perdis sou-
» vent de vue M. Moreau; mais il me
» sembla que ses yeux me cherchaient
» et qu'il me revoyait avec plaisir.

» Lorsque j'eus rétabli l'ordre par-

» tout, je rentrai, et je trouvai au » milieu de la salle un pupitre dressé » et ma harpe. Ma mère m'ordonna » de commencer, et j'obéis. Lorsque » j'eus fini le morceau, M. Moreau » me dit : Vous avez deux talens, ce » lui de bien exécuter et de ne pas fa- » tiguer d'avance vos convives en ins- » tances multipliées, et par ces répon- » ses évasives qu'on prendrait pour de » la modestie, si on ne démêlait le sot » orgueil qui les dicte. Je fus bien aise » que M. Moreau eût du discerne- » ment.

» Je rangeai mon pupitre et ma » harpe. Je pris mon ouvrage et je ne » parlai plus. Quand on ne dit rien, » on observe, et je m'aperçus que » M. Moreau était rêveur. Je ne savais » trop à quoi attribuer sa rêverie; » mais je rêvai aussi.

» Ma mère s'en aperçut, toussa, et » je repris mon aiguille.

» Je sortis, un panier au bras, » j'allai cueillir des fruits pour le sou» per. Je chantais, en les cueillant, » la romance que j'avais accompa» gnée de ma harpe, non qu'elle me » plût davantage qu'une autre, mais » parce qu'elle avait fait plaisir à » M. Moreau.

» M. Moreau était derrière moi. A » la fin du dernier couplet, il me dit : » Vous chantez mieux ici que dans la » sale; pourquoi cela? — C'est parce » que je me croyais seule. — On n'est » jamais seule quand on a un cœur.

» Voilà le premier et le seul mot de » M. Moreau auquel je n'aie pas ré» pondu.

» Il engagea la conversation et me » parla d'abord d'économie rurale. » Je répondis en persone instruite. Il » me parla ensuite de moi, et je ne » répondis plus que oui ou non.

» Ce genre de conversation me pa-

» pénible, et je le priai de m'indi-
» quer quelques bons ouvrages. Toute
» lecture oiseuse, me dit-il, offre plus
» ou moins de danger. Les autres vous
» sont inutiles, parce que vous savez
» ce qu'une femme honnête doit sa-
» voir. Ne lisez plus. Je ne lirai plus,
» répondis-je.

» Voyez, reprit-il, ce jeune arbre.
» Il est plein de sève et de vigueur. Ses
» rameaux souples et verdoyans s'é-
» tendent de tous côtés. Qu'on le taille,
» qu'on le régularise, on lui ôtera son
» énergie et sa grace. J'avais promis
» de ne plus lire, cédant à l'espèce
» d'empire que M. Moreau prenait
» sur moi. La comparaison du jeune
» arbre me persuada qu'il avait rai-
» son.

» Il cueillit une pêche, l'ouvrit et
» m'en présenta la moitié. Elle me pa-
» rut meilleure, peut-être parce que
» je la partageais avec lui.

» Nous soupâmes. Chacun se retira
» dans sa chambre, et je m'aperçu
» pour la première fois, que j'étais
» seule dans la mienne.

» Je ne dormis pas et je me levai
» plus fraîche que la veille. Je descen
» dis au jardin. J'y trouvai M. Mo-
» reau. Il me demanda si j'avais bien
» reposé. Pour la première fois je
» mentis à M. Moreau, et ce fut la
» dernière.

» La politesse voulait que je lui
» demandasse à mon tour comment il
» avait passé la nuit. Il me répondit
» qu'il n'avait pas dormi : je n'osai lui
» en demander la cause.

» M. Moreau me dit qu'il était gar-
» çon. Je rougis, et ce fût, je crois
» de plaisir. Il ajouta qu'il avait à
» Châtenai une jolie habitation, et un
» domaine assez considérable qu'il
» faisait valoir; et cela ne me fit ni
» plaisir, ni peine. Il m'avoua qu'il

» l'ennuyait d'être seul, et son ennui
» me parut naturel. Il m'assura qu'une
» femme telle que moi ferait le bon-
» heur de sa vie : je pensai qu'il fe-
» rait aussi le mien. Il sollicita mon
» aveu pour me demander à mes pa-
» rens. Je ne répondis rien. Mais ma
» main était dans la sienne, et pro-
» bablement je la lui serrai, je ne sais
» comment, car je vis la joie briller
» sur son visage; et il me quitta aussi-
» tôt.

» Une fille qui sait qu'on la de-
» mande, est toujours embarrassée. Je
» fus cacher mon embarras sous une
» treille. Personne ne me voyait, et
» je me sentais rouge comme une ce-
» rise.

» Je rentrai en tremblant, et ma
» mère me dit : Mademoiselle, em-
» brassez votre époux! Je ne la fis pas
» répéter.

» De ce jour, M. Moreau ne nous

» quitta presque plus, et je sentis bien-
» tôt que ce n'était pas le désir de l'in-
» dépendance qui me déterminait à
» me marier.

» Pendant les quinze jour qui s'é-
» coulèrent, M. Moreau m'inspira
» autant de respect que d'amour,
» et je ne conseillerai jamais à une
» jeune personne d'épouser un homme
» qu'elle ne respecte pas.

» Le notaire du village vint nous
» lire le contrat. On ne me donnait
» que deux mille écus. J'eus la fai-
» blesse d'en paraître humiliée. M.
» Moreau me dit à l'oreille : Qu'im-
» porte qu'un diamant soit monté sur
» un peu plus ou un peu moins d'or ?
» Je souris à M. Moreau.

» On nous maria le lendemain. Le
» célébrant me demanda si je prenais
» M. Moreau pour mon époux. —
» Pour mon époux, pour mon ami,
» pour mon protecteur. — Promettez-

» ous obéissance? — Aimer, n'est-ce
» pas tout promettre? M. Moreau me
» sourit à son tour.

» On fit une noce, il y eut une fête :
» je ne vis que M. Moreau.

» Il me conduisit ici. Voilà votre
» demeure, me dit-il. Vous y serez
» libre, parfaitement libre : l'épouse
» sage n'obéit qu'à elle-même en rem-
» plissant ses devoirs.

» Depuis que je le connaissais, son
» maintien, ses manières, son ton,
» avaient toujours eu quelque chose
» d'auguste et d'imposant. Il avait
» voulu, me dit-il, me connaître et
» me juger. Sûr de moi, il allait reve-
» nir à son caractère : il y revint, et
» n'en fut que plus aimable.

» La paix, la gaîté, l'abondance
» et l'amour habitent cette maison.
» Tous nos jours se ressemblent,
» parce que tous nos jours sont heu-
» reux.

» Je ne croyais pas que notre com-
» mun bonheur pût s'accroître e
» core. M. Moreau me dit, en rece-
» vant sa petite Cécile, que je lui de-
» venais plus chère. Moi, je sens que
» la tenir de son amour, c'est être
» deux fois mère.

» Vous savez tout, mon frère.
» L'histoire de cette première année.
» est aussi celle de la seconde, et je
» crois pouvoir me flatter que ce sera
» celle de toute notre vie. »

Fin du Tome second.

00099940

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015